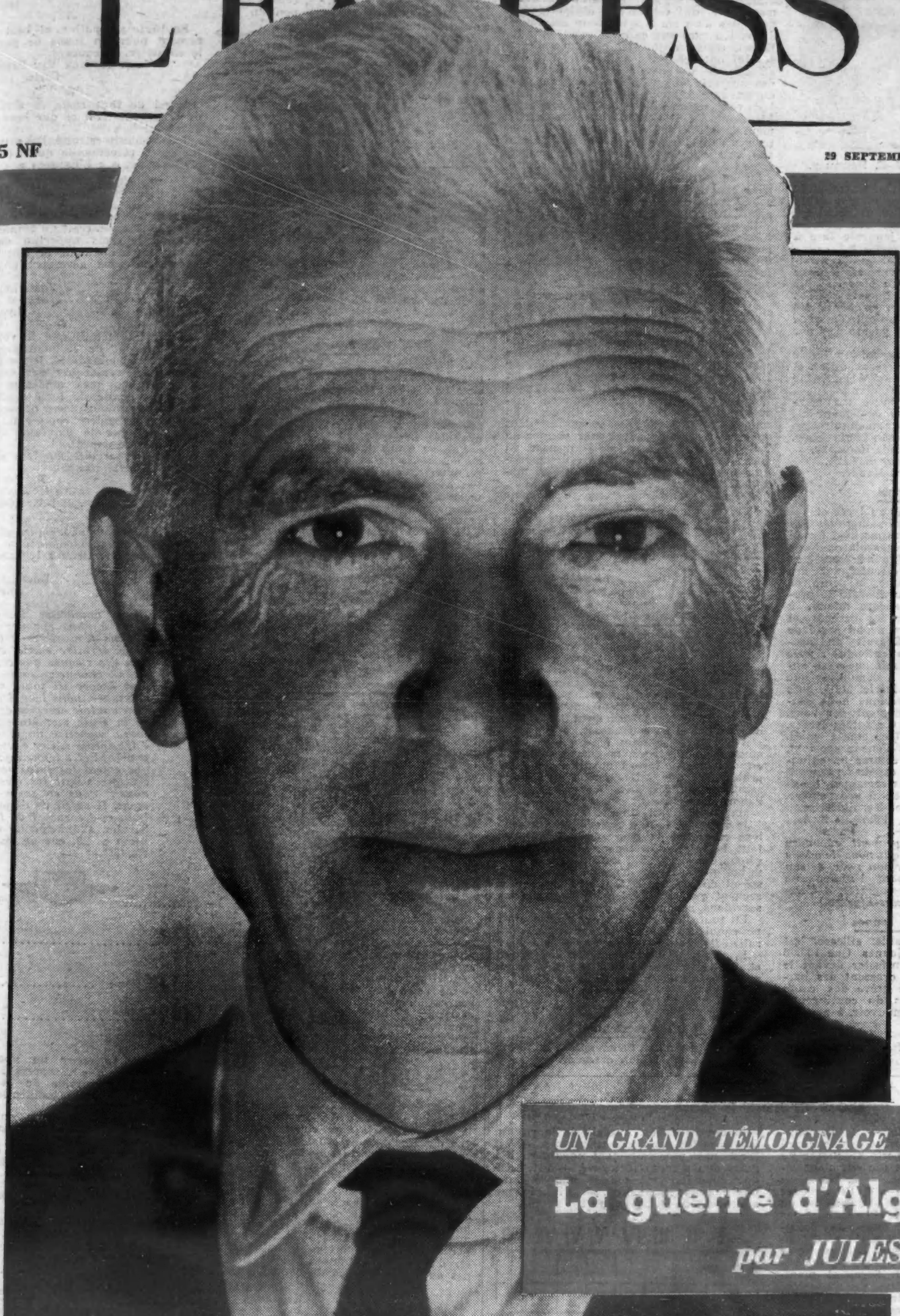
LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE SALAN

(Une enquête de P.-M. de la Gorce, pp. 11-12)

L'EXPRESS

1,25 NF

29 SEPTEMBRE 1960. — N° 485



UN GRAND TÉMOIGNAGE :

La guerre d'Algérie

par JULES ROY

(Marquis.)

JULES ROY (voir pp. 5, 8, 9, 10)

« A la guerre, les trois quarts sont des affaires morales ; la balance des forces n'est que pour un autre quart. » **(Napoléon Ier.)**

B. 6 ★ ★ ★ ★ ★

Les Petites Annonces sont en page 22.

Jean-Claude, sursitaire

J.-C. Hochman.

Jean-Claude H..., l'homme de la semaine dans « L'Express » de mai 1956, reflet d'une jeunesse en face des problèmes universitaires, a l'heureuse surprise de représenter dans votre éditorial le « mobilisable ».

Ingénieur diplômé, je bénéficie d'une année de spécialisation, repoussant de ce fait mes obligations militaires. N'étant plongé dans le drame algérien que par de multiples et troublants témoignages, je tiens à vous exprimer mon entière approbation quant à votre attitude vis-à-vis de la jeunesse face à l'armée.

En dépit de cette situation de sursitaire, l'acuité du problème croît avec l'âge, car nous sommes de plus en plus conscients de notre rôle dans la société.

Quelle attitude adopter, en niant des valeurs morales, en gaspillant l'essence même de l'enseignement promulgué par la nation ?

Je m'associe à votre opposition légale et constructive et m'efforcerai d'être et de rester dans cette minorité agissante sûre de l'idéologie qu'elle défend.

En vous témoignant toute ma sympathie, je me permettrai également de réitérer mon soutien et mon admiration à mon ancien maître Jean-Louis Bory.

Jean-Claude Hochman,
ingénieur E.N.I.S.,
Saint-Mandé.

Fervent appel

J'ai quinze ans. Je suis au lycée et j'ai dans ma classe quelques camarades qui désireraient agir ; nous avons déjà formé un groupe en fin d'année scolaire. Nous avons déjà pu obtenir (l'année dernière) de nos professeurs de discuter sur des sujets tels que le racisme, la peine de mort, où nous avons pu aborder le problème algérien, mais, encore mieux, à propos d'un devoir sur les parents et leur enseignement, nous avons parlé de la torture. L'Algérie figurait au programme (le nôtre, bien entendu) ; avec des preuves, des reconnaissances et autres, nous avons réussi à démontrer que la torture existait en Algérie. Mais, hors de ces actes, nous aimerions nous sentir approuvés, non seulement par vous, mais par nos camarades d'autres lycées.

Nous nous sentons affreusement isolés, et aimerions des lettres d'encouragement. Ne considérez pas cela comme un enfantillage, mais comme un espoir fermement attendu. Ne négligez pas cet appel, beaucoup de jeunes sont prêts à vous suivre, encouragez-les, conseillez-les, aidez-les.

François B. A.
Paris.

[*Nos lecteurs peuvent répondre à François B. A., qui nous demande de ne pas publier son nom, ni son adresse, en écrivant à : François B. A., service du courrier, « L'Express », 91, Champs-Elysées.*]

L'action des jeunes

La seule action valable, efficace, est l'action collective des jeunes. Que 10.000 étudiants viennent manifester devant le Palais-Bourbon, qu'ils dressent des barricades même, que la grève des cours éclate, que les soldats du contingent... A vous donc de la promouvoir, à nous de la réaliser.

J. Jacques
étudiant en sciences,
Paris.

Le visage de mon frère

Quand le 4 novembre 1959 je suis arrivé à la caserne, je croyais tout ce que je viens de lire. Il me semblait que mes vingt-cinq ans, mon diplôme d'ingénieur, me donnaient l'obligation de participer à la vie militaire de tous les jeunes Français pour les guider partout et toujours, aussi longtemps que j'en aurais le courage.

Mais ce 18 septembre, j'ai parlé avec mon frère, qui est revenu d'Algérie depuis plus d'un an. Il a toujours été d'une discrétion rare sur ce qu'il a vu ou fait là-bas, mais, ce jour-là, quelques phrases lui ont échappé : « Le soir, il était difficile de s'endormir à cause des cris des suspects qu'on interrogeait un peu durement. » Un peu plus tard : « Il fallait voir comment ils étaient, après ». Et encore : « Il ne faut pas être sentimental. » Et tout cela avec un sourire un peu coupable, cynique, que l'on n'aime pas voir sur le visage de son propre frère ! Je n'ai rien dit. J'ai eu conscience d'un coup que tout le bien, tous les bons conseils que l'on donne à un jeune soldat sont balayés dès qu'il se trouve pris dans l'engrenage.

Il est possible que j'arrive à résister à cela, quoi qu'il m'en coûte. Mais, parmi mes camarades actuels, j'en connais déjà un bon nombre qui céderont. Eux-mêmes le savent quelquefois.

A. E.
Tournoisis (Loiret).

Mes deux fils

Je suis de plus en plus persuadé que la guerre d'Algérie pourrit tout en notre vieux pays et je repousse avec horreur l'idée que mes deux fils puissent aller là-bas. Résistant du 17 juin 1950, évadé d'un convoi qui nous emmenait en Allemagne, Biaggi et moi, j'ai laissé, j'en suis sûr, d'assez bons souvenirs dans mon vieux Quercy natal pour donner au Lot un exemple sans arrière-pensée. Si mes deux fils avaient eu l'âge de se battre, je les aurais eus près de moi au maquis...

Je suis moi-même étonné d'en venir à donner un sens au fameux « je vous hais ! » de Léon Blum à propos de la droite française. Je ne vous interdis pas de faire de ma lettre l'usage qu'il vous plaira.

Raoul Duroun,
pharmacien
Paris.

Comme éducateur

A la suite de la parution, dans votre courrier, de la lettre que je vous ai envoyée, j'ai reçu un grand nombre de lettres de personnes habitant en France ou en Afrique du Nord, personnes que je tiens à remercier vivement.

Je voudrais préciser ma position, en tant qu'éducateur étroitement lié à tous les problèmes de la jeunesse.

Avant tout, je tiens à dire que, pour nous, les éducateurs, la guerre d'Algérie est devenue — face à nos jeunes — un problème d'une telle gravité que nous sommes obligés, en conscience, de l'aborder en face.

Ma position est simple.

Je pense que — si nos dirigeants veulent continuer la guerre d'Algérie — il faut la faire, décréter une mobilisation générale ; mais qu'il est injuste et criminel que seuls les jeunes du contingent soient en danger. Il faut que les jeunes sachent que nous, les aînés, nous ne les sacrifions pas à notre place.

En toute loyauté, je pose la question : pourquoi les jeunes du contingent seraient-ils les seuls à payer de leur vie ?

Il s'agit là d'un problème de justice et de conscience auquel nous n'avons pas le droit de nous dérober.

Daniel Leblanc
Doudeville (S.-M.)

20 % seulement

Je suis un sous-officier appelé et je me trouve dans la région oranaise.

Je fais partie de ces angoissés, de ceux qui se demandent : pourquoi ?... combien de temps encore ?... Vous parlez de « jeunes gens étreints par une pareille angoisse ». Mais, monsieur, savez-vous quel est le pourcentage des angoissés sur les indifférents ou bien les gaullistes ?

Je vous assure que beaucoup de mes compagnons d'infortune sont pour de Gaulle et ils approuvent sa politique algérienne. Ils disent qu'après tout il n'a pas fait pire que les autres, ceux de la IVe... Mais enfin, bon sang, peut-on se contenter d'une solution médiocre !

Mes camarades sont issus de différentes couches sociales et de formation intellectuelle variée. 60 % sont pour de Gaulle, 20 % sont indifférents, et puis il y a 20 % d'angoissés.

Il n'y a qu'une faible proportion de jeunes qui réagissent contre l'engourdissement où nous plongent les bonnes paroles du président de la République. Bien sûr, ceux qui protestent constituent une élite...

Ce que je voulais dire surtout, c'est que je suis étonné à l'idée que la jeunesse française, dans son ensemble, soit si peu réaliste. Alors, je me pose la question suivante : est-ce que les jeunes se sentent solidaires les uns des autres ? Est-ce qu'ils ont conscience de leur responsabilité nationale ?

Monsieur, j'aimerais voir publier cette lettre dans « L'Express », car peut-être alors beaucoup de jeunes y répondront et je me sentirai un peu moins seul.

J. K.
Algérie.

Leur drame

Je viens de lire votre éditorial « Avec nos soldats ». Je tiens à vous apporter sans retard l'expression de ma solidarité dans l'analyse que vous faites du drame de conscience auquel tant de Français, et surtout nos jeunes du contingent, sont affrontés.

J'ai, au cours de la guerre 14-18, comme au cours de la guerre 39-45, accompli mon devoir de Français. J'ai le sentiment d'avoir toujours veillé, dans la mesure de mes moyens, à l'honneur d'une armée à laquelle j'appartenais, dans le respect de ses plus nobles traditions.

Je n'ai de leçon de patriotisme à recevoir de personne.

Je m'associe sans réserve à l'anxiété de tous les Français, et surtout de ces jeunes soldats du contingent, pour qui cette absurde guerre d'Algérie pose de douloureux problèmes de conscience. J'en recueille de pénibles échos.

Je vous apporte ici mon adhésion sans réserve.

Général A. Le Dantec
Saint-Lunaire.

Ce sacré respect

Que le « fait Pétain » ait marqué toute une génération, ce n'est que trop évident : le traumatisme de 1940 et ses suites sont loin d'être effacés. Ceux qui en ont été marqués en emportent le souvenir jusque dans leur tombe. Que le fait de Gaulle soit indissociable du fait Pétain et en procède, c'est également évident. Sans Pétain, pas de gaullisme...

Le Maréchal n'est pas mort : il renaît... Il faut croire que nous avons le respect dans le sang ! Quand, dans un foyer ami, « La Marseillaise » entendue, j'ai vu apparaître le Général, ça a été plus fort que moi, j'ai vérifié mon nœud de cravate, pris dans mon fauteuil une attitude aussi digne que possible. Comme au régiment, à vingt ans, je « rectifiais la position »... Et je sais bien qu'en 1940 cette constellation de gloire sur la tunique d'un vieux soldat me pétrifiait de respect. Et nous avons été des millions comme cela !

C'est pourquoi, tout à fait comme vous, je ne crois pas que l'homme de notre génération puisse infléchir réellement les destinées de la France. Peut-être faut-il pour cela des iconoclastes, de jeunes monstres à la Siné, qui sauront tout mettre en pièces pour, enfin, construire !

Dr Jacques Testu
Dakar.

Réactions

Par mon bulletin d'abonnement, après la dernière saisie dont vous venez d'être victime, une fois de plus, je tiens à vous apporter le modeste encouragement qu'il m'est possible de vous donner.

Ce cas de conscience que l'armée semble nier chez les jeunes du contingent est bien vivace dans nombre de consciences, même chez ceux qui n'ont pas à servir en Algérie, car, à tout moment, nous pouvions avoir à le résoudre par suite d'un départ toujours possible, et, d'autre part, nous étions solidaires des autres camarades du contingent.

M. G. Chevalier
Grenoble.

♣

Lecteur de votre journal, je vous serais reconnaissant de vouloir bien m'y abonner à partir du 1er octobre prochain.

A cet effet, je vous joins sous ce pli un mandat de 50 NF, montant d'un abo[nne]ment pour un an.

F. Prov O.,
directeur honoraire
Clos de Sorbiers,
Touques (Calvados).

♣

En réponse à la saisie dont « L'Ex[press] » a fait l'objet, je souscris aujou[rd']hui même un abonnement d'un an.

M. Goalec
Marseille.

♣

En toute sympathie, ci-joint un abonnement pour un jeune ne pouvant p[as] le souscrire, et courage.

Mme Hoynek Van Papendrecht
Paris.

♣

Merci de tout cœur de dire, d'écrire, de crier tout haut ce que beaucoup pensent tout bas.

Très modeste retraité, j'ai pris dans m[es] modestes réserves de quoi prendre [un] abonnement à « L'Express ».

M. P. Chapuis
Beauvais.

♣

Etant donné la « nature des choses » (comme s'exprimerait un éminent homme d'Etat), je crois opportun de marquer mon attachement à la liberté de [la] presse en vous adressant ci-joint m[on] abonnement.

Joannès Ambre,
avocat à la Cour,
Lyon.

♣

En même temps que je vous expédie mon mandat de réabonnement à vot[re] vaillant hebdomadaire, je me permets [de] vous faire remarquer que vous m'avi[ez] consenti, vu mes modestes ressources comme retraité, le tarif étudiant. Dans les graves circonstances que nous traversons, je considère comme un devoir [de] vous adresser le montant intégral [de] mon réabonnement.

Ce léger sacrifice me fera participer [à] votre difficile combat.

H. Parel,
« *Au Château* » *Peret,*
Bel-Air (Corrèze).

♣

Mon abonnement n'expire que le 1er no[]vembre. Après la saisie dont vous av[ez] été victime, je tiens à le renouveler dès maintenant.

Docteur Rochlin
Aurillac.

[*De nombreux lecteurs continuent à nous envoyer des contributions financières à la suite de notre dernière saisie, et en prévision des risques que court « L'Express » chaque semaine. En leur disant encore ici toute notre reconnaissance, nous leur demandons de bien vouloir accepter de nous aider de la seule manière qui soit efficace : souscrire un abonnement à « L'Express ». Car c'est ainsi qu'ils pourront être tenus informés, quels que soient les événements et quelles que soient les mesures contre nous : nous en prenons l'engagement. Il suffit de découper le bulletin ci-dessous et de l'envoyer au* Service abonnements de « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e).]

M. ....

Adresse : ....

....

désire souscrire un abonnement d'un an à « L'Express », donnant droit au service de la « Lettre d'informations confidentielles ».

Je vous envoie ci-joint la somme de

50 NF. (France) — 60 NF. (Etranger)

— par chèque
— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Signature.

Réseau Fournier

- *Lecteurs du Cher.* — Un groupe des amis de « L'Express » est en formation à Bourges. Le responsable est : M. R. Doisne, à Fussy, par Saint-Martin-d'Auxigny.
- *Lecteurs de l'Aisne.* — Le groupe des amis du journal de Tergnier organise une réunion le mardi 11 octobre. Pour tous renseignements, s'adresser au responsable : M. Guillard, rue Rébecquet, à Tergnier.
- *Amis de « L'Express » de la région parisienne.* — Réunion du groupe I (3e, 4e, 10e, 11e, 19e et 20e arrondissements) le lundi 3 octobre, à 20 h. 45, avec la participation de Paul-Marie de La Gorce, de l'équipe de rédaction. Les lecteurs intéressés, qui désirent recevoir une invitation, sont priés d'écrire au journal (91, Champs-Elysées).

Communiqué

Vendredi 7 octobre à 20 h. 45

A Saint-Denis

(salle de la Légion d'honneur près de la mairie)

Grande réunion publique avec

PIERRE MENDES FRANCE

sous la présidence de Charles Hernu, ancien député de Saint-Denis.

Mots croisés n° 259

HORIZONTALEMENT. — 1. Le Baudouin de la première n'est pas le fiancé de 1960. — 2. Ni la perte fréquente de son initiale, ni celle de son œil n'ont réduit sa gloire militaire. — 3. Ne laisse pas tomber. Liquides. — 4. Peut mener Lumumba chez Nasser. Ne baptisa pas au champagne. — 5. N'abandonna pas son métier. Sur le linge de Saint-Louis. — 6. Leur mutité n'est jamais totale quand ils sont voisins. Ne se prennent pas dans un jour sombre. — 7. Serré et manifesté par un assiégé indomptable. Se met souvent au service d'une vieille idée. — 8. Emanation au commencement de la fin. — 9. Serait mal armé à Montélimar. — 10. Local qui ne doit pas ressembler à un moulin.

VERTICALEMENT. — I. Source de lumière discutée. — II. N'a qu'un rocher ou bien d'énormes masses rocheuses. De sa partie qui regarde le ciel peut dépendre une fortune. — III. Son nom romain fut porté par une fameuse actrice. — IV. Suffixe plus féminin à Paris qu'à Moscou. C'est dans leur pays, sans doute, que sombra Vercingétorix. — V. Moins sec au-delà des Pyrénées. Au-delà de la ration. Son pays fut peuplé de polygames. — VI. N'est pas nécessairement meunier. N'a guère de chances d'être gavé. — VII. Leur duc éphémère est encore honoré dans une commune du Tarn. — VIII. Forme approchée de notre support.

259	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4				■				
5						■		
6			■					
7					■			
8		■						
9							■	
10								

258	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	H	A	R	T	I	E	R
2	A	I	G	U	I	L	L	E
3	T	E	R	S	E	E	■	P
4	A	R	E	■	D	U	C	E
5	C	■	S	A	I	S	O	N
6	H	E	T	R	E	■	U	T
7	R	U	E	S	■	A	S	A
8	E	R	■	A	L	B	I	N
9	S	O	U	C	I	E	N	T
10	E	S	T	E	■	L	E	E

Solution du n° 258

UN OCÉAN DANS UNE BAIGNOIRE

LES bourrasques de l'arrière-saison ne sont pas faites pour consoler les « vacanciers » du mois d'août, au contraire ; l'été — leur été — fut pourri ; ils s'en souviennent avec un dépit mêlé de tristesse et de regret. Voir tomber la pluie derrière une vitre d'hôtel, même si cet hôtel est situé à deux pas de la plus jolie des plages bretonnes, n'a rien de gai ni de reposant.

Première conséquence de cet été mouillé : une baisse sensible dans la vente des maillots de bain et, par contre, un rush spectaculaire sur les imperméables et les parapluies.

Deuxième conséquence: pour la plupart des citadins, des vacances à demi ratées, une épuisante partie de cache-cache avec le soleil dont les nuages sortaient presque toujours vainqueurs, des bains furtifs pris héroïquement dans une mer pour le moins fraîche, en somme une remise en forme incomplète.

LA PLACE DE LA CONCORDE A 18 HEURES.
Affronter les fléaux des grandes villes.

Une cohorte de troubles

Or ceci est grave ; l'homme et la femme modernes ont un besoin vital de ces quelques semaines de farniente volées à leur année surchargée. Ils ont besoin de recharger leurs « accus », d'emmagasiner de l'énergie pour affronter les fléaux des grandes villes : embouteillages, vapeurs d'essence, sonneries obsédantes et diverses (téléphone, réveil, etc.).

Si la « provision » de repos est insuffisante, le citadin s'expose à souffrir d'une cohorte de troubles, quelquefois imprécis, difficiles à localiser, qui ne nécessitent pas forcément une visite chez le médecin mais qui empoisonnent littéralement la vie ; ces troubles peuvent être considérés, en quelque sorte, comme des maladies... de bien portants : nervosité, fatigue, obésité (relative), insomnie.

Que faire pour pallier ces inconvénients ? Se résigner et attendre passivement les vacances de l'année prochaine ou réagir et trouver une solution ?

La seconde proposition est évidemment la meilleure, mais elle n'est bonne que dans la mesure où la solution existe ! Elle existe, elle a un nom : Centre Marin Esthétique.

Une cure « personnalisée »

L'active et charmante jeune femme qui dirige le Centre a gagné cet impossible pari : amener à l'intérieur des terres (et jusqu'à Paris !) les précieux oligo-éléments contenus dans les algues sans qu'ils perdent un atome de leur force ; la cure — toujours suivie sous contrôle médical — est donc à base de bains d'algues ; mais ces algues sélectionnées dans les mers du Nord ne sont pas déshydratées ; elles sont séchées au soleil puis pulvérisées; elles arrivent ainsi au Centre Marin Esthétique aussi fraîches, aussi « vivantes » qu'à leur sortie de l'océan.

Tous les cas soumis au Centre sont examinés soigneusement ; en effet, la cure est différente pour chacun, adaptée, dosée, « personnalisée ». Voici quelques cas types :

● LE NERVEUX : il a la quarantaine, dort très mal ; en fait, il mène une épuisante double vie : professionnelle et mondaine; conduire dans Paris est devenu pour lui un cauchemar, il souffre d'angoisses inexplicables, devient anxieux, coléreux. Sujet aux battements de cœur, il voit déjà se profiler le spectre de l'infarctus ; il ne sait plus se reposer.

Traitement prescrit : bains d'algues assez prolongés (30 minutes), mais dosés faiblement, l'excès d'iode risquant d'agir sur ses nerfs, massage de détente (30 minutes), inhalation de carbogène (gaz superactif composé de 92 % d'oxygène et de 8 % de gaz carbonique) (15 minutes).

Résultat : après une dizaine de séances, le nerveux qui, au début, étudiait des dossiers dans son bain et y gardait sa montre, s'endort dans la baignoire, se réveille... pour se rendormir pendant le massage !

● LE GROS MANGEUR : la cinquantaine n'est pas loin ; sa profession l'a obligé à supprimer systématiquement la pratique de quelque sport que ce soit, mais le contraint, par contre, à multiplier les « bons repas ». Conséquences : quelques kilos de trop, un peu trop de cholestérol, des douleurs rhumatismales, des « pointes » au foie, une ressemblance évidente avec un soufflet de forge dès qu'il monte un escalier, un teint... coloré.

Traitement prescrit : bains d'algues prolongés, dosés « fort », massage tonifiant, 25 minutes au moins de carbogène (action désintoxicante).

Résultat : après quelques séances, le gros mangeur se sent plus léger (il a effectivement perdu du poids), la somnolence après les repas a disparu, son foie est décongestionné, il ne s'essouffle pratiquement plus.

● LE FATIGUÉ : il a environ trente-cinq ans, c'est un « self made man », il n'a pas pris de vacances depuis dix ans et, soudain, il « claque » ; les dépressions nerveuses se succèdent, il ne peut plus se concentrer, il s'endort au spectacle, il est pâle et amaigri.

Traitement prescrit : bains dosés double, massage stimulant, mouvements respiratoires et détente musculaire, yoga et carbogène.

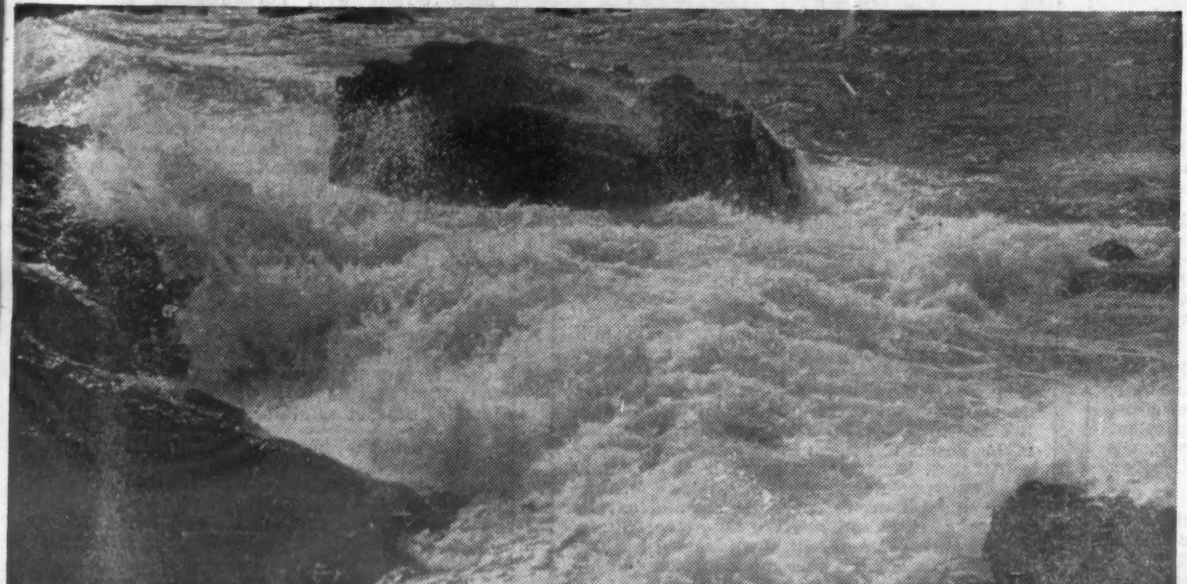
Résultat : au bout de trois séances, le fatigué l'est encore plus si cela est possible ; il se sent « abruti », découragé. Mais brusquement, à la cinquième ou sixième séance, le mieux apparaît et ne cesse de s'accentuer. Le fatigué retrouve l'appétit, son activité tant physique que psychique redevient normale, il reprend goût à son travail ; il a à nouveau envie de vivre.

Pas d'excuse !...

Ces « cas » ne constituent que quelques exemples pris au hasard ; le Centre a également mis au point des traitements : — pour les jeunes femmes qui viennent d'avoir un bébé (massage stimulant, remusclage, régénération de la peau, traitements aux algues pour le buste) ; — pour les plus de quarante ans parvenues à un âge difficile, etc.

Mais attention ! le Centre Marin Esthétique est en pleine expansion (d'ici peu une salle de yoga et de gymnastique y fonctionnera en permanence), il est donc prudent de prendre ses rendez-vous quelques jours à l'avance. Et que les surmenés ne choisissent surtout pas comme excuse pour ne pas se rendre avenue de Villiers, le manque de temps ; les spécialistes du Centre ont pensé à eux : ils reçoivent tous les jours (sauf le dimanche), de 9 *heures du matin à* 10 *h.* 30 *du soir* sans interruption. En outre, des « en-cas » peuvent être servis aux affamés de la mi-journée.

Enfin, dernière commodité à l'intention des hommes d'affaires, une ligne téléphonique fonctionnant dans chaque cabine de traitement leur permet de ne pas couper tout à fait le lien qui les unit à leur grande ville et à leur travail qu'ils retrouveront après la séance, « regonflés », reposés, rajeunis.



SUR LES COTES NORDIQUES.
Des algues sorties de l'océan.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par le Centre Marin Esthétique, 63, avenue de Villiers, Paris. CAR. 58-99.

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

K, H, l'O.N.U. et la France

— M. Krouchtchev vient de lancer une offensive de grand style contre M. Hammarskjoeld. A-t-elle des chances de réussir ?

ON ne peut pas répondre à cette question comme on le ferait pour un débat parlementaire où tout se termine par un vote, après quoi la minorité ne peut que s'incliner. Si on en venait à voter pour ou contre la confiance à M. Hammarskjoeld, il y aurait beaucoup plus de voix pour que contre, mais M. Krouchtchev poursuivrait néanmoins ses attaques qui affaiblissent beaucoup M. « H » et peuvent aboutir à une véritable crise de l'O.N.U. (C'est peut-être ce que Krouchtchev cherche). En revanche, ce qui peut le freiner ou l'arrêter, c'est la réaction du Tiers Monde.

La proposition de remplacer le secrétaire général par un collège de trois personnes est irréalisable. Il faudrait une majorité des deux tiers et, en plus, l'accord des cinq membres permanents du Conseil de Sécurité !

L'objectif poursuivi par M. K. est donc autre: par ses critiques, qui impressionnent les petits et les neutres, il peut chercher à décourager le secrétaire général et à l'acculer à la démission, ou l'amener à céder sur certains points et à orienter son action désormais dans le sens souhaité par l'U.R.S.S.

C'est le rôle joué par M. H. au Congo qui a irrité Krouchtchev. Sur ce point, le discours du Premier soviétique donne peu de précisions. Le secrétaire général serait « vendu aux trusts colonialistes », il se serait « immiscé dans les affaires intérieures du Congo » ; allégations un peu sommaires. Krouchtchev sera plus précis lorsqu'il formulera ses demandes et exigences pour mieux contrôler M. H. dans l'avenir, et pour définir les décisions qu'il souhaite voir prendre au Congo. La discussion ne fait donc que commencer ; elle sera pittoresque encore plus d'une fois.

— Le général de Gaulle a-t-il raison de négliger ces « instances passionnées, tumultueuses et hétéroclites » de l'O.N.U. ?

TOUS ceux qui ont essayé de quitter l'O.N.U. ont constaté que cela avait pour eux plus d'inconvénients que d'avantages. La France l'a fait à propos de l'Algérie en 1955 ; elle y est revenue parce que son absence lui faisait plus de tort qu'aux autres pays, qui continuaient à y délibérer et à y défendre leurs intérêts. De même, l'Union Soviétique s'est « absentée » de l'O.N.U. en 1949 ; des décisions importantes — l'intervention en Corée par exemple — ont été prises sans elle ; elle l'a bien regretté.

Si donc la France quittait demain l'O.N.U., un jour ou l'autre, elle reviendrait, c'est sûr.

Du moment que les affaires du monde sont discutées là-bas, il faut y être. On perd des moyens d'influence et d'action en s'abstenant (surtout quand on dispose du droit de veto, comme c'est notre cas), alors que les autres restent et continuent à négocier et à décider.

On ne voit pas ce que nous gagnons à « bouder » comme nous le faisons actuellement. Quatre-vingt-dix pays, rassemblés à New York, sont à la recherche d'une solution aux difficultés en suspens. Autrefois, dans ces cas, on se tournait vers la France ; sa place est vide aujourd'hui.

C'est pourquoi l'arrivée de M. Macmillan est l'objet d'une grande curiosité sympathique. Combien plus efficace pourrait être son effort éventuel, si la France et l'Angleterre agissaient ensemble. Déjà, après l'échec du Sommet, ces deux pays auraient dû parler ; leur silence a permis l'aggravation de la situation.

Toutefois, il est évident qu'une action de notre part ne pourrait être fructueuse que si nous étions d'abord débarrassés de ce qui peut la rendre suspecte aux Afro-Asiatiques, c'est-à-dire : si nous n'étions plus soumis à l'hypothèque que notre politique algérienne fait peser sur nous.

Au cas où M. Macmillan ne parviendrait pas à jouer le rôle que beaucoup attendent de lui, d'autres le feront. On voit se constituer un groupe de nations intermédiaires : Inde, Yougoslavie, Tunisie, peut-être, Côte-d'Ivoire, Sénégal. Leurs représentants, anticolonialistes et favorables aux nationalismes africains, ont cependant aidé M. Hammarskjoeld ; ils cherchent à dégager une force modératrice de centre gauche, et donnent à nombre de leaders africains plus exaltés des conseils de sagesse.

Par leur ascendant, ils peuvent obliger Krouchtchev comme Hammarskjoeld à compter avec eux. Cette Assemblée générale va peut-être marquer leur promotion.

Si les SUPER-GRANDS s'opposent de plus en plus aigrement, si les GRANDS ne jouent pas leur rôle, cela va être l'heure des MOYENS.

— Comment cette évolution se situe-t-elle par rapport à la grande compétition entre Etats-Unis et Union Soviétique ?

LA compétition est plus violente que jamais, mais il est clair que ce n'est pas par la guerre que les antagonistes pensent gagner. Si Krouchtchev avait quelque intention d'attaquer, il ne « préviendrait » pas ainsi, il multiplierait les sourires, alors que son comportement relève typiquement de la guerre froide.

Depuis des mois, les Russes ont adopté une attitude provocante, parfois même insultante. Mais, on l'a vu au Congo, ils n'ont jamais franchi le seuil dangereux. Les Chinois leur reprochent même, paraît-il, de vouloir à tout prix éviter la guerre.

Krouchtchev entend gagner mais sans effusion de sang. Or, il est évident que celui des deux super-Grands qui se sera assuré la confiance des sous-développés aura pratiquement gagné la guerre froide. Le véritable enjeu de la phase actuelle, c'est l'appoint des pays neufs. Voilà pourquoi l'Union Soviétique soutient les mouvements nationalistes systématiquement et partout.

Dans cette politique elle peut rencontrer des échecs car beaucoup de jeunes pays se méfient. C'est pourquoi l'U.R.S.S. vient d'être obligée de reculer un peu au Congo, et mise en minorité à l'Assemblée. Elle s'en prend à celui auquel elle attribue la responsabilité de ces échecs soit pour le remplacer, soit pour lui faire comprendre, et faire comprendre aux Africains, ce qu'il en coûte de tenir tête à l'U.R.S.S.

Enfin, cette diplomatie doit être placée dans le contexte de 1960. Krouchtchev estime manifestement qu'il n'y a rien de sérieux à faire avant les élections américaines, il l'a répété dix fois. S'il veut s'entendre avec les Etats-Unis, on ne le saura pas avant plusieurs mois. Dès lors, il n'est pas surprenant qu'il ne dise rien de positif pour le moment.

Sous cette réserve, on ne peut pas dire qu'il ait fermé la porte pour l'avenir. Le seul point vraiment dur de son discours concerne le secrétaire général des Nations Unies. Sur les questions politiques (désarmement, Congo, Berlin, Chine, etc.), il s'est montré sensiblement moins absolu et exigeant que dans d'autres circonstances. Les représentants du Tiers Monde aux Nations Unies l'ont noté et, quand M. Herter a qualifié le discours de scandaleux, ils ont trouvé cette appréciation excessive. Nasser, Tito, Nehru ont, au contraire, déclaré les propositions de Krouchtchev assez intéressantes.

L'objectif essentiel de M. K. était d'affaiblir M. Hammarskjoeld mais, pour le surplus, de ne rien casser.

— Sur l'Algérie, que pensez-vous de sa nouvelle attitude ?

KROUCHTCHEV cherche avant tout à séduire les jeunes nations d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine ; il ne peut pas ne pas être sensible aux critiques que le G.P.R.A. a adressées à la politique soviétique dans l'affaire algérienne, politique restée jusque-là très réservée.

Au cours d'une réunion récente, la Ligue Arabe a recommandé à ses membres de faire pression sur les grandes puissances pour qu'elles se montrent plus favorables au F.L.N. Des démarches en ce sens ont été faites à Washington et à Moscou. Or, l'Union Soviétique n'entend pas être devancée par les Etats-Unis dans ce domaine. Comme, d'autre part, elle a moins besoin de flatter la France qu'il y a quelques mois, elle emploie un langage nouveau plus ferme et plus sévère. On ne peut pas s'en étonner.

Il ne faudra pas s'étonner non plus que les péripéties des derniers jours retentissent sur le prochain débat algérien. Après l'épisode actuel qui met en cause la vie même de l'institution internationale, ce débat sera l'occasion d'une sorte de conciliation entre ceux qui s'opposent aujourd'hui. Dès lors, une motion favorable aux thèses du G.P.R.A. sera votée et probablement à une large majorité.

Notre absence facilitera encore les choses. Qui se « mouillera » pour nous, après les dures paroles de de Gaulle contre l'O.N.U. et contre les jeunes gouvernements africains ?

— On prête à de Gaulle l'idée de proclamer unilatéralement une trêve en Algérie. Quelles pourraient être les répercussions à l'O.N.U. ?

UNE telle décision réussirait peut-être à convaincre des Français ; mais pas l'Assemblée générale de l'O.N.U.

L'idée de l'autodétermination est allée si loin qu'on nous y ramènera toujours. Si nous proclamons une trêve, on nous demandera quelles garanties nous donnons pour l'autodétermination ultérieure. Et nous serons ramenés au point qui a fait échouer les discussions de Melun.

Tant que nous parlerons de trêve d'abord et d'autodétermination ensuite, sans accepter d'en discuter franchement les modalités et garanties, le monde entier nous donnera tort.

— Quelles sont finalement les perspectives de l'O.N.U. ?

IL serait bien léger de ricaner des échecs de l'O.N.U. ou de s'en réjouir. Pour imparfaite qu'elle soit, l'organisation internationale a rendu des services, elle a plusieurs fois évité le pire.

En 1958, elle a dénoué une vilaine crise qui risquait de mal tourner au Liban et en Jordanie ; elle protège, tant bien que mal, l'existence d'Israël ; au Congo, elle a, jusqu'ici, évité ce que tout le monde redoutait il y a deux mois, une guerre du type coréen. On n'a pas le droit de dénigrer cet effort, même s'il reste insuffisant et fragile.

Et puis, l'O.N.U. est un forum où les pays petits et moyens peuvent s'exprimer et se défendre. Dans la vie politique ordinaire, ils subissent des pressions auxquelles il leur est difficile d'échapper. A l'O.N.U. aussi, mais beaucoup moins. Ils y trouvent des chances d'émancipation et d'indépendance diplomatiques auxquelles ils se sont beaucoup attachés ; on aurait tort de sous-estimer ce sentiment qui est légitime et salutaire.

Il n'est pas bon que le monde se laisse diviser en deux coalitions monolithiques entre lesquelles rien n'existerait ; il n'est pas bon que tous les pays soient contraints d'adhérer à l'un ou à l'autre bloc. Une pareille situation ne peut qu'aggraver les oppositions et les antagonismes.

L'O.N.U. permet aux pays qui refusent de « s'engager » dans l'un des camps de jouer un rôle efficace, de dégager une opinion publique internationale avec laquelle les Grands doivent compter. C'est un facteur de paix. Il n'y en a pas de trop.

Nous devons souhaiter que l'O.N.U. se renforce et sorte consolidée de la crise présente. La dénigrer, applaudir à ses difficultés ou à ses échecs, c'est travailler contre la paix.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

308e semaine de la guerre d'Algérie

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Un témoignage

LE procès public du réseau Jeanson devant le Tribunal militaire, les commentaires et les prises de position qu'il a suscités, la réflexion qu'il a forcée en chacun de nous, ont contribué à nous éclairer : nous sommes au bord d'une situation de guerre civile. Elle existe déjà dans les esprits.

D'un côté, ceux des Français qui, rangés derrière l'Armée d'active, et au nom de la défense de l'Occident, sont prêts à tuer d'autres Français (les « traîtres ») plutôt que de lâcher l'Algérie, symbole et bastion de leur combat. De l'autre, ceux qui sont prêts à tout plutôt que se soumettre au pouvoir des légions.

N'entrons plus dans la querelle subsidiaire, rééditée tant de fois depuis deux ans, ici et ailleurs : l'interrègne gaulliste aura-t-il eu un effet heureux ou malheureux ? Le temps a-t-il été gagné ou perdu ? De Gaulle c'est presque déjà du passé, voici le présent qui nous requiert : une division entre les citoyens de ce pays comme jamais sans doute depuis la Révolution et l'Empire.

LE fracas des querelles qui se déroulent, ou se préparent, entre les nations du monde à l'O.N.U. n'a rien qui doive nous rassurer. Il est fort probable que l'Algérie va devenir une affaire internationale, et la pression extérieure, un jour, finira par éteindre la guerre coloniale. Mais la guerre intérieure ? Le règlement de comptes entre la nation et son Armée ?

Nous allons voir, au contraire, les disputes extérieures aviver ici les passions. L'entêtement de l'Armée, la résolution des ultras seront exacerbés par la menace d'une intervention de l'étranger, d'ailleurs impraticable pour le moment. En face, la volonté d'en finir avec une guerre anachronique, qui ramène la France au dernier rang des nations modernes, se trouvera chaque semaine renforcée, et particulièrement chez les jeunes, à mesure que le nationalisme algérien, appuyé par le monde entier, apparaîtra plus sûrement comme impossible à exterminer par la pacification.

Nous abordons une période de passions féroces, et la trêve relative que nous avons connue depuis deux ans, ne durera plus très longtemps sous cette forme.

Arrêtons-nous donc un instant : quel est l'objet de la querelle ?

Autour de quoi les Français sont-ils prêts à se battre entre eux ? L'Algérie, bien sûr. Mais encore ? Comment la Nation peut-elle être aussi bouleversée, déchirée par cette affaire ? Chacun d'entre nous, même sûr d'avance du camp qu'il va choisir si l'on en vient aux dernières extrémités, ressent bien le besoin de quelques éclaircissements.

(Marquis.)

PRISE DE GARDE DANS L'ALGÉROIS.
« De grâce, allez jusqu'au bout. »

ON nous affirme, par exemple, que le F.L.N. a perdu la partie, que la victoire militaire est acquise. Un général peu suspect, le général Gambiez, vient de déclarer cette semaine que, dans toute l'Oranie, la pacification était pratiquement terminée. Chaque jour, des rapports arrivent sur le bureau du général de Gaulle confirmant que la situation militaire est excellente, que l'armée du F.L.N. n'existe plus, seulement quelques commandos terroristes isolés les uns des autres, et que le barrage à la frontière tunisienne empêche désormais d'une manière à peu près étanche tout passage d'hommes et d'armes. C'est en se fondant sur ces rapports que le chef de l'Etat a donné ses instructions pour la négociation de Melun, a fait sa conférence de presse du 5 septembre et entend construire l'Algérie « algérienne » sans le F.L.N. dont il n'attend plus, comme l'Armée, qu'une honorable reddition.

Face à cet aspect des choses, fondé sur des faits qui paraissent souvent — lorsqu'on peut les vérifier — incontestables, se présente une tout autre perspective. Non seulement à Tunis, au Caire, à Moscou, à New York, mais au sein même du gouvernement français, on rencontre maintenant des hommes qui, très raisonnablement, montrent que toute la population musulmane est maintenant solidaire du F.L.N., qu'il n'y a plus aucune chance de trouver ou de construire une troisième force, que l'indépendance est désormais inéluctable et qu'il faut donc négocier le plus tôt possible.

ON entend aujourd'hui, à Paris, ces deux discours l'un après l'autre et ils peuvent tour à tour, sur l'instant, paraître aussi cohérents, aussi convaincants l'un que l'autre. Situation étrange, et qui provoque bien des désarrois. Comment, sur des faits apparemment aussi réels que contradictoires, se faire une religion au moment même où nous menace une véritable guerre de religion ?

Sur ce qui se passe en Algérie, précisément, nous sommes moins au clair que jamais. L'information est épisodique, parcellaire, contradictoire. Seule l'Armée, sur place, a les moyens de savoir; et nous ne savons, nous, que ce qu'elle veut bien laisser filtrer — sauf par accident.

UN tel accident heureux vient de se produire. Un homme équipé mieux qu'aucun autre pour regarder l'Algérie (qui est sa patrie), pénétrer dans l'Armée (où il a fait sa carrière), nous apporte son témoignage. C'est Jules Roy, qui revient de là-bas (1). Dans cette conjoncture déroutante, son récit, que nous allons publier à partir de cette semaine, est le document le plus important que nous puissions présenter à nos lecteurs.

Il décrit la réalité de l'Algérie en 1960, vue de l'intérieur, et en nous racontant cette réalité nouvelle, il montre comment les faits contradictoires s'expliquent et deviennent complémentaires. La victoire militaire sur le F.L.N. ? C'est vrai. L'indépendance inéluctable de l'Algérie ? C'est vrai aussi. Comment ? Jules Roy va nous le dire.

En préface à ce que sera son livre intitulé « La Guerre d'Algérie », il écrit :

« Ce témoignage qu'il me faut écrire vite parce que le temps presse, je ne sais comment l'attaquer, quelle forme lui donner ni quelles précautions prendre en maniant le plastic que j'ai rapporté de là-bas. Je vais sans doute choquer beaucoup de cœurs naïfs qui croient toujours à... Mais laissons-les croire. Je vais m'attirer beaucoup d'ennuis dont je n'ai pas besoin.

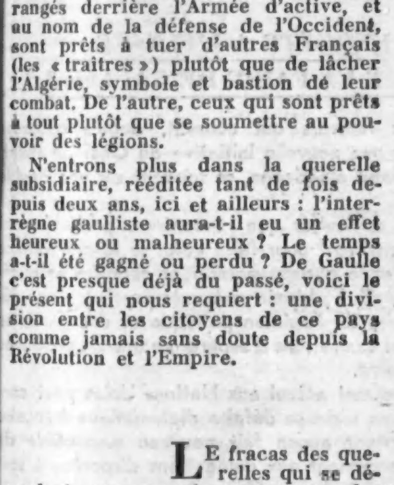
« Tant pis. Je parlerai comme les mots viendront et sans volonté déterminée de heurter. Pour cela, le sujet suffit...

« Lecteurs, il est encore temps de fermer. Mais si vous poursuivez, de grâce, allez, de page en page, jusqu'au bout afin de ne pas risquer d'en tirer une conclusion sommaire. Et si vous n'en dormez pas ce soir, dites-vous que je ne connaîtrai pas de nuit heureuse avant la paix. »

Nos lecteurs trouveront ici, pendant trois semaines, son témoignage.

J.-J. S.-S.

(1) Jules Roy, petit-fils de colon, est né en Algérie, a fait toutes ses études au séminaire d'Alger, puis il a choisi la carrière des armes. Colonel d'active (commandeur de la Légion d'honneur, six citations), il a quitté l'Armée il y a quelques années pour écrire en toute indépendance.



CORRESPONDANCES EXPRESS

POLITIQUE

● **M. LUCIEN NEUWIRTH** a fait devant plusieurs groupes de journalistes une critique sévère de l'action de **M. TERRENOIRE** au ministère de l'Information : il est candidat à sa succession ● **M. AESCHELMANN**, qui a remplacé M. Philippe Boegner à la direction de « Paris-Jour », a promis à **M. DEL DUCA** de réduire le déficit mensuel de son journal d'environ 100 millions à 50 millions, en ne tirant que sur 16 pages ; il signait ses articles Gallius, il les signe maintenant Marcel Gallois ● Le **COLONEL TRINQUIER**, l'un des principaux acteurs du 13 Mai, vient d'être envoyé « en disgrâce » à Toulon ● **JEAN-LOUIS GUILLAUD**, collaborateur de « France-soir » pour les questions militaires, s'est fait mettre en congé : il devient l'adjoint de **M. COUP DE FREJAC** à la Direction de l'Information en Algérie ● Mercredi 21, dans l'après-midi, le général **DE GAULLE** et **M. MACMILLAN** se sont téléphoné à propos de leur présence à l'O.N.U. : M. Macmillan a annoncé qu'il partait pour New York, le général de Gaulle qu'il restait à Paris ● **M. JEAN BABY**, ancien rédacteur en chef de la revue communiste « Economie et politique » et signataire du Manifeste des 121, est nommé par le gouvernement marocain professeur à la Faculté de Rabat ● **M. BERNARD LAFAY** voudrait jouer un rôle plus important dans l'état-major du « Colloque de Vincennes » : pour commencer, il a éliminé M. Lauret, trop « libéral », de la direction de leur parti, le « Centre Républicain » ● **M. BAUMGARTNER** est parti pour New York participer à la rencontre des gouverneurs du Fonds Monétaire International avec, pour projet « secret », de tout apprendre sur les conditions et la date d'une éventuelle dévaluation du dollar ● **M. JANSEN**, qui fut chargé d'affaires d'Allemagne à Paris, regagne Bonn et a donné un cocktail d'adieu où il s'est montré pessimiste devant ses amis : **« AVANT UN AN ON COMPTERA SUR LES DOIGTS DE LA MAIN LES AMIS DE LA FRANCE EN ALLEMAGNE »**, a-t-il dit ● **M. LEON DELBECQUE**, ayant projeté des manifestations d'accueil en faveur du **GENERAL MASSU** qui devait être nommé commandant de la 2e Région Militaire à Lille, **M. GUY MOLLET**, alerté par la Fédération socialiste du Nord, a demandé au gouvernement de donner à Massu une autre affectation ● **A M. BAUMGARTNER** qui lui disait : **« IL NE FAUT PAS NOUS ISOLER »**, le **GENERAL DE GAULLE** a répondu, au cours d'un entretien : **« IL NE FAUT PAS TOUT ACCEPTER. »**

RENTRÉE : UN TOUR D'HORIZON

● Que disent cette semaine les hommes politiques, dans les différents partis ?

M. Waldeck-Rochet affirme que le parti communiste a retrouvé maintenant toute sa force électorale d'avant 1958. Le nombre de ses adhérents s'accroît. Il insiste sur l'activité grandissante de la C.G.T. : dans huit départements déjà, des actions communes sont en cours entre organisations syndicales et paysannes. Il est convaincu qu'aujourd'hui une entreprise fasciste se heurterait à un grand mouvement ouvrier.

M. Robert Duchet a visité un grand nombre de « notables » de la Côte-d'Or. Opinions recueillies par lui : l'attitude du général de Gaulle à l'égard de l'O.N.U. ne choque personne ; en revanche sa position sur l'Europe suscite des critiques. Sur l'Algérie, on juge que toute sa politique consiste à donner un coup à gauche en s'attaquant au réseau Jeanson et un coup à droite avec le général Salan : mais, en définitive, la guerre dure. Toutefois, malgré un certain désenchantement, le général de Gaulle conserve un grand crédit. Les parlementaires de droite sont presque tous déchaînés contre lui, mais ils sont en décalage par rapport à l'opinion publique.

M. Simonnet, secrétaire général du M.R.P., prévoit que le Comité National de son parti sera très agité. La participation des ministres républicains populaires sera remise en question, pense-t-il, avec plus de vigueur qu'auparavant. Le M.R.P. est en effet d'accord sur tous les points avec la motion du comité directeur de la S.F.I.O. concernant la politique étrangère, l'Europe, la double négociation sur le cessez-le-feu et l'autodétermination, la relance sociale. Mais l'argument des ministres est celui-ci : qui mettre à la place de de Gaulle ?

Les adversaires de la participation répondent : si nos ministres démissionnent et passent à l'opposition, le gouvernement conservera quand même sa majorité. M. Simonnet, comme M. Lecourt, ministre chargé des territoires d'outre-mer, souligne que, sur le plan européen, de Gaulle ne remet pas en question les communautés existantes et que la politique européenne de la France demeure dans le cadre des Six, mais veut rester ouverte aux pays qui accepteraient le Marché Commun. L'Europe du général de Gaulle, dit M. Lecourt, n'est pas la nôtre, mais il vaut mieux la soutenir, si rien de ce qui existe n'est menacé. M. Simonnet insiste également sur la campagne menée par les associations familiales contre la politique gouvernementale : M. Bacon y est très sensible.

M. Guy Mollet semble perdre tout espoir de voir le général de Gaulle régler le problème algérien. Sa tactique vise actuellement à reconstituer la « troisième force », avec le M.R.P., les radicaux et le P.S.U. Il souhaite, pour y parvenir, le passage du M.R.P. à l'opposition. Bien que les radicaux partagent les préventions socialistes sur la forme du régime actuel, ils sont de plus en plus sensibles à « l'Algérie française ».

M. Schmittlein, président du groupe U.N.R., a éprouvé, pour sa part, une surprise désagréable. Les membres musulmans de l'U.N.R. ont refusé de s'associer au vote d'une motion sur le procès Jeanson « pour ne pas paraître condamner les vérités dites à l'occasion de ce procès sur ce qui se passe en Algérie ». La motion a été abandonnée. Cette réaction des parlementaires musulmans est rapprochée avec inquiétude, à l'U.N.R., de la démission au début de la semaine d'un certain nombre de membres musulmans des commissions d'élus moins d'une semaine après l'installation de celles-ci.

UNE ARRESTATION A ALGER

● Un officier de police judiciaire a été arrêté à Alger : il avait organisé un réseau de policiers activistes qui s'était spécialisé dans l'établissement de fausses « autorisations de sortie » d'Algérie.

LE QUAI D'ORSAY S'INQUIÈTE

● Dans les conversations privées, les diplomates étrangers se montrent actuellement très soucieux ; car, disent-ils :

1. On espérait jusqu'à la conférence de Melun que le général de Gaulle, lentement mais sûrement, s'acheminerait vers la négociation avec le F.L.N. Cela semble moins certain depuis le 5 septembre.

2. L'absence de la France à l'O.N.U. laisse le champ libre à l'Angleterre pour parler seule au nom de l'Europe.

3. Du fait de son abstention lors du vote sur le Congo, la France s'est associée aux seuls pays de l'Est et à l'Afrique du Sud.

4. La France dirige une nouvelle offensive contre l'O.T.A.N.

5. Enfin, la France entend profiter de la confédération européenne pour remettre en cause les communautés économiques européennes et en particulier l'Euratom.

M. Couve de Murville, lors de son séjour à New York, a mesuré la rapide détérioration de la position française. A son retour à Paris, il a renforcé le clan de ceux qui supplient de Gaulle de faire qu[elque] chose avant l'ouverture du débat sur l'Algé[rie] à l'O.N.U.

Pour sa part, le Président de la République a ne[t]tement battu en retraite dans ses projets « eu[ro]péens ». Pour obtenir le succès de prestige qu['il] attend de la réunion avant la fin de l'année d[es] six chefs de gouvernement de la petite Europe [et] de l'adoption d'une déclaration en faveur d'[une] future confédération, il a promis à ses partenair[es] de ne pas toucher à la C.E.C.A. ni à l'Euratom, [et] de faire taire ses critiques publiques à l'égard d[e] l'Alliance atlantique.

FORCE DE FRAPPE : EXAMEN A HUIS CLOS

● Le gouvernement a été contraint de créer [un] groupe spécial d'étude sur la force de frappe [au] sein de la commission des Finances car il redout[ait] que la commission ne convoque des personnalit[és] militaires et ne donne une large publicité à d[es] témoignages hostiles au projet gouvernemental.

Le groupe d'étude comprend : MM. Marc Ja[c]quet, Palewski, Roux et Nungesser, tous U.N.[R.] M. Paul Reynaud, président de la commission, q[ui] ne fera probablement pas obstacle au projet go[u]vernemental, du moins sous certaines conditio[ns.] Seuls pourraient y être opposés : MM. Dore[y] (M.R.P.), Fraissinet et Ferri (indépendants) et De[...]salle (Entente Démocratique).

Cependant, la « majorité » dont le gouverneme[nt] peut disposer au groupe d'étude ne se retrouve[ra] pas à l'Assemblée Nationale où, mise à part l'U.N.[R.] la majorité de tous les groupes parlementaires e[st] hostile au projet de force de frappe nationa[le.] Seules l'intervention directe du chef de l'Etat et l[a] menace d'une crise ministérielle peuvent contraind[re] les députés à un vote favorable.

ENQUÊTE A L'ÉLYSÉE : QUE VA FAIRE DE GAULLE ?

● Les rumeurs qui courent, depuis quelq[ues] jours, sur une nouvelle initiative du Chef de l'Eta[t] dans l'affaire algérienne, se fondent sur une doub[le] raison :

1° Les difficultés que rencontrera probableme[nt] le gouvernement pour faire voter la loi-programm[e] militaire et le budget pourraient conduire le géné[ral] de Gaulle à obtenir un succès psychologique dé[cisif] auprès de l'opinion publique et des partis e[n] redonnant des raisons d'espérer en une fin prochai[ne] de la guerre.

2° Le climat actuel aux Nations Unies peut co[n]duire à une sérieuse défaite diplomatique françai[se] si n'intervient aucun fait nouveau susceptible d[e] servir d'argument aux délégations disposées à sou[]tenir le point de vue français.

Les rumeurs actuelles supposent qu'en parlant d[e] « laisser les couteaux au vestiaire », le général d[e] Gaulle a voulu annoncer la décision prochaine d[e] suspendre toute opération militaire en Algérie. L[e] gouvernement décréterait donc ainsi une « trêv[e] unilatérale ». Si le F.L.N. voulait poursuivre les opé[]rations, il en porterait seul les responsabilités.

D'autres rumeurs font état, au contraire, de l'an[]nonce, dans les semaines à venir, de la constitutio[n] d'un Etat algérien autonome doté d'institution[s] provisoires : ce serait la prochaine étape dans l[a] mise en place de « l'Algérie algérienne », prévu[e] par le général de Gaulle dans sa dernière confé[]rence de presse.

Une enquête à l'Elysée et dans les milieux gouver[]nementaux révèle que personne dans l'entourage du Chef de l'Etat n'est au courant de ces projets : on objecte que la France ne peut prendre d'initiatives sous la menace d'un vote hostile des Nations Unies. On ajoute que la position du F.L.N. s'est durcie à tel point qu'on ne peut attendre aucun résultat d'un nouveau geste du général de Gaulle. Le voyage de M. Ferhat Abbas à Pékin — c'est le premier qu'il y fait — les articles du « Moudjahid » contre la Coalition atlantique, accusée de soutenir la France, les démarches du G.P.R.A. en vue d'une internatio[]nalisation de la guerre, sont autant de signes d'un raidissement algérien.

Pronostic général dans les milieux officiels : pa[s] d'initiatives françaises avant la fin des débats de l'O.N.U.

Pour le prix inoui de (plus frais de port) **60 NF APPRENEZ L'ANGLAIS**

AVEC LA METHODE EFFICACE

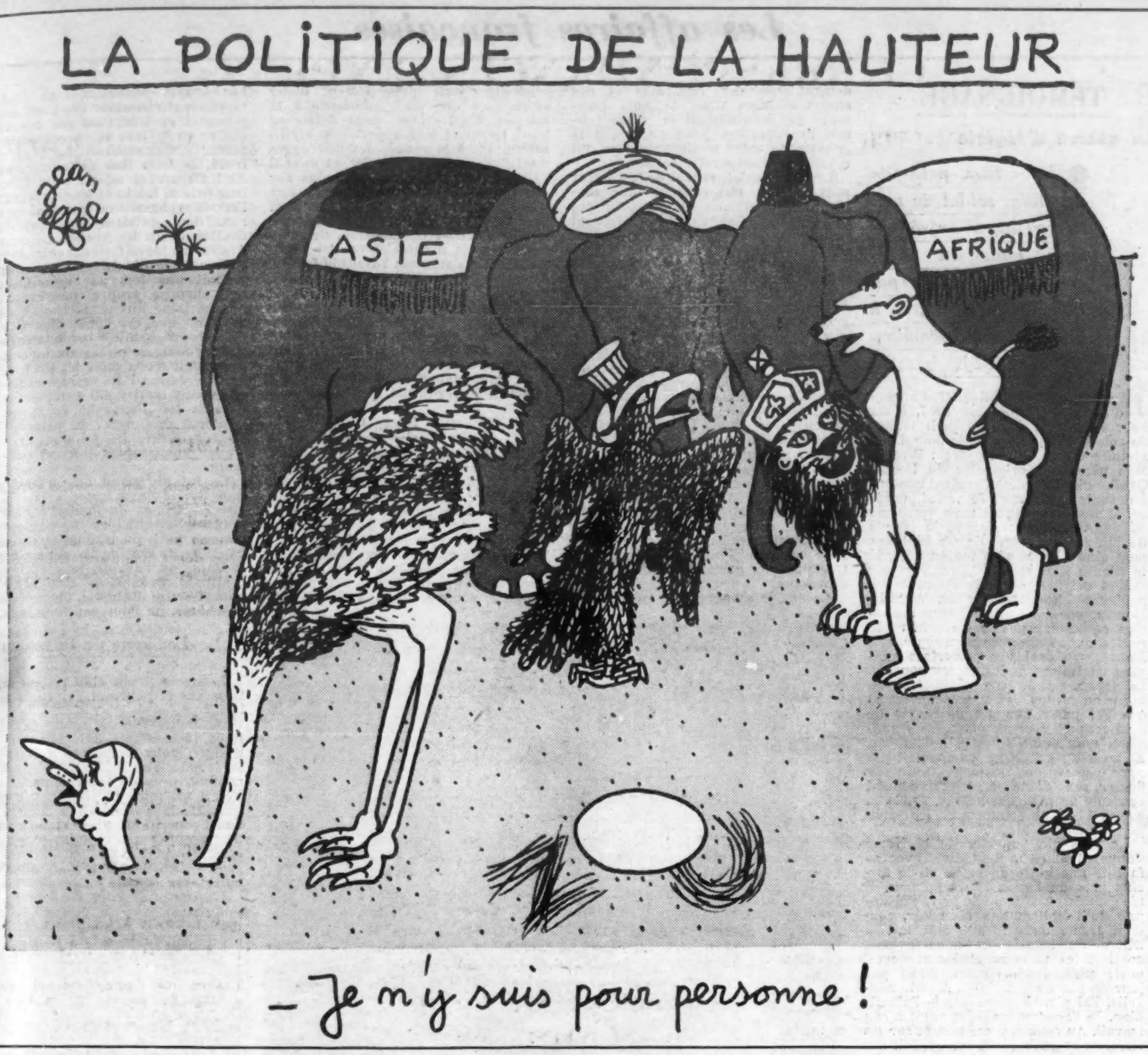
English is good for you

de John H. SIDGWICK (M. A. University of Cambridge)
Préface de M. André MAUROIS, de l'Académie française

composée de : 1 fort volume luxueusement relié et illustré
12 disques microsillons 17 cm. 33 tours
1 magnifique coffret de rangement

Expédition dans toute la France - Documentation « D » sur simple demande

SAINT-LAZARE MUSIQUE - 33-37, rue de Londres - PARIS (9e)



LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE BELGE PARLE DU CONGO

● Rentrant du Congo, le président de la Chambre belge, le baron Kronacker, a eu pour l'administration locale des mots très durs :

« Le malheur du Congo, a-t-il dit, c'est que, depuis 1945, nous y avons envoyé de petits fonctionnaires au lieu de grands hommes d'Etat... Or, si les petits fonctionnaires sont nécessaires, en tout cas, ils n'auraient dû être là que pour exécuter des ordres et non pour imaginer des politiques, ni surtout pour bâtir à l'usage de leur administration des palais ridicules et pratiquer un gaspillage effréné sous les yeux d'une population qui commençait à peine son évolution économique. »

« Ce sont ces mêmes individus qui poussaient le privé à investir au Congo, quitte à le lâcher à la première alerte, a conclu le baron Kronacker. Ces indécrottables petits bonshommes sont maintenant partis. Qu'ils aillent cultiver leurs choux ailleurs ! »

Ce langage est d'autant plus étonnant que le président de la Chambre, député libéral, a toujours jusqu'ici défendu l'administration belge et la politique belge en Afrique.

ACCORD ENTRE NORSTAD ET ELY

● Un accord conclu entre le général Norstad au nom du commandement atlantique et le général Ely, pour le gouvernement français, résout provisoirement un conflit qui durait depuis le retour du général de Gaulle au pouvoir. En retirant à l'O.T.A.N. le contrôle de l'ensemble des moyens de défense antiaérienne — à l'exemple de la Grande-Bretagne — la France avait pratiquement paralysé tout le système de surveillance et de protection antiaérienne du secteur Centre-Europe.

L'état-major général de la Défense et l'ensemble du haut commandement français étaient en opposition totale avec le point de vue du général de Gaulle. Aucun système de détection radar, disaient les militaires, ne peut fonctionner s'il ne travaille pas sous une direction unique pour l'ensemble des pays de l'Ouest de l'Europe. De même, la mise en œuvre de la défense antiaérienne (chasse, artillerie, engins, etc.) exige un commandement unique, ne serait-ce qu'en raison de la vitesse actuelle des avions ou des engins de l'adversaire.

L'accord porte essentiellement sur le système de détection et d'alerte. La question de l'emploi des engins a été réservée, les pays européens ne disposant que d'un très petit nombre de ceux-ci. Pour l'aviation, des détachements de liaison français auprès des états-majors atlantiques permettraient de réaliser une intégration de fait sans remettre en cause le principe de l'indépendance des forces nationales, auquel le général de Gaulle est décidé à ne pas renoncer.

ALGERIE : DES COMMISSAIRES GÉNÉRAUX AUPRÈS DES PRÉFETS

● Le gouvernement envisage de faire désigner, par chacune des quatre commissions d'élus algériens qui se réunissent l'une après l'autre actuellement à Paris, des « commissaires généraux ». Ceux-ci seraient chargés d'assister les préfets en Algérie et de veiller à l'application des décisions gouvernementales relatives à la mise en place de l' « Algérie algérienne ». Ils constitueraient ainsi l'embryon d'un nouveau pouvoir exécutif émanant d'Assemblées purement algériennes.

XANTY
SANTÉ BEAUTÉ VITALITÉ
30e ANNIVERSAIRE
56 rue de Dunkerque
PARIS IXe - TRU 84 30

j. c. d'ahetze
250 Rivoli (Concorde)
cravates « intelligentes »
et décorées par Picasso
et ses soies sauvages
(12 NF)

LA GRANDE SÉVERINE
réouverture après l'incendie
Diners; Petits Soupers après le Théâtre; Soupers dansants avec les deux orchestres et avec Clay Douglas et Nery Landa
7 rue Saint-Séverin
Danton 15-54

TÉMOIGNAGE

La guerre d'Algérie

● ***Jules Roy, petit-fils de colon, soldat de métier, rentre d'un séjour d'un mois en Algérie. « L'Express » publie en exclusivité, à partir de cette semaine, son récit (1).***

JE suis né à trente kilomètres au sud d'Alger, le 22 octobre 1907, à six heures du soir, dans un petit village de colonisation qui porte le nom d'une victoire du premier empire : Rovigo. Mon père était originaire du Doubs. Quelles circonstances l'avaient conduit à devenir gendarme ? Je ne l'ai jamais su. Il mourut quelques mois après ma naissance et on ne me parla jamais de lui. J'ai un frère, de dix-sept ans mon aîné ; lui aussi a toujours gardé le silence à ce sujet.

Mon origine profonde s'enracine à quelques kilomètres de là, à Sidi-Moussa, un autre village de colonisation construit sur un carrefour de routes, avec son église minuscule, son bistrot, son école, sa poste, ses maisons en tuiles rondes et ses gourbis. La ferme est à deux kilomètres au nord, au milieu des vignes : c'est là que j'ai passé une grande partie de mon enfance avec ma mère, ma grand-mère, mon oncle Jules et les Arabes. En ce temps-là, on ne les appelait pas encore les ratons, mais les troncs de figuier, sans doute parce qu'ils aiment s'asseoir au pied des arbres. Après la guerre 14-18, on commença à leur donner le nom de bicots.

Le plus vieil ouvrier de la ferme s'appelait Meftah. Il habitait avec sa famille une hutte de paille et de torchis près du bassin et du potager. Il n'a jamais eu d'âge. Un jour, j'ai appris qu'il était mort après avoir, pendant trente ou quarante ans, fait la litière du bétail que nous avions, conduit les voitures et les attelages, porté plusieurs arrosoirs d'eau par jour du puits à la maison. A cette nouvelle, j'ai pleuré parce que je l'aimais bien. Je l'accompagnais souvent à son travail. Au retour, il me hissait sur les chevaux et quelquefois me prenait sur son dos. Ma mère n'aimait pas cela. Elle disait que j'allais attraper des poux.

Une autre race

Le vieux Meftah, on a dû l'emporter au cimetière musulman de la tribu voisine. Il n'y a pas de beaux tombeaux et des chapelles de marbre comme à Sidi-Moussa, mais de simples pierres dressées, jusqu'à ce que le temps les couche sur le sol. Aujourd'hui, ses os doivent être confondus avec la terre. Déjà, de son vivant, son visage en avait la couleur, les sillons et les craquelures.

Des autres ouvriers, je ne me souviens plus. Il y en avait beaucoup, des Kabyles surtout, qui descendaient des montagnes pour venir s'engager, en troupes, au moment des travaux saisonniers.

Avec un de ses deux frères, établis dans des villages voisins, mon oncle Jules allait de ferme en ferme battre le blé. Les engins s'installaient près des meules, sous le ciel de feu ; la gueule de la batteuse happait et engloutissait les gerbes que les fourches y jetaient, puis les tarares nettoyaient le grain qui gonflait les sacs. Une autre meule, de paille, s'élevait peu à peu, à mesure que celle de la récolte diminuait. La batteuse ronflait sourdement avec des variations et des chutes étranges dans la note puissante qu'elle enfantait et je me laissais prendre, des jours entiers, à la griserie de soleil et de poussière qui régnait de l'aube au crépuscule.

Les Arabes s'abritaient de la chaleur sous de larges chapeaux de paille souple. Certains d'entre eux portaient des lunettes de grillage fin qui protégeaient leurs yeux de la chapelure des barbes d'épis broyés. Quand le travail était achevé sur une ferme, la machine à vapeur tirait vers une autre ferme la caravane et la roulotte où vivaient mes oncles. A travers champs, les Arabes gagnaient le chantier suivant.

En septembre, c'étaient les vendanges. Les chariots étaient gluants de sucre ; les baquets de raisins se déversaient dans les pressoirs, l'odeur du moût envahissait la ferme. Ma mère avait grand-peur que je ne tombe dans les cuves où je me penchais, fasciné par le bouillonnement du vin.

C'est pourquoi, moi qui les ai toujours vus travailler, je me suis toujours étonné d'entendre dire que les Arabes ne faisaient rien. Le soir, bien sûr, ils s'arrêtaient. Ils allumaient les feux, faisaient cuire leur soupe rouge de piments et leurs galettes d'orge pétries avec un peu d'huile, et chantaient. Quelques-uns jouaient de leurs flûtes de roseau.

Ce que je savais parce qu'on me le répétait, c'était qu'ils étaient d'une autre race que moi, inférieure à la mienne. Nous étions venus défricher leurs terres et leur apporter la civilisation. Et, à la vérité, des marécages dont j'avais entendu parler, et dont il existait encore quelques témoins sur des parcelles qui appartenaient aux tribus voisines, mes grands-parents et mon oncle avaient fait des vignes semblables à celles de Chanaan, de puissantes terres à céréales ou des orangeraies. En s'amusant ? Dans la famille de ma mère, on est mort de travail et de paludisme. J'ai connu mon oncle Jules régulièrement abattu par les fièvres et moi-même, tout enfant, j'ai été la proie de ces crises qui terrassaient subitement, faisaient grelotter en plein été malgré bouillottes et couvertures, puis assommaient. La fièvre prenait à la ferme la régularité d'un rite.

Rien de commun

Les Arabes, disait-on, n'en souffraient pas. Ils étaient autovaccinés dès leur plus jeune âge. S'il leur arrivait d'être malades, on leur donnait de la quinine ou une tasse de café, mais on ne considérait pas qu'ils pussent en être éprouvés. « Ce sont des gens qui ne vivent pas comme nous... » Cette phrase jetait un voile pudique sur leur pauvreté. Ce qui pouvait apparaître comme une grande et profonde misère n'était qu'un refus de coucher dans des lits, de manger aussi bien que nous, ou d'habiter des maisons bâties en dur, sous des toits. Leur bonheur, oui, était ailleurs, un peu semblable, qu'on me pardonne, à celui des bêtes de la ferme, et je crois que je les ai toujours vus considérés, chez nous, comme des bœufs, qu'on traitait bien, mais qui ne pouvaient inspirer aucune compassion. « Ils n'ont pas les mêmes besoins que nous... », me disait-on. Je le croyais volontiers, et, du coup, leur état ne pouvait m'émouvoir. Souffre-t-on de voir les bœufs coucher sur la paille ou manger de l'herbe ?

Les Arabes pouvaient bien marche[r] nu-pieds et cheminer des jours entie[rs] puisqu'il ne leur était pas nécessai[re] d'aller en voiture et encore moins d[e] porter des chaussures. La chaleur, l[e] froid, la faim leur étaient inconnu[s]. Ah ! l'heureuse espèce ! Ils faisaie[nt] leur prière, matin et soir, tournés ve[rs] l'est. Les bœufs ne priaient pas e[t] sans doute, était-ce une supériorit[é] des bœufs sur les Arabes. Le dieu de[s] Arabes ne devait rien avoir de com[mun] avec le dieu des chrétiens qu'o[n] visitait une fois par semaine, ave[c] une chemise propre, une cravate [et] une certaine circonspection. Qu'étai[t]-ce donc que cet autre dieu que de[s] bâtards en guenilles invoquaient en s[e] prosternant en pleins champs et qu[i] s'occupait d'eux dans les profondeur[s] de la création ? Ils se reproduisaien[t], mais sans qu'il y eût entre enfants [et] parents les liens de cœur qui s[e] nouaient chez nous ; de même, dénué[s] de sensibilité, ils ne pouvaient pa[s] goûter nos propres joies et nos dou[leurs].

Ce fut un grand étonnement pou[r] moi quand je m'aperçus peu à pe[u] que les troncs de figuier étaient de[s] hommes semblables à nous, qu'il[s] riaient, qu'ils pleuraient, qu'ils étaie[nt] capables de sentiments nobles, comm[e] la haine ou l'amour, la jalousie ou l[a] gratitude. Découverte simpliste ? Me[s] compatriotes d'Algérie, qui ne sont pa[s] méchants, ne l'ont pas tous faite...

Les gens de la montagn[e]

Je savais qu'elle était vendue depui[s] trois ans et pourtant j'ai voulu revoi[r] la ferme.

De Ménerville où habite mon frèr[e] René, à soixante kilomètres à l'es[t] d'Alger, nous vînmes en voiture ave[c] sa femme, Louise. La 2 CV avait so[n] compte, près de trois cents kilos, e[t] c'était un sujet de plaisanterie facil[e] quand elle s'affaissait à mesure qu[e] nous y prenions place. Louise, qui [a] du bagout et une certaine corpulence[,] assurait qu'il nous aurait fallu une grosse auto de colon pour nous véhi-culer avec dignité en ce pèlerinage.

L'après-midi était beau et les blé[s] ondulaient sur les collines, dans l[a] lumière. Des automitrailleuses nou[s] croisaient, leurs armes tournées ver[s] la campagne. Aux carrefours, des slo-gans étaient brossés au pinceau : « La France est généreuse et forte » « Armée + population = victoire ». De place en place, on apercevait de[s] amas de gourbis et de cabanes en tôle[s] ondulées.

— Les gens de la montagne, di[t] Louise. Il fallait bien les mettre quel-que part.

Vers le tiers du chemin, à l'Alma, je demandai pourquoi nous ne descen-dions pas vers le sud par Le Fon-douk et Rivet. Mon frère me répondi[t] que la route était mauvaise, Louise s[e] tut. Nous continuâmes donc jusqu'[à] Maison-Blanche avant d'obliquer ver[s] les Eucalyptus. Il y a un demi-siècl[e] le petit train à voie étroite qui lon-geait les routes comme un tramwa[y] s'arrêtait là, à un bouquet d'arbre[s] qui avaient donné leur nom à la sta-tion, et un cabriolet à deux roues nou[s] attendait pour nous conduire à l[a] ferme...

Le nouveau propriétair[e]

J'ai eu du mal à la trouver. Les haie[s] de cyprès se sont multipliées et on[t] grandi ; le chemin qui y mène a ét[é] goudronné, mais j'ai reconnu le han-gar, les noyers, la maison, l'écurie, l[a] cave où dorment les cuves de cimen[t] qui peuvent contenir cinq cent mill[e] litres de vin, le bassin qui recueill[e] l'eau de la noria, le figuier qui est plu[s] vieux que moi, et les orangers.

Nous avions arrêté la voiture à l'en-trée de l'allée où le gravier crissai[t] autrefois sous les roues du break. J[e] descendis et m'avançai. Un ouvrie[r] indigène me mena au nouveau proprié-taire, un Arabe de mon âge, long e[t] sec, et d'allure indolente, à qui j'expli-quai le but de ma visite et qui me reçu[t] avec amitié.

L'homme me montra d'abord la cav[e] qui ne sert plus depuis vingt ans, ca[r] il est plus facile de vendre la récolt[e] de raisin sur pied. Il avait beaucou[p] plu et la cave était inondée. Je lu[i] dis qu'il existait autrefois une pomp[e] pour la vider de cette eau. Puis il m[e] mena à l'écurie et s'ouvrit à moi d[e] son intention d'acheter des vaches. O[n] vend le lait cher, à Alger, et de bonne[s] vaches françaises coûtent trois cen[t] mille francs. Je lui conseillai d'abor-der prudemment le plan de cet éle-vage, de préparer des prairies, de s[e] mettre en quête d'un vacher comp[étent]

Jules Roy a Sidi Moussa.
« Mon pauvre, dit Louise, si ta mère voyait ça ! »

(1) Son livre « La guerre d'Algérie » sera publié prochainement par les éditions René Julliard.

PORTO
BARROS
VIEUX PORTOS AUTHENTIQUES

tent, de dresser le devis d'une installation de traite et de soins au lait.

Le grand frêne qui devait menacer de s'abattre a été scié et son tronc sert de siège, mais le figuier, sur lequel je grimpais enfant, a dix mètres de haut ; les pieds de menthe et les belles-de-nuit du bassin ont disparu. Je me disposais à aller chercher mon frère et ma belle-sœur quand ils arrivèrent, timidement. Hé oui ! cet Arabe était le propriétaire, le raton qui avait acheté la ferme aux fils de l'oncle Jules. Le raton s'exprimait parfaitement en français et offrait de prendre le café chez lui.

— On ne veut pas vous déranger, dit Louise.

— Mais non. Ma femme sera heureuse de faire votre connaissance.

La fille de l'iman

Pour moi, je m'amusais beaucoup. Nous, les représentants de la race supérieure, les descendants des colons qui avaient retourné, engraissé et fécondé ces terres pour la première fois, nous devions admettre que le destin de la famille foutait le camp et que les petits-fils des défricheurs étaient devenus cheminots, conducteurs de cars, réparateurs de montres, militaires ou écrivains. Les derniers responsables des terres avaient disparu. Les fils de l'oncle Jules s'étaient établis à Alger parce que leurs femmes n'aimaient pas la campagne, et que la campagne n'est plus sûre. Les vrais successeurs des défricheurs étaient les Arabes. Colons, descendez au tombeau ! Louise n'en revenait pas. René paraissait accablé. Ces bons ratons achetaient, on leur avait laissé gagner de l'argent, et ils commençaient à rouler sur les routes en voiture, à présent. « Ils achètent toutes les anciennes tractions », m'avait dit René. Je m'en réjouissais parce que les routes dont nous avions tant parlé (« Nous vous avons fait des routes ») leur servaient enfin, comme à nous. Evidemment, René ajoutait qu'ils ne savaient pas conduire et embouteillaient la circulation.

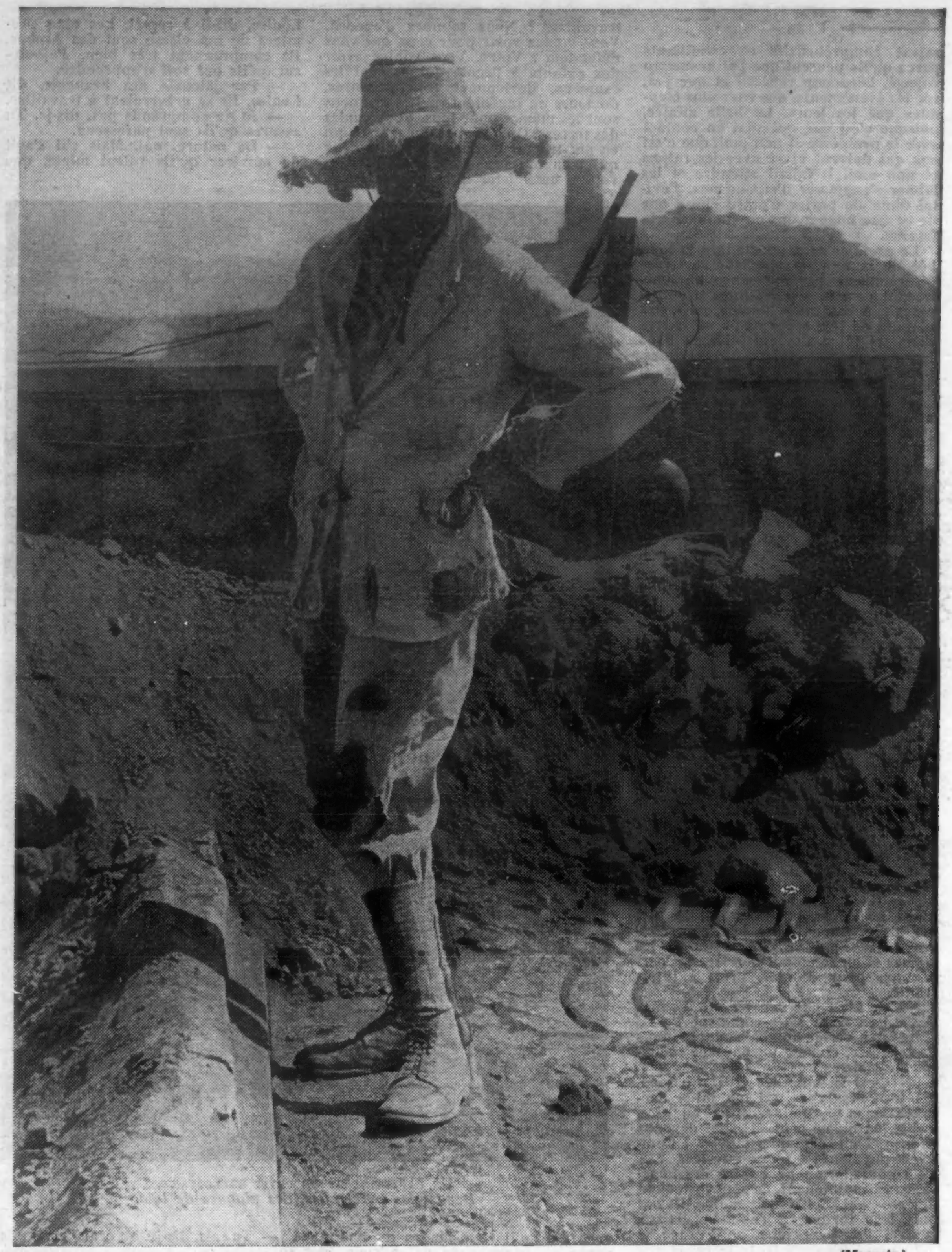
Du temps de ma grand-mère, on recevait dans la salle à manger où luisaient la longue table paysanne, les bancs, le secrétaire de l'oncle, la pendule comtoise, la machine à coudre et le gramophone. Les cousins avaient dû moderniser tout ça avec du Lévitan et transformer une partie de la maison, autrefois une remise, en appartement. Une femme massive, dont le *seroual* et l'ample chemisier dissimulaient mal les graisses croulantes, nous reçut dans une salle à manger Henri II, sortit les tasses du buffet et, servit tout en parlant, le café et les gâteaux encore chauds du four.

Elle était la fille d'un iman de la mosquée Si-Abderrahmane et nous montra des photographies où l'on voyait son père en compagnie de personnages importants de la IIIe République. Louise, qui s'extasiait de la trouver plus opulente qu'elle, se confondait en civilités, lui coupait la parole pour achever ses phrases et truffait les siennes de « Madame » par-ci, « Madame » par-là. De bons bourgeois, en somme, venus là pour fuir l'atmosphère empoisonnée et le bruit d'Alger, comme on quitte Paris pour s'installer à Montfort-l'Amaury.

Que restait-il de la ferme de mon enfance ? Des murs incapables d'emprisonner une légende. Depuis longtemps, les terres avaient été acquises peu à peu par des voisins européens plus courageux que les fils de l'oncle Jules et il n'y avait plus de machines : on loue à présent des tracteurs et leurs équipages quand le besoin s'en fait sentir. Bref, je n'avais plus qu'à déguerpir.

A Rovigo

Louise insista pour que nous poussions jusqu'à Rovigo. Je n'y tenais pas, parce que les cimetières commençaient à m'éprouver. Nous avions l'air de quoi, à courir les routes ainsi à la poursuite de fantômes ? René se voûtait et se déplumait, Louise avait de la peine à marcher, et j'étais chenu de poil et lourd d'allure. De Rovigo, je gardais fidèlement le souvenir d'une belle cousine et d'une petite maison cachée sous les figuiers. Mais la cousine avait mon âge, à présent... Enfin, nous allâmes quand même à Rovigo, nous nous arrêtâmes sur la place et René me montra le petit hôtel que tenait ma mère, en 1907. Un épicier musulman s'y est installé et j'ai acheté des cartes postales. J'aurais pu visiter aussi la gendarmerie et l'école où enseignait l'instituteur avec qui, plus tard, ma mère se remaria, mais j'en avais assez. Subitement, j'ai eu envie de fuir. Sur la rue qui mène à l'Arba, une autre épicerie s'appelait *Epicerie du Bonheur*. On aime ces noms-là, chez nous. Les Arabes allaient et venaient sur la place ; les jeunes pédalaient à bicyclette. Louise a dit en s'esclaffant : « Les ratons... » René a embrayé.



(Marquis.)

UN OUVRIER AGRICOLE ARABE.
Ce sont des gens qui ne vivent pas comme nous.

La lumière déclinait et nous avons dépassé des automitrailleuses qui prenaient position pour la tombée de la nuit. Les montagnes de cristal bleu étaient toutes proches derrière nous, interdites. Les ouvriers agricoles quittaient les vignes avec leurs sulfateuses. A la sortie de l'Arba, où j'ai encore un oncle, et des cousins, si étrangers de moi que je n'ai jamais pensé qu'ils faisaient partie de ma famille, je demandai à René pourquoi il ne prenait pas la route qui coupait vers Ménerville. Cette fois-ci, il n'osa pas répondre qu'elle était mauvaise. Il me dit : « Il est trop tard. Elle n'est pas sûre... » J'apprenais ainsi qu'à vingt-cinq kilomètres d'Alger, on pouvait tomber sous les coups des fellagha.

— Eh bien ! ai-je dit.

— C'est comme ça, dit René. Voilà où nous en sommes. Pourquoi le cacher ? On ne va plus où on veut.

— Mon pauvre, ajouta Louise. Si ta mère voyait ça.

Presque au même instant, un slogan au badigeon apparut sur un transformateur électrique : « La France est victorieuse partout. Rallie-toi ».

— Et les colons ? demandai-je. Comment peuvent-ils exploiter leurs terres ?

Je n'avais vu ni maisons incendiées ni récoltes saccagées.

En apparence, l'ordre régnait. Dans la plaine, on travaillait sans arrêt, de l'aube au crépuscule. Et pourtant je savais qu'on avait autrefois assassiné des colons et attaqué des fermes.

— A présent, ils paient l'impôt du F.L.N., dit René. Ils ne te l'avoueront jamais, mais ils paient. On le sait. On dit aussi que les compagnies aériennes paient pour que les cars entre Alger et Maison-Blanche ne soient pas mitraillés. Ils peuvent se mettre à l'abri, ces gens-là.

— Nous, ajouta Louise, on ne peut pas. En un sens, c'est heureux que ta mère ne voie pas ça. Et toi, tu vas avoir de la peine. Oui, tu dois trouver bien du changement...

René prépare la nuit

Chez René, j'ai eu la chambre où ma mère, atteinte de cancer, a gémi deux ans, cassée en deux, sous la douleur qui la mordait. J'ai dormi dans le lit où elle est morte. J'ai entendu sonner les heures à la pendule sous globe que j'avais dans ma chambre d'enfant. Les souvenirs déchirants ne nous consolent pas du présent et peuvent au contraire le rendre insupportable.

A quoi bon parler de ce qui nous divise si la parole ne nous délivre pas ? Pour René et Louise, je savais depuis longtemps ce qu'ils pensent : c'est ce que pensent tous les Européens d'Algérie, sauf exception : les Arabes sont une sale race et notre erreur a été de les traiter avec humanité. Ils ne sont bons à rien, on ne peut rien leur confier sans se faire voler, ils sont rebelles à tout progrès social et l'instruction qu'on leur donne ne sert qu'à nous bafouer. Par hasard, quelquefois, il s'en trouve un d'honnête et d'intelligent avant que le fanatisme le replonge dans les ténèbres générales. Mais je savais aussi que, devant moi, Louise et René se montre- →

→ raient compréhensifs et conciliants parce qu'ils pensent que j'ai beaucoup voyagé, beaucoup réfléchi et que j'ai, sur les événements, des vues plus étendues que les leurs. La belle affaire, puisque c'est eux qui sont en contact avec le problème et non moi, que c'est eux qui doivent vivre avec les ratons et non moi. Il fallait attendre et les laisser s'exprimer d'eux-mêmes. J'évitai donc de parler d'autre chose que de ce que nous avons en commun : la famille.

Le premier soir, pourtant, à la tombée de la nuit, je vis René se livrer discrètement à une étrange besogne. Devant certaines persiennes tirées, il plaçait, à hauteur d'homme assis, des plaques de tôle telles qu'on en trouve dans les fours des cuisinières ; dans la salle à manger où nous allions dîner, dans sa chambre, dans la cuisine. Il surprit mon regard et sourit.

— Evidemment, dit-il, s'ils ont une arme de guerre, mon blindage... Mais pour une arme de chasse, ça peut servir.

Où est la justice ?

Tout dépendait de l'angle sous lequel on pouvait, de l'extérieur, tirer à travers certaines fenêtres. Certaines d'entre elles, comme celles de ma chambre, échappaient aux vues.

— Depuis quatre ans, chaque soir, voilà ce qu'on est obligé de faire.

— Oui, mon pauvre, dit Louise. Depuis plus de quatre ans, René ne se couche jamais sans son attirail à portée de la main. Regarde.

Du couloir, elle me montrait, à la tête de leur lit, le fusil, la ceinture de cartouches et la lampe électrique.

— On ne sait pas. Il suffirait qu'une nuit René néglige de prendre ces précautions pour qu'on nous attaque.

— Qui peut vous en vouloir ?

— Personne. Mais on ne tue pas parce qu'on en veut à quelqu'un. A présent, on tue pour tuer.

Dans toutes les maisons des petites villes, depuis que les attentats nocturnes avaient commencé, on se barricadait ainsi, dans la banlieue d'Alger, dès le soir tombé. On évitait de rester devant les fenêtres : on tirait les tables dans les coins, on changeait les lits de place. Au moindre bruit, on éteignait les lumières, on saisissait les armes et on se collait derrière les persiennes pour écouter, prêts à intervenir.

— Ce n'est pas une vie, dit Louise. Il faut en finir. Mais comment ?

Et son visage tomba soudain dans la tristesse, comme un paysage recouvert d'ombre...

— C'est la faute des gros, dit René, de tous ces types qui ont mille hectares dans la plaine. Mille ou cinq cents, ou même cent. Ils sont devenus riches si vite par quel moyen ? Combien payaient-ils leurs ouvriers ? A ce compte-là, on peut faire des bénéfices. Et maintenant, ce sont justement les gros qui souffrent le moins. Ils ont mis leur fortune à l'abri en Suisse, acheté des propriétés en France et n'habitent plus sur leurs terres.

— Où est la justice ? demanda Louise. Pour qu'on ne coupe pas leurs vignes et qu'on laisse travailler leurs ouvriers en paix, ils paient l'impôt au F.L.N., on te l'a dit. Qu'est-ce qu'ils ont à craindre ? Ils attendent que les choses s'arrangent, et comme ils possèdent tout, ils disposent aussi du ciel. Si leurs vignes sont inondées ou si le sirocco les brûle, ils touchent des indemnités. Mais nous, on est ici.

Aussi bien leur dis-je que c'était à eux de s'arranger et non aux riches colons qui ne représentaient qu'une infime fraction de la population européenne.

— Ils ont l'argent, dit René. Ils racontent en France tout ce qu'ils veulent et on les croit. S'il ne s'agissait que de nous, je t'assure qu'on s'arrangerait avec les autres.

— Comment ?

— On leur dirait : vous voulez vivre ici comme nous ? C'est votre droit. Vous voulez gagner autant que nous en travaillant ? Nous sommes d'accord. Vous voulez voter pour ceux qui vous défendent ? Votez. Vous voulez avoir des enfants à l'école qui passent les examens, deviennent fonctionnaires, docteurs ou ingénieurs ? Les examens sont les mêmes pour tous. Vous voulez des terres ? Qu'on les enlève à ceux qui en ont trop et qu'on les donne à ceux qui n'en ont pas assez. Mais si vous voulez nous jeter à la mer, alors je vous dis qu'il vous faudra du temps, parce que nous nous défendrons, et que ça, ça n'est pas juste. Des voitures, tant que vous voulez, si vous avez envie de rouler pour vous casser la gueule vous aussi. Mais nous sommes nés ici, comme vous, et nous sommes chez nous parce que nous n'avons rien volé à personne. Oui, je t'assure que je m'arrangerais.

— Toi, dit Louise. Mais eux ? Ils ne sont pas intelligents.

— Ah ! ça, dit René.

— A l'école, tu sais comme ils doivent travailler dur pour tenir tête aux Européens.

— Peut-être parce qu'ils parlent deux langues, dis-je.

— Non. Ils ne peuvent pas. Ça les dépasse. Et ils ne sont pas très courageux.

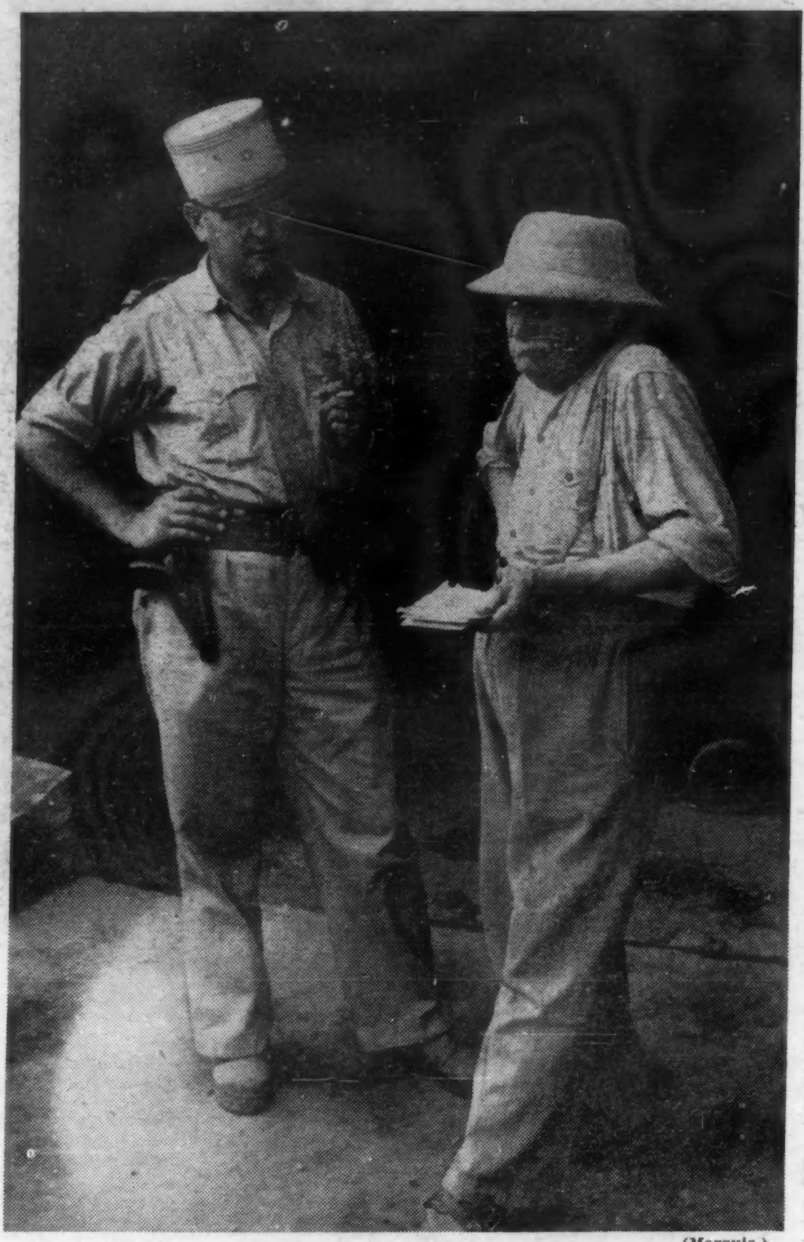
Un cousin était venu dîner avec nous: instituteur, il enseignait à l'école primaire de Ménerville. Je me tournai vers lui.

— Je suis pas d'accord avec toi, Louise, dit-il à regret. Les cinq premiers de ma classe sont des Arabes. Ils comprennent très bien, J'ajouterai qu'ils ont soif d'apprendre.

— Par jalousie des Français, dit Louise. Ils se crèveraient à travailler.

— Je ne comprends pas, dis-je. Tu assures qu'ils sont paresseux.

— De nature, oui. Mais s'il s'agit de montrer qu'ils valent mieux que nous...



(Marquis.)

UN CAPITAINE ET UN PETIT EXPLOITANT.
Devant les persiennes, des plaques de tôle.

— Tu sais, dis-je. Ne crois pas qu'ils soient les seuls à nourrir de telles ambitions. C'est humain, ça.

— Enfin, dit Louise, humiliée. C'est possible. C'est possible qu'ils soient plus intelligents que nous, qu'ils sachent aussi bien que nous entretenir des voitures. C'est peut-être les poux qui leur donnent de l'esprit.

Personne n'a ri...

Pour moi, j'étais navré. J'admettais que la douleur conduise à une certaine injustice, mais j'avais du mal à comprendre cet aveuglement. Louise a pourtant beaucoup de cœur. Je l'ai vue souvent au bord des larmes parce qu'un enfant était malade ou quand René rentrait épuisé de son travail, mais on dirait qu'elle est incapable d'éprouver de l'émotion devant le malheur des Arabes...

Le curé de Sidi-Moussa

Du moins, avec le curé de Sidi-Moussa, gardais-je un peu d'espoir. Un prêtre, c'est un homme de bonne volonté. Il m'avait laissé entendre qu'avec Jean Pélegri, j'étais l'honneur de la région, car Jean Pélegri est l'auteur d'un noble livre, « Les Oliviers de la Justice », dans lequel l'auteur explique à son père mourant comment l'Algérie en est arrivée là, en péché par omission. Or, Jean Pélegri et moi sommes nés à Rovigo, et avons été élevés à Sidi-Moussa, chacun dans une ferme.

Deux « intellectuels » sortis du même coin de terre, cela finit, à la longue, par donner à penser, surtout quand il s'agit de deux fils ou petits-fils de colons qui, sans s'être jamais rencontrés, en arrivent à la même conclusion. Je crus donc sentir, chez le curé de Sidi-Moussa, un désir de rapprochement entre ses ouailles et nous. Comment m'y serais-je refusé ?

A l'heure que je lui avais fixée, j'étais là. Une cérémonie militaire se prolongeait devant l'église. J'attendis patiemment près du presbytère qu'on me fît entrer. Je n'eus droit qu'à la salle de patronage, si l'on peut donner ce nom à une sorte de hall en désordre où régnaient un bar vide et une table de ping-pong, près d'une estrade de judo. Le curé s'agitait. Visiblement il attendait du renfort que la démonstration patriotique retenait. Le jeune maire arriva enfin, courtois, flanqué du médecin et de l'aimable beau-frère du curé. On me parla de l'avenir économique du village, des usines qui allaient bientôt donner du travail à toute la région, du centre de formation professionnelle, du dispensaire gratuit, des hôpitaux, des nouvelles routes.

Le chemin de la révolte

J'étais las. Je m'appuyais contre la table de ping-pong tachée de graisse. J'avais déjà vu une partie de l'Algérie et beaucoup de malheurs pour accorder tant d'attention à des propos sur une prospérité qui ne tenait pas compte de la situation politique. Que m'importait que les usines se montent dans la plaine si les montagnes qui la bordent au sud servent de repaire aux hommes qui viendront détruire les usines ? Que m'importait qu'on me dise que la prospérité allait régner quand je venais de voir des amas de cabanes où sévissent l'angoisse, la peur et la faim ? C'est ce que je laissai entendre quand, me dirigeant vers la place désertée, je déclarai tout de go que la seule chose qui comptait pour moi était la fin de la guerre et que le reste constituait un problème mineur.

Ces messieurs me regardèrent avec stupéfaction. De quelle guerre voulais-je parler ? Ici, tout était en paix. L'adversaire ne se montrait pas. On allait bientôt se baigner sur les plages, sans protection armée.

J'eus vraiment envie de les planter là et de m'en aller, à pied, sur la route, vers Alger. Je fis quelques pas et revins vers eux. Consterné, le curé tirait sur sa pipe éteinte.

Vraiment, non, nous n'avions plus rien à nous dire, je devais le constater, et j'eus tort de me laisser aller à leur vider une partie de mon cœur. Je ne réussis qu'à les blesser sans les convaincre, tant ils étaient solidement installés sur leurs positions comme une armée rangée en bataille sous les bénédictions des aumôniers. Avec des routes, des dispensaires et des usines, le maire était certain de résoudre tous les problèmes ; et il est vrai que beaucoup d'entre eux seront absorbés quand cette terre fournira du travail pour tous. Mais ni les uns ni les autres ne voulaient convenir que l'injustice sociale qui a régné ici a ouvert le chemin de la révolte et l'ouvre encore dans certaines régions. Ni les uns ni les autres ne voulaient avouer qu'il y avait des torts à réparer, au moins sur le plan de la dignité humaine...

J'ai hâte de parler de Toudja. Il me semble qu'ensuite, j'aurai la conscience plus tranquille. On me dira que Toudja n'est pas l'Algérie. On pourrait dire de même que le village d'Ascain des Basses-Pyrénées n'est pas la France.

Je suis allé à Toudja par hasard. J'aurais pu aller à Tizi-Oughni ou à Tougana. Il se trouvait que je visitais le secteur de Bougie. J'ai gagné l'un des postes militaires qui m'ont paru les plus tranquilles. Je ne cherchais pas à voir les lieux ni les situations extraordinaires, justement parce que j'aurais pu croire la réalité déformée. J'ai demandé à visiter un village comme les autres et je l'ai vu...

2.200 m² D'EXPOSITION
1000 MODÈLES
Dans un cadre rénové
AIGLE vous présente ses ensembles de bureau rationnels MÉTAL ou BOIS
Et ses dernières créations les meubles de bureau fonctionnels AIGLON BOIS et MÉTAL
AIGLE
51, rue Vivienne, Paris-2e - Tél. GUTenberg 44-26
Parking facile - Ouvert sans interruption de 8 h. 30 à 18 h. 30

La semaine prochaine :

TOUDJA

LE GÉNÉRAL ET MME SALAN.
Le « feu vert » est venu de Paris.

(A.P.)

ALGÉRIE

Derrière Salan

● *P.-M. de La Gorce raconte comment le 29 septembre 1960 a failli devenir une date historique.*

« J*EUDI 29 septembre* 1960, *jour de la Saint-Michel, fin de la V[e] République* ». Pendant plusieurs jours, les hauts fonctionnaires de la Sûreté Nationale ont soigneusement collecté les informations sur le complot qui devait ainsi aboutir cette semaine. Le plan était celui-ci : l'arrêt des transports parisiens devait disperser par avance les grandes foules ouvrières ; des troupes encadrées par des réservistes sympathisants devaient se porter aux points névralgiques. Le scénario était conforme aux conceptions des activistes partisans d'un « coup d'Etat technique ». Inutile pour eux de recourir aux foules d'Alger et d'attendre par conséquent l'incident « critique ».

Les précédents du 13 Mai ou du 24 Janvier sont maintenant dépassés. Seuls comptent le fait accompli et sa réussite. C'est dans cet esprit qu'était prévu le 29 Septembre. Sur l'aspect technique de l'opération, le dossier dont dispose M. Verdier, directeur général de la Sûreté, est relativement complet. Sur son aspect politique, sur les responsabilités individuelles, les initiatives de telle personnalité ou de tel groupe, le ministère de l'Intérieur aurait peut-être encore beaucoup à apprendre...

L'opération prévue pour le 29 septembre a été déjouée à temps, mais, selon l'aveu même d'une personnalité officielle, « ce n'est que partie remise ».

Pourtant, la date a son importance ; elle pose une question : y avait-il un rapport entre le déclenchement du « clash » et l'affaire Salan ?

Dans l'Armée, le général Salan a une double réputation : celle d'être le plus décoré de tous les officiers généraux et celle d'être aussi le plus prudent. Derrière son masque impassible, derrière ses silences d'homme timide, il y a toute une carrière dont l'essentiel a été consacré aux Renseignements. Ce fut sa spécialité durant les premiers séjours en Extrême-Orient après la première guerre mondiale ; Georges Mandel lui confia la direction du Deuxième Bureau de « l'Etat-Major de l'Empire » quand il le créa en 1932 ; c'était toujours dans les Renseignements qu'il servait lorsqu'il participa en 1940, du côté de Vichy, à la mise en échec de l'opération tentée à Dakar par le général de Gaulle.

La haine des « intellectuels »

En Algérie, Raoul Salan devait battre une sorte de record : nommé à Alger avec la réputation d'être un général « républicain », voire « franc-maçon », il finit à la tête de ceux qui donnèrent l'assaut à la IV[e] République; antigaulliste, il fut le premier à se laisser souffler son « Vive de Gaulle » par Léon Delbecque.

Mais, après l'expérience du triomphe de mai 58, vint celle de la disgrâce et de l'amertume. Raoul Salan se souviendra toujours de ce mois de novembre 1958 où, revenant d'Alger, il se retrouva dans un appartement de l'Hôtel des Invalides, Gouverneur militaire de Paris, ayant tout juste le droit de passer des troupes en revue, le jour des remises de décorations. Nul n'ignore désormais que l'Algérie française peut compter, avec le général Salan, sur l'un de ses partisans les plus déterminés. Il est normal qu'on pense à lui alors qu'à nouveau se pose la question d'une intervention directe de l'Armée dans la politique française.

« *Si cette intervention est possible aujourd'hui,* nous a dit l'un des officiers supérieurs les mieux placés pour en parler, *c'est que, durant l'été, l'état d'esprit de l'Armée s'est totalement transformé : il n'aura servi à rien de muter en métropole ou en Allemagne les officiers réputés les plus activistes; ils ont eu partout des remplaçants, ils ont retrouvé partout des sympathies. L'opposition militaire à de Gaulle est maintenant comme l'hydre de la légende : vous pouvez en couper toutes les têtes, il en repoussera toujours d'autres.* »

Durant cet été, en effet, s'est produit, sans que personne — ou presque — s'en aperçoive, un événement considérable : un renversement de la tendance qui, au sein de l'Armée, avait permis la liquidation de la plupart des responsables du 13 Mai et du 24 Janvier et fait accepter, presque sans murmure, les déclarations du général de Gaulle en faveur de l' « Algérie algérienne ». Deux raisons profondes ont déterminé ce renversement : les affaires du Congo et du Mali, et le développement, en France, de la résistance illégale à la guerre d'Algérie.

Des événements africains de cet été, la majorité des officiers ont tiré une leçon : la preuve était faite, selon eux, que toute solution d'association menait à l'indépendance, que l'indépendance menait à l'anarchie, et l'anarchie au communisme, ou, dans le meilleur des cas, à l'intervention massive des « casques bleus ». Ces dernières semaines, de Dakar et de Bamako, sont arrivés plusieurs dizaines d'officiers qui, dans les mess et les états-majors, ont rapporté l'impression d'une nouvelle débâcle et communiqué à leurs camarades leur amertume et leur rancœur. L'Armée était prête à accueillir leurs témoignages : de « L'Echo d'Alger » au « Figaro », en passant par de multiples publications plus ou moins clandestines mais très diffusées (« Lettre Armée-Nation », « Messages des Forces Armées », etc.), tout ce que lisent les officiers les confirmait dans leurs idées : la Communauté n'avait été qu'une illusion, le communisme était aux portes de l'Afrique.

En même temps, se multipliaient dans la presse des informations sur les insoumissions, les désertions, l'aide directe de certains Français au F.L.N. Selon les rapports envoyés à Paris par la Sécurité Militaire, la publicité donnée par les journaux au « réseau Jeanson », les discussions ouvertes autour du problème de la désertion, étaient en passe de créer parmi les jeunes mobilisables une situation lourde de conséquences. Tous les officiers interrogés s'accordent à dire que l'insoumission ou la désertion ne seront jamais le fait que d'un très petit nombre de jeunes gens. Mais c'est le « scandale » de leur geste qui les épouvante, son retentissement dans le pays et surtout à l'étranger.

Ces quinze derniers jours, dans les milieux militaires, la crainte a fait place à l'exaspération. Le déroulement du procès des membres du « réseau Jeanson », le manifeste des « 121 » ont porté à leur paroxysme la colère et le désir de violence d'un très grand nombre d'officiers. La comparaison entre M. Jean-Paul Sartre et le général Salan a été très habilement exploitée. La haine des officiers envers ces « intellectuels » qui, sans risque, disent-ils, encouragent à la désertion est telle qu'on peut en attendre de graves réactions. Dans certains bureaux, on constitue des dossiers sur la vie privée de telle personnalité du monde des spectacles signataire du manifeste des 121 !

Un témoin anxieux

De cette impressionnante évolution des esprits dans l'Armée, trois hommes — mieux que personne — étaient informés : le général Ely, le général Salan, M. Paul Delouvrier. Le premier en était peut-être le témoin anxieux ; presque chaque jour, rapports ou confidences le confirmaient dans l'idée que l'Armée allait vers un drame comparable à celui du 13 Mai ou du 24 Janvier. Le général Ely a jugé qu'il devrait bientôt — une fois de plus — alterner les adjurations à l'Elysée et les apaisements aux états-majors, se faire auprès du pouvoir l'avocat des angoisses de l'Armée, et auprès de ses officiers l'interprète des intentions du gouvernement. Ces déchirements, il les a déjà vécus plusieurs fois...

Les échos que le général Ely recevait de tous les rangs du corps des officiers parvenaient en même temps à Alger. A la villa « Dominique » où réside le général Salan, sur les hau-

→

teurs d'Hydra, s'accumulaient les informations transmises par l'équipe de ses amis personnels : le colonel Néri, deux officiers de réserve, M. Agostini et M. de Mory, un député M. de Lacoste-Lareymondie, un conseiller municipal, M. Menuet, et MM. de Costier et d'Harambure. En même temps, se multipliaient les rapports — et les appels — de M. Yves Gignac, ancien sous-officier du corps expéditionnaire en Indochine, secrétaire général de l'Association des Combattants de l'Union française dont le général Salan est président, inculpé en liberté provisoire depuis l'affaire du 24 Janvier.

Une clandestinité absolue

Au pied d'Hydra, dans son bureau du G.G., M. Delouvrier savait ce qui était en train de se passer. Il aurait voulu que Salan n'habite pas Alger afin de n'être pas « sous la main » des auteurs d'un éventuel coup d'Etat. Il avait demandé au général de Gaulle d'interdire au général Salan de résider en Algérie. Le chef de l'Etat consulta, semble-t-il, le général Ely. Celui-ci s'est souvenu des jours de mai 1958 où, de part et d'autre de la Méditerranée, Raoul Salan et lui-même jouèrent, en liaison l'un avec l'autre, la partie qui devait aboutir à l'appel au général de Gaulle. Ce sont des souvenirs qui lient. Le chef de l'Etat se laissa convaincre qu'interdire le sol algérien à l'ancien commandant en chef serait injurieux, non seulement pour celui-ci, mais pour toute l'Armée.

Ely, Salan, Delouvrier, c'est entre ces trois hommes que se joua d'abord ce qui devait devenir « l'affaire Salan ». Mais d'où cette affaire est-elle vraiment partie ? Un fait est certain : le général Salan a été encouragé à se faire le porte-parole de « *l'indignation de l'Armée devant l'impuissance* » du gouvernement face à la « *trahison* ». C'est de Paris qu'est venu le signe décisif donnant le « feu vert » au général Salan.

Simultanément, à Alger, la Délégation générale du gouvernement, mise au courant des intentions de l'hôte de la villa « Dominique », faisait savoir qu'elle n'était pas hostile à une prise de position rappelant qu'il fallait compter encore avec l'opinion de l'Armée et qu'il était dangereux de dépasser certaines limites. M. Delouvrier a-t-il connu, avant sa publication, le texte entier de la déclaration du général Salan, ou la version dont il a eu connaissance était-elle expurgée du paragraphe condamnant l'autodétermination ?

En tout cas, il n'y a pas eu hésitation, à l'Elysée, sur la nécessité d'une sanction. « *Après la déception causée par la conférence de presse du 5 septembre,* m'a dit une personnalité proche du chef de l'Etat, *il était impossible de ne pas marquer que, malgré ses difficultés, la politique du général de Gaulle va à l'encontre de celle des ultras de l'Armée.* »

De leur côté, les amis du général Salan disent maintenant que celui-ci a été « joué » comme le fut en son temps le général Massu.

Il demeure que son geste coïncidait avec des projets précis de coup d'Etat; était-il en rapport avec ceux-ci ? La vérité est que, depuis deux ans, les opérations montées par les groupes activistes, civils ou militaires, exigent une clandestinité de plus en plus absolue. On sait, dans ces milieux, qu'un contact suivi avec les personnalités les plus notoirement engagées en faveur de l'Algérie française, constitue déjà un danger. La surveillance policière dont elles sont l'objet impose la plus grande prudence. Un homme comme le général Zeller ne peut se déplacer sans que toute une équipe d'inspecteurs des Renseignements Généraux soit alertée. D'autre part, aucun homme politique — peut-être aucun officier général — de premier plan n'accepterait de se compromettre prématurément dans un complot incertain.

La peur de « partir trop tôt »

Les groupes les plus actifs, dans l'opposition clandestine au gouvernement de Gaulle, se recrutent à des échelons plus modestes de la hiérarchie administrative et militaire. Ce sont eux qui prévoient la mise en œuvre des unités « sûres », le contrôle des télécommunications, des ministères, des moyens de transport. Leur objectif politique est précis : « Prise du pouvoir par l'Armée, qui le repassera immédiatement à un gouvernement d'union nationale dont le premier geste sera de mettre hors la loi les partis, les groupes et les journaux défaitistes ».

Les hommes qui composeraient ce gouvernement d'union nationale ne sont, souvent, pas au courant du rôle que les activistes clandestins voudraient un jour leur faire jouer. Le meilleur exemple est celui de M. Pinay : le bruit a couru dans les milieu d'extrême droite qu'il accepterai d'être l'un des successeurs du génér de Gaulle après que celui-ci eût ét reconduit à Colombey ; il a suffi qu cette rumeur circule pour que, dan l'entourage du gouvernement, on songe à solliciter l'ancien ministre de Finances de revenir rue de Rivoli. D'autres, au contraire, « se placent » dès maintenant dans la perspective d'une crise du pouvoir. C'est ainsi selon une personnalité bien placé dans le camp des partisans de l'Algérie française, qu'il faut interpréter « l'imprudence » du général Salan « *Mais,* ajoute-t-elle, *si vous chercher un indice de la préparation politique d'un coup de force contre le régime c'est ailleurs que vous le trouverez lisez plutôt la déclaration que M. Jacques Soustelle vient de donner au « Journal du Parlement » ; il condamne le projet de force de frappe nationale et se prononce en faveur d l'intégration des forces française dans l'ensemble des forces atlantiques Cet article, c'est le premier symptôme public de l'accord recherché par le adversaires du général de Gaulle au près de certains milieux américains.* »

Depuis l'échec du 24 Janvier, les activistes ont donc appris à se méfier de leurs propres imprudences, à tenir compte du contexte international. Peut-être savent-ils, aujourd'hui mieux calculer leurs chances, mieux apprécier les méthodes les plus efficaces. Cet automne, une nouvelle exaspération de l'Armée les pousse à agir. Tous ne sont pas prêts. Certains redoutent encore de « partir trop tôt ». Mais on ne déclenche pas toujours une révolution « sur commande », et ceux qui en profiteraient ne seraient pas forcément ceux qui en auraient pris l'initiative. Peut-être un jour le général Salan méritera-t-il le jugement porté sur lui par son ancien patron, le général de Lattre de Tassigny : « *Officier heureux, qui sait servir sa chance.* »

P. M. DE LA GORCE.

AFFAIRES

● Après la mort de **CHARLES SCHNEIDER**, sont nommés gérants de la Société Schneider et Cie (dont la famille possède moins de 20 % des actions) : **Mme CHARLES SCHNEIDER** et **M. ALBERT DE BOISSIEU** (64 ans) ● **M. JEAN FORGEOT**, ancien secrétaire général de l'Elysée, deviendrait directeur général des Forges et Ateliers du Creusot dont Albert de Boissieu est devenu président à la mort de Charles Schneider ● Des essais à la cuve ont révélé que **LA « CARAVELLE »** peut supporter, sans fatigue du métal, 150.000 heures de vol, équivalant à cinquante années d'exploitation ● **JAMES GOLDSMITH** (qui épousa Isabelle Patino, morte en 1957) se prépare à commercialiser en France toute une série de produits de beauté au début de l'année prochaine ● **KONSTANTIN PETUCHOV**, qui dirige le Comité d'Etat soviétique pour l'automatisation, annonce que l'U.R.S.S. est prête à vendre à n'importe quel pays les brevets d'un four sidérurgique entièrement automatique, « 30 à 40 % plus « efficient » que les installations américaines les plus modernes » ●D'ici à 1965, la France produira 150.000 tonnes de caoutchouc synthétique par an (actuellement 20.000 tonnes) ● Les sociétés britanniques sont tenues de publier le montant global des sommes versées à leur personnel dirigeant : c'est ainsi que **IMPERIAL CHEMICAL INDUSTRIES** a consacré en 1959 à ses 22 « directors » une somme de 473.374 livres sterling soit en moyenne, pour chacun d'eux, 21.517 livres (soit 25 millions d'anciens francs environ) ● Trois pays d'Europe seulement n'ont pas encore la télévision : l'Irlande, l'Islande et l'Albanie. ● Quatre nations du Moyen-Orient et le Venezuela, qui détiennent ensemble 90 % des réserves mondiales de **PETROLE**, vont coordonner leur production de manière à éliminer, avec les excédents de naphte, les risques d'une baisse du prix du pétrole ● La culture du coton se heurtant à des obstacles inattendus, la **CHINE** a trouvé dans le sésame (cultivé ici pour l'huile de ses graines) une fibre de remplacement.

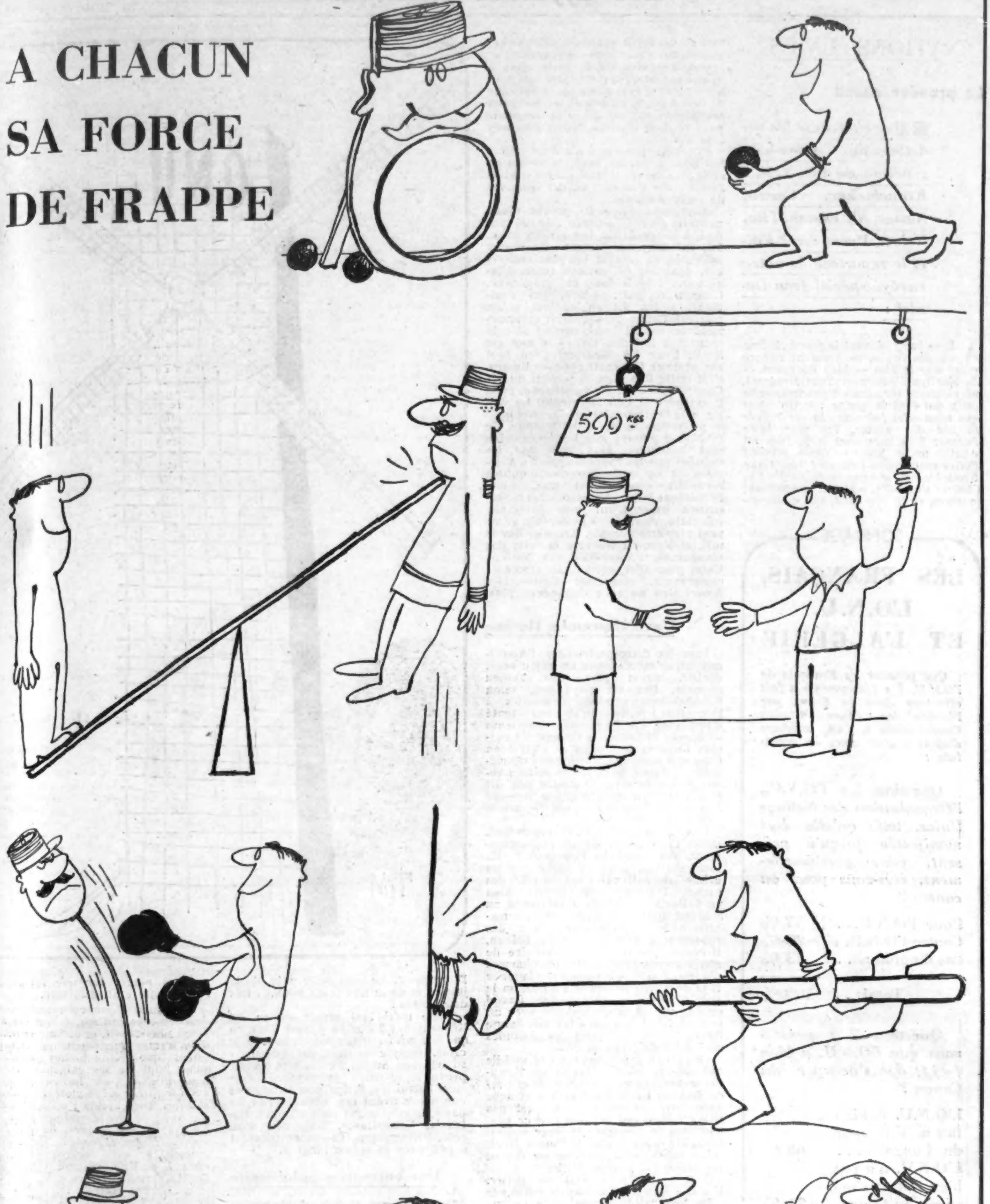
la saison des "pelisses"

Installez-vous douillettement dans le confort et faites de ce manteau-imperméable en Tergal doublé de fourrure, votre inséparable compagnon d'hiver. Il est votre plus sûr défenseur contre le vent, la pluie, le froid, la neige ; votre plus sûr atout pour l'élégance de votre ligne. Souple, doux, léger, précieux, ce modèle peut se porter avec ou sans ceinture.

Franck & Fils

80, rue de Passy à Paris
ouvert le lundi de 14 h.30 à 18 h.30

A CHACUN SA FORCE DE FRAPPE



NATIONS UNIES

Le premier round

● *Que cherchent les vedettes de l'Assemblée générale de l'O. N. U. : Krouchtchev, Castro, Nasser, N'Krumah, Tito, Nehru, Macmillan ? Voici le reportage de notre envoyé spécial Jean Daniel :*

A Broadway, devant le grand cinéma où des foules se pressent encore pour voir le film — bien décevant — de Marilyn Monroe et Yves Montand, un clochard ivre mais digne interpelle ceux qui font la queue : « *Qu'est-ce que vous allez faire au cinéma ? Voir la vie des autres, les voir faire l'amour ?* (le titre anglais du film est « Let's make love ») *Vivez plutôt ! Faites vous-même l'amour ! Avant que Krouchtchev ne vous en empêche !* ». Chacun s'esclaffe, mais en approuvant presque, et le clochard, qui a découvert un véritable public, développe ses thèmes avec une verve savoureuse.

Oui, depuis quelques jours, c'est la crise ouverte. On la juge partout sérieuse et grave, on ne parle plus que de cela dans le monde et les journaux américains ont relégué à la troisième page le duel oratoire Nixon-Kennedy à la T.V.

Pourtant, personne n'a l'air *tout à fait convaincu*. Au fond, personne ne croit vraiment qu'une guerre puisse résulter des querelles ou des épreuves de force actuelles.

Au Congo, a-t-on été proche d'une nouvelle guerre de Corée ? Je l'ai cru, moi, à Léopoldville, il y a deux mois. Ici, j'ai interrogé les gens les mieux informés, et surtout les plus concernés, dans les délégations russe, ghanéenne, américaine et guinéenne. Chacun répond : « *Non, pas vraiment.* » On dit en général qu'un nouveau Congo provoquerait certainement un conflit local, surtout si cela se passait à Cuba. Cuba ! le mot est lâché. Pour les Américains en tout cas, et de ce fait aussi pour les Russes, c'est mille fois plus important que le Congo. Castro est un moucheron, mais il exaspère le lion américain. La violence de l'extraordinaire discours qu'il a prononcé lundi à la tribune de l'O.N.U. a prouvé que les Américains sont beaucoup plus haïs par les Cubains que les Français par les Algériens. Et les applaudissements qu'il a recueillis confirmaient que, pour l'Amérique latine, les Etats-Unis représentent aujourd'hui une puissance coloniale dont le « leadership » ne peut plus être accepté. Krouchtchev le sait, et lorsqu'il traverse la salle des séances de l'Assemblée des Nations Unies pour aller, suivi d'une armée de cameramen, embrasser Castro, les Américains ne se commandent plus.

L'axe Moscou-La Havane

Pour les deux partenaires, l'Amérique latine est devenue un enjeu aussi décisif, sinon plus, que l'enjeu africain. Des six pays qui, selon Krouchtchev, seraient calomniés à l'Occident parce qu'ils ont tenté d'échapper au leadership américain — l'Irak, l'Irlande, la Guinée, l'Autriche, Cuba et le Congo — c'est bien Cuba qui reste le point le plus névralgique. « *Toute la stratégie et l'économie même de notre continent peuvent être mises en question par un axe Moscou-La Havane* », vient d'écrire le « New York Times ».

Pour l'homme de la rue, cependant, même Cuba ne paraît pas rigoureusement déterminant. Pourquoi ? Eh bien, surtout, je crois, parce que les crises internationales ont en 1960 des aspect insolites. On l'avait bien vu à Paris lors de la Conférence au Sommet mais c'est beaucoup plus manifeste ici. Krouchtchev tient des conférences de presse de son balcon, il coupe une période incendiaire de son discours pour vanter les charmes d'une eau minérale russe avec laquelle il se désaltère de temps à autre, on le voit débonnaire, clownesque, finaud ou bon vivant, mais toujours avec un sourire de paysan qui a fait une bonne farce. Il adopte toutes les attitudes sauf celle du tragique vrai.

Ce petit homme rougeaud et mobile qui émerge chaque matin de l'escalier automatique de l'O.N.U. et qui regarde avec fierté, avec malice et avec agressivité les curieux, ce n'est pas Hitler ! Mais qui pensera que ce pasteur chauve, Eisenhower, avec son visage ridé comme celui de Donald Duck et sa voix « off », comme on dit au cinéma, est lui-même Hitler ?

Non : il n'y a plus de Hitler. Il n'y a plus (j'allais écrire : hélas !) cette belle, cette solide, cette propre incarnation du Mal absolu qui faisait se partager le monde en apostats et en justiciers en 1939. La guerre se ferait aujourd'hui dans la comédie et dans l'égarement. Au nom de la paix, de la justice et de la Charte de l'O.N.U. Des deux côtés !

Reste qu'il faut savoir *où en est* Krouchtchev ? J'ai vu à New York ce que l'on fait de mieux dans le monde, je crois, comme experts des questions soviétiques. Aucun d'entre eux n'avait prévu le discours de vendredi dernier. Parmi les délégations étrangères une heure avant que Krouchtchev ne parle, la conviction était absolue. Polonais, Yougoslaves, Hongrois, d'un côté, Britanniques de l'autre tenaient à peu près le même langage.

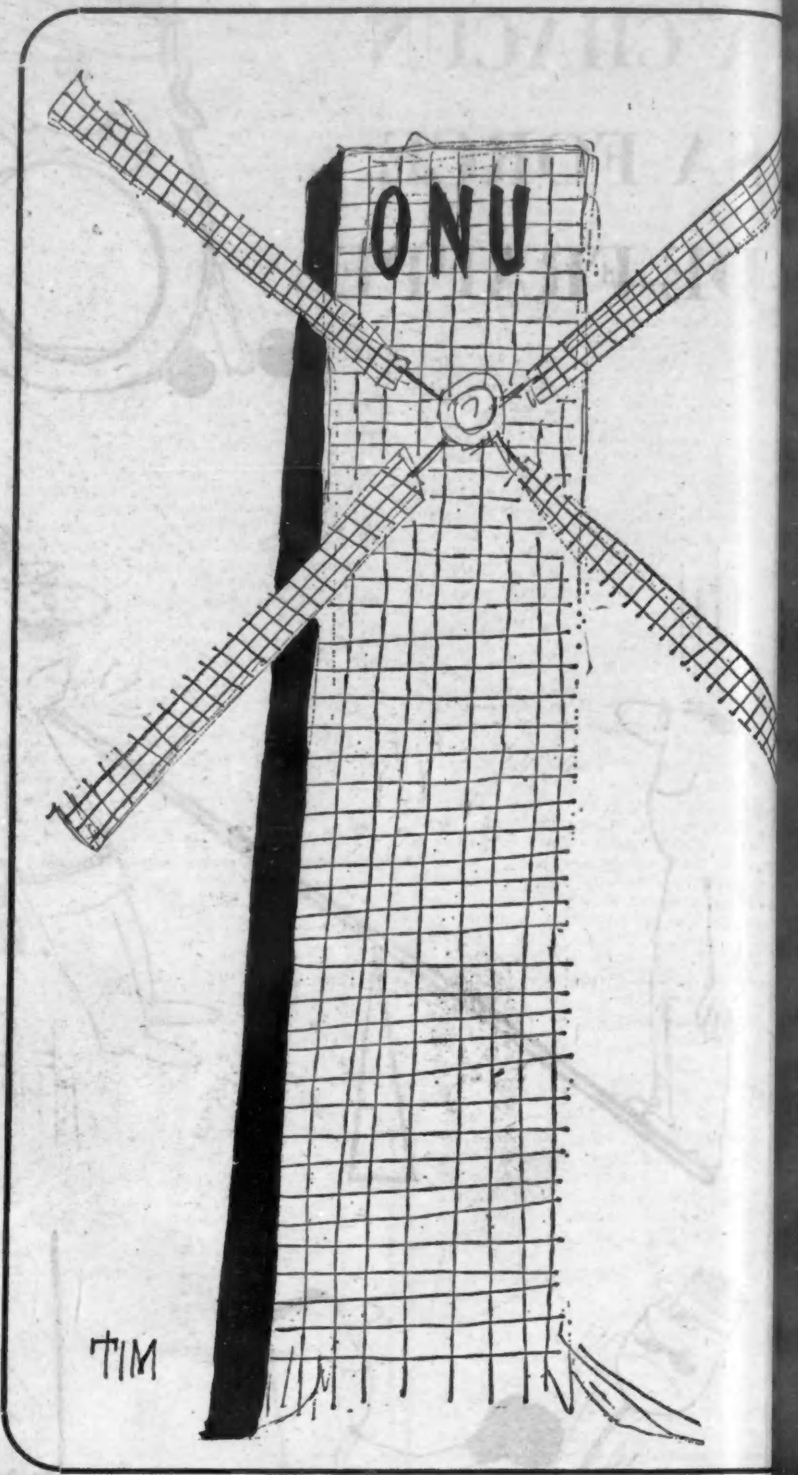
Une entreprise publicitaire

Se peut-il que M. Krouchtchev n'ait confié à personne ses intentions ?

En tout cas, il a contraint ses adversaires à se désintéresser du fond de son discours interminable en les obligeant à reagir sur une forme dont l'agressivité était éclatante.

Au cours d'une conversation avec des délégués indiens, à laquelle Jules Moch participait, et comme je demandais à mes interlocuteurs s'ils pensaient que Krouchtchev irait jusqu'au bout de ses exigences concernant l'O.N.U., un Indien déclara : « *S'il le fait, c'est la mort de l'O.N.U.* » et Jules Moch ajouta : « *Ce n'est donc pas la peine que je souligne pour vous les détails sur lesquels les points de vue soviétique et français sur le désarmement se sont légèrement rapprochés !* » Cela résume l'impression générale ressentie ici : Krouchtchev ne pense pas pouvoir faire aboutir en ce moment un dialogue quelconque ; il tente une épreuve de force à long terme, il veut arriver l'an prochain avec des victoires spectaculaires et surtout une désorganisation totale du camp adverse. On ne peut pas en effet sans mauvaise foi s'attarder sur les griefs que Krouchtchev brandit pour justifier la crise actuelle.

Aucun de ces griefs n'est nouveau ; à supposer donc qu'ils soient fondés (et certains le sont, apparemment) ils n'expliquent en rien l'attitude soviétique actuelle. On peut très bien être avec Castro contre les groupes américains qui ont tenté de saboter la révolution cubaine, avec les peuples colonisés contre une coalition d'intérêts occidentaux, trouver que la propagande américaine est contraire à l'esprit dit de Camp David et constater que tous ces faits sont aujourd'hui exploités non en vue de la solution des problèmes qu'ils posent mais dans la perspective d'une extraordinaire entreprise publicitaire et d'une épreuve de force sans précédent parce qu'elle a lieu à l'O.N.U. et qu'elle en-



SONDAGE

LES FRANÇAIS, L'O. N. U. ET L'ALGÉRIE

Que pensent les Français de l'O.N.U. ? « L'Express » a fait effectuer dans la Seine, par l'Institut des « Plans et Etudes Cambessédès », un sondage d'opinion dont voici les résultats :

Question 1 : *l'O.N.U., l'Organisation des Nations Unies, telle qu'elle s'est manifestée jusqu'à présent, vous personnellement, êtes-vous pour ou contre ?*

Pour l'O.N.U. . .	57 %
Contre l'O.N.U. .	20 %
Pas d'opinion . .	23 %
Total . .	100 %

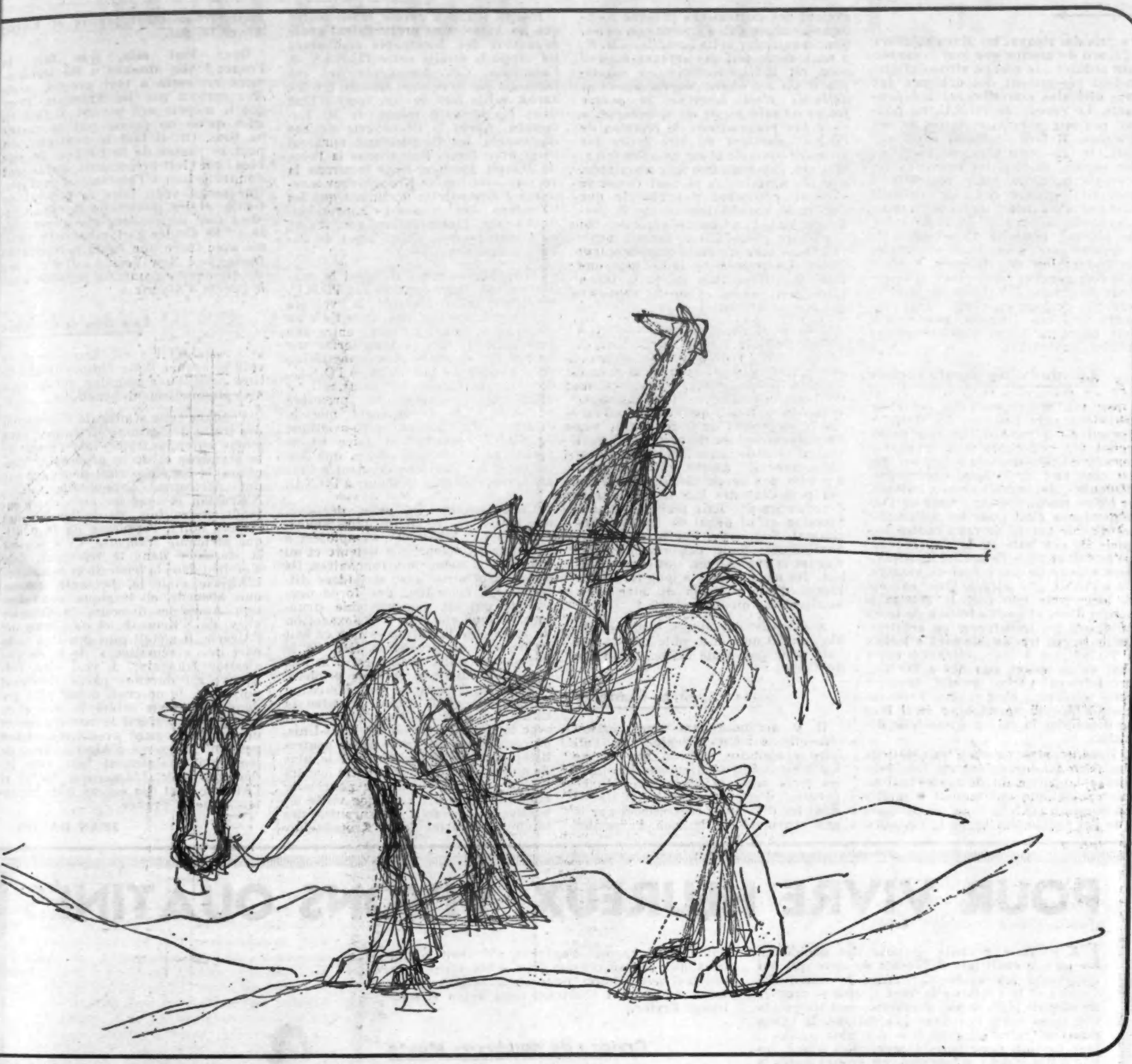
Question 2 : *pensez-vous que l'O.N.U. a bien fait de s'occuper du Congo ?*

L'O.N.U. a bien fait de s'occuper du Congo	63 %
L'O.N.U. n'a pas bien fait de s'occuper du Congo.	21 %
Pas d'opinion .	16 %
Total . .	100 %

Question 3 : *pensez-vous que l'O.N.U. devrait s'occuper de l'Algérie ?*

L'O.N.U. devrait s'occuper de l'Algérie	42 %
L'O.N.U. ne devrait pas s'occuper de l'Algérie	42 %
Pas d'opinion . .	16 %
Total . .	100 %

Economisez 26%
sur le prix de votre aller-retour PARIS - NEW YORK
1924 NF 70
au lieu de 2597,40 NF grâce au nouveau tarif "EXCURSION JET", classe économique jet ■ Ce tarif est également applicable sur PARIS-CHICAGO, PARIS-MONTRÉAL, PARIS-LOS ANGELES ■ Consultez à ce sujet votre Agence de Voyages ou l'Agence AIR FRANCE la plus proche.
AIR FRANCE
BOEING ET CARAVELLE, LES 2 MEILLEURS JETS SUR LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE.



tend s'appuyer sur le monde afro-asiatique.

Entreprise publicitaire ? Elle est aux dimensions de la planète. « *Pourquoi Krouchtchev n'a-t-il pas laissé faire ce qu'il a fait par Gromyko ou Zorine?* », se sont demandé devant moi de sérieux diplomates anglais et français... Cette question était posée vendredi dernier; je ne crois plus que ceux qui vivent à New York en ce moment puissent se la poser encore. Krouchtchev ne peut pas faire un pas, un geste, avoir un sourire ou exprimer quoi que ce soit sans que cela soit aussitôt répercuté dans le monde entier grâce à tous les prodigieux moyens de diffusion publicitaire dont les Américains usent habituellement à des fins commerciales et qui, en l'occurrence, se retournent cette fois contre eux sans qu'ils paraissent y prendre garde.

Etudiants
en cours d'études supérieures...
Voulez-vous avoir rapidement un métier rémunérateur ?
Demandez renseignements
ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES
15, rue Soufflot, PARIS (5e)
ODE. 46-73
Rentrée 18 octobre

Par exemple : Tito reçoit *officiellement* Krim Belcacem et Yazid, c'est-à-dire la délégation algérienne du G.P.R.A. En soi, c'est déjà un événement considérable et cela paraît confirmer la reconnaissance officielle du gouvernement algérien par la Yougoslavie, reconnaissance qui a été annoncée dans le discours de Tito à l'O.N.U. ; mais les journaux titrent aussitôt non pas sur le fait même mais sur une rumeur non confirmée : « *Après Tito, les Algériens verraient Krouchtchev lui-même.* » Et, bien sûr, Krouchtchev profite complètement, et avec le dynamisme le plus joyeusement et le plus insolemment exubérant, d'une telle situation. Tout tourne autour de ce petit homme, « jack-in-the-box » comme on dit ici, et qui fait penser à ce jouet de notre enfance, ce petit clown de bois dont les pieds sont en plomb et qui se redresse avec un sourire figé chaque fois qu'on tente de le renverser.

Le parfait délégué

Cela dit, pourquoi cet acharnement contre l'O.N.U. dont il se sert en même temps avec une habileté si prodigieuse. Il n'a pas manqué une seule séance. Il a été le plus attentif, le plus consciencieux, le plus discipliné de tous les délégués. Il a surveillé les moindres réactions de toutes les autres délégations et il a lui-même réagi à tous les discours avec une sorte d'application scolaire.

Mais en marge de ce respect formel qu'il a montré aux Nations Unies, →

→

Il a pris des risques les plus singuliers à l'égard du groupe que tout le monde veut séduire : le groupe afro-asiatique enrichi récemment des délégués des pays africains nouvellement indépendants. Le procès de l'O.N.U. ne pouvait pas être populaire auprès de ces délégués. Il faut vraiment avoir assisté, le 20 septembre, à l'arrivée, par vagues, de tous les nouveaux représentants noirs pour ressentir à quel point quelque chose de vraiment nouveau s'est passé dans le monde. L'annonce solennelle de l'admission de chaque nouvelle République, la proclamation treize fois renouvelée de l'admission des délégués, l'entrée à la fois gauche, émerveillée et solennelle de chaque délégation, les regards attentifs de tous les chefs d'Etat présents vers ces délégués, tout cela a fait parcourir dans l'assistance un frisson particulier.

Le choix de Krouchtchev

En fait, l'attachement des représentants des pays pauvres, ou petits, à l'égard de l'Organisation internationale est considérable et il est parfaitement compréhensible : tout ce qui est chez eux limitations, contraintes, difficultés, devient ici liberté, latitude, et même puissance. Le drame de l'indépendance c'est pour les nationalistes d'avoir besoin de ceux contre lesquels ils ont lutté et de s'apercevoir qu'en fait et pour l'essentiel ils dépendent encore de leurs anciens maîtres. Or à l'O.N.U., le miracle pour eux est de découvrir que tout le monde a besoin d'eux et que l'addition de leurs faiblesses les transforme en arbitres. Qu'ils soient irrésistiblement attachés à l'O.N.U. et à leur solidarité entre eux, qu'ils soient attachés à l'O.N.U. précisément parce qu'elle favorise cette solidarité, c'est ce que Krouchtchev a décidé de négliger et il faut se demander la raison d'une telle décision.

Dans le privé, en effet, les réactions des Afro-Asiatiques ont été très hostiles à la partie du discours du Premier soviétique qui tendait à mettre en question l'O.N.U. Tous les délégués que j'ai rencontrés après le discours, avaient des expressions presque identiques, comme s'ils s'étaient concertés, pour manifester cette hostilité. « *M. H. a sans doute fait des erreurs mais il nous est indispensable.* » — « *Remplacer un secrétaire général par trois délégués c'est installer la guerre froide au sein même du secrétariat.* » — « *Les propositions de révision de l'O.N.U. auraient dû être faites sur un autre contexte et sur un autre ton* », etc., etc. Il y avait une telle unanimité, que les Américains se sont demandé s'ils ne pouvaient pas obtenir que l'on votât immédiatement sur la confiance que l'on devait accorder au secrétaire général. Les Russes, espéraient-ils, seraient alors complètement isolés. La procédure interdisait une telle initiative. Mais de toute façon l'isolement russe n'aurait peut-être pas été aussi total.

Quoi qu'il en soit, Krouchtchev a plongé dans le malaise et l'embarras ceux-là mêmes qu'il voulait séduire. Encore une fois il l'a fait avec une lucidité totale quant aux réactions qu'il allait provoquer. Est-ce indispensable aux objectifs qu'il entend atteindre ? Supposons qu'il ne veuille pas immédiatement du désarmement, qu'il estime absurde toute tentative de dialogue avec les Américains tant qu'il n'y aura pas un président en activité (un président des U.S.A. sera élu le 8 novembre prochain mais ne sera en fonction qu'au début de l'année prochaine). Supposons que le calcul des Soviétiques, pour des raisons intérieures et extérieures, soit la préparation des négociations à long terme : le risque d'une division du bloc afro-asiatique devait-il être pris ?

A entendre les autres membres du bloc soviétique, il semble que oui et cela pour une seule raison : l'affaire du Congo.

Et la France ?

Il y a maintenant une version officielle soviéto-africaine de l'affaire congolaise, version qui accuse les Américains, M. Hammarskjoeld et les trois adjoints américains de ce dernier d'une responsabilité totale dans les difficultés rencontrées par le gouvernement de Patrice Lumumba.

Joseph Alsop a révélé lundi matin que les Américains prétendaient avoir découvert des documents établissant les rapports étroits entre l'U.R.S.S. et Lumumba. Ces documents ont été transmis par le colonel Mobutu qui les aurait saisis lors de son coup d'Etat dans la demeure même de M. Lumumba. Après la découverte de ces documents, les Occidentaux auraient réagi avec force. Retournons la thèse de Joseph Alsop et nous trouvons la version soviétique : Krouchtchev a remis à N'Krumah un document que les Ghanéens ont trouvé « impressionnant » sur l'intervention américaine au Congo pour se débarrasser de Patrice Lumumba.

Krouchtchev a acquis ainsi la conviction que dans certains cas l'O.N.U. traduisait complètement la volonté des Occidentaux et des Etats-Unis en particulier. Ayant à choisir entre une possibilité d'action à long terme sur les peuples africains et une possibilité de séduction à court terme, à l'O.N.U., des représentants africains, il a délibérément choisi la première méthode tout en espérant que la division du groupe afro-asiatique de l'O.N.U. pourrait se faire en sa faveur grâce aux complexes que lui-même et les Guinéens donnent à tous les autres délégués africains à l'O.N.U.

Cette semaine est celle, décisive, des tentatives de compromis. Nehru, Tito, Nasser, N'Krumah, s'emploient à favoriser un retour à la détente et au dialogue, et même aux rencontres. Ils s'emploient aussi avec des idées différentes à constituer une force neutraliste qui ait une véritable structure. Chacun voudrait — à l'exception de l'intéressé lui-même — que ce soit Nehru qui en prenne la tête. Et le Premier ministre indien est à la fois trop individualiste et trop prudent. Il croit en l'efficacité de sa mission personnelle et il craint d'irriter la Chine en s'alliant trop étroitement avec la Yougoslavie ou les Etats-Unis, en constituant une force où les neutralistes prosoviétiques auraient le plus de poids. Chacun de ces quatre leaders sort de chez Krouchtchev pour aller chez Eisenhower ; à chaque visite les commentaires sont rassurants, des photographies montrent Krouchtchev imperturbablement joyeux et Eisenhower fatigué.

Dans tout cela, que fait la France ? Son absence a été terriblement ressentie à tout propos, peut-être surtout par les Français. Pour que le mépris soit payant, il faut en effet qu'on ne puisse pas se passer de vous. Or, il faut le constater, on peut se passer de la France. Je sais bien que les événements paraissent donner raison à l'abstention gaulliste. Que serait venu faire le général de Gaulle si les intentions de Krouchtchev sont bien celles que j'ai analysées ? Et d'autre part, comme l'a affirmé avec force une haute personnalité française à New York : « *Il n'y a pas de diplomatie française possible avec la guerre d'Algérie.* »

Les dés sont jetés

Il reste qu'il a été désespérant de voir la France dans l'impossibilité de tirer parti d'une situation qui lui était exceptionnellement bénéfique.

Pendant cette séance de l'admission des treize délégations africaines, nous avons entendu treize fois l'éloge de la grandeur et de la générosité françaises, et cet éloge était prononcé par des Africains. Krouchtchev, Tito, N'Krumah et tous les autres ont entendu treize fois, de la bouche des leaders noirs, l'apologie de la politique africaine française. Cela pouvait se dérouler dans le triomphe. Cela a eu lieu dans la tristesse et le malaise. L'Algérie était là, présente, comme une absurde et tragique contradiction. Après les discours de Krouchtchev, de N'Krumah, et de Castro sur l'Algérie, il n'était plus question nulle part des « réussites » de la décolonisation française. A vrai dire, l'offensive est devenue particulièrement puissante. Je ne crois même plus que dans le contexte actuel, le général de Gaulle pourrait, s'il le voulait, opérer un rapprochement avec Krouchtchev pendant la guerre d'Algérie. Trop de jeux sont maintenant faits, tous les dés sont jetés. L'Amérique Latine et l'Afrique sont des enjeux plus importants que la France.

JEAN DANIEL.

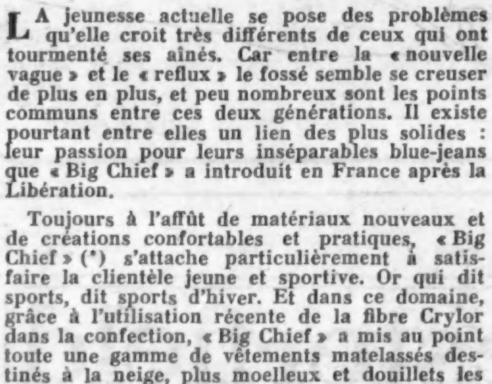
POUR VIVRE HEUREUX, VIVONS OUATINÉS

La jeunesse actuelle se pose des problèmes qu'elle croit très différents de ceux qui ont tourmenté ses aînés. Car entre la « nouvelle vague » et le « reflux » le fossé semble se creuser de plus en plus, et peu nombreux sont les points communs entre ces deux générations. Il existe pourtant entre elles un lien des plus solides : leur passion pour leurs inséparables blue-jeans que « Big Chief » a introduit en France après la Libération.

Toujours à l'affût de matériaux nouveaux et de créations confortables et pratiques, « Big Chief » (*) s'attache particulièrement à satisfaire la clientèle jeune et sportive. Or qui dit sports, dit sports d'hiver. Et dans ce domaine, grâce à l'utilisation récente de la fibre Crylor dans la confection, « Big Chief » a mis au point toute une gamme de vêtements matelassés destinés à la neige, plus moelleux et douillets les uns que les autres.

Nylon + Crylor = une réussite

La Rochefoucauld a dit : « Il y a de bons mariages, il n'y en a pas de délicieux. » Sans doute eût-il changé d'opinion, s'il avait connu ceux que réalise chaque jour « Big Chief » en unissant avec succès pour ses créations hivernales, anoraks et blousons, tissu nylon et ouatinage Crylor.



Pierre Marc en Laponie.
« *Parkaski* » *en nylon ouatiné.*
(*Création « Big Chief ».*)

Crylor : de nombreux atouts

1) Sa légèreté exceptionnelle.
2) Sa capacité d'isolation thermique, parmi les plus élevées qui soient.
3) Sa douceur et son confort.
4) Sa résistance absolue au soleil et aux intempéries, de quelque nature qu'elles soient.
5) Sa résistance totale aux mites, aux moisissures... et aux taches qui sont très facilement éliminées,
6) Sa grande facilité d'entretien et de lavage (Crylor supporte allègrement l'eau de Javel).
7) Son indéformabilité.
8) Sa grande résistance à l'usure.

Mais, comme tous ceux qui emploient Crylor et à tous les stades de fabrication, on doit respecter certaines normes et se soumettre à certains contrôles :

— Le « *nappeur* » qui à partir de fibres Crylor fabrique des nappes de matelassage destinées à être assemblées avec le tissu, ne doit pas fabriquer de nappes pesant moins de 100 g au mètre carré, nécessaires pour obtenir une parfaite résistance au froid (notons que « Big Chief » ne se contente pas de respecter cette norme minimum et utilise des matelassages Crylor de 110 à 120 g/m2).

— Le « *piqueur-brodeur* » dont la mission est d'assembler le tissu Nylon et le ouatinage doit aussi satisfaire à certaines exigences et n'utiliser que des fils synthétiques afin d'éviter tout ennui au lavage.

— Le « *confectionneur* » lui-même ne doit utiliser que des fils synthétiques, poser les fermetures à glissière sur une matière lavable, Nylon ou Tergal, et ne fournir qu'un article irréprochable ; article qui sera vendu numéroté, et muni d'un label Crylor, garantie d'une qualité parfaite.

Une jeune femme a la montagne.
« *Capuchet* » *en nylon ouatiné.*
(*Création « Big Chief ».*)

Par — 40°

Mais discours et éloges sont de peu de poids au regard des faits. Les explorateurs eux-mêmes font maintenant confiance à « Big Chief ». Un jeune ethnologue, Pierre Marc, chargé de mission en Laponie et qui jusqu'alors se vêtait de peau de renne retournée, a expérimenté pendant sa dernière migration d'hiver les anoraks en Nylon ouatinés Crylor créés pour lui par « Big Chief ». Leur légèreté et leur merveilleuse protection contre un froid de — 40° ont achevé de le convaincre. Peut-on en effet imaginer essais plus concluant ?

(*) Société F.C.P., 148, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (LAM. 46-95).

(Communiqué.)

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Rencontré*** (déjà) de nombreux grippés. Elle a donc posé à des spécialistes le problème de la vaccination. Le vaccin anti-grippe (vendu dans toutes les pharmacies au prix de 18 NF la boîte de deux ampoules) est actif contre les souches A, A2, B et D de virus grippal (c'est-à-dire celles qui ont été responsables des épidémies enregistrées jusqu'à ce jour). Les deux injections doivent être faites à quinze jours de distance par voie sous-cutanée. On est protégé à partir du dixième jour qui suit la seconde injection. Expérimenté depuis 1958 sur les couches les plus exposées de la population (vieillards, médecins, futures mamans), le vaccin anti-grippe s'est révélé efficace à 90 %. Le début de l'automne est la meilleure période pour vacciner. On n'enregistre normalement aucune réaction. La protection obtenue dure un an. On peut la prolonger de deux ans en faisant une injection de rappel à l'automne suivant.

On peut vacciner les enfants à partir de six mois. De six mois à trois ans, des demi-doses suffisent.

Les contre-indications à la vaccination antigrippale sont les mêmes que pour les autres vaccinations (tuberculose, graves affections cardiaques), mais il faut y ajouter l'allergie aux protéines, les virus étant cultivés sur les œufs.

● ***Constaté*** une fois de plus que le progrès ne s'arrête jamais. Ayant acheté le très classique rouleau de bande gommée pour mettre des gravures sous verre, Mme Express s'est aperçue que cette bande comportait un perfectionnement très pratique : des sillons invisibles la strient sur toute sa longueur. Pour former les plis sans risquer d'aller de travers, il suffit de pincer la bande à la largeur désirée et de la faire glisser entre les doigts. Les rouleaux existent en de très nombreux coloris. Le plus esthétique : un or pâle (Delta Multipli, 0,80 NF le rouleau, grands magasins, papeteries, photographes et marchands de couleurs).

● ***Approuvé*** la Fédération des produits et marchands de couleurs qui a « inventé » une bouteille spéciale pour produits toxiques ou dangereux (alcali, alcool, pétrole, térébenthine, etc.). De forme hexagonale, la bouteille porte sur chacune de ses facettes une tête de mort en relief. Elle peut permettre d'éviter les erreurs tragiques qui risquent de se produire lorsque, faute de place ou d'attention, on range côte à côte n'importe quelles bouteilles. Cette bouteille n'est consignée que 60 centimes (60 anciens francs). Malheureusement, certains droguistes acceptent encore de remplir les flacons ordinaires que leur apportent les ménagères, alors qu'ils devraient systématiquement les refuser. C'est aux maîtresses de maison de comprendre qu'une dépense de 60 francs ne vaut pas que l'on fasse courir le moindre risque à sa famille.

● ***Adopté*** pour le bureau et le restaurant un petit appareil pour suspendre son sac. C'est un crochet muni d'un contrepoids qui se pose sur toutes les surfaces planes et se range très facilement dans le sac. (Orly, 3,95 NF aux Galeries Lafayette, rayon mercerie.)

● ***Apprécié*** la sortie de la nouvelle édition du « plus petit atlas du monde ». Extrêmement pratique par son format (il a la taille d'un agenda moyen : 8 cm × 12 cm), il réunit 96 cartes mises à jour, ce qui est précieux en ce moment (pour l'Afrique en particulier) et 32 pages statistiques. C'est un aide-mémoire utile non seulement aux écoliers, mais à tous ceux qui s'intéressent tant soit peu à la vie de notre planète. (128 pages, 4,20 NF. Ed. de l'Epi, 13, rue Séguier et librairies.)

● ***Encaustiqué*** un plancher laissé sans soins depuis le début de l'été avec un « polish » liquide à base de résines-silicones (rhodorsilé). On l'utilise exactement comme une encaustique ordinaire (en couche légère) et on obtient un brillant parfait, plus discret que par vitrification (et aussi plus pratique à faire soi-même) mais présentant à peu près les mêmes avantages : on peut enlever n'importe quelle tache en lavant et en essuyant, sans altérer le brillant (Polish Super-Ciror, 8 NF le bidon d'un demi-litre. Droguistes et marchands de couleurs).

(Marquis.)

ENTRETIEN : UN BOUCHER PARLE. (*Voir pp. IV, V.*)

● ***Appelé*** au secours un matin où elle manquait d'imagination pour composer le menu d'un dîner un peu original. Il lui a suffi de téléphoner à « Home Service » pour s'entendre suggérer une recette alléchante (le Matoutou crabe). Mme Express n'a constaté aucune trace de publicité pour une marque quelconque dans ce nouveau service qui vient d'être mis à la disposition des maîtresses de maison embarrassées (repas, savoir-vivre, décoration, travaux ménagers, etc.) de façon absolument gratuite. A noter cependant : la responsable du service n'a pas encore un fichier universel, mais elle fait preuve d'une extrême bonne volonté. Une amie de Madame Express ayant posé une question difficile (par qui faire réparer sans se ruiner un fauteuil Louis XVI d'époque?), Home Service l'a rappelée le surlendemain avec le renseignement précieux. (Home Service, BAL. 64-94, fonctionne de 10 à 12 heures et du lundi au vendredi.)

Double chance

(Dambier.)

COTE PILE
Lainage gris anthracite

(Dambier.)

COTE FACE
Ecossais noir et blanc

1961 peut se lire à l'envers. La mode aussi. Lancés par les grands couturiers, les réversibles sont les gagnants incontestés de la saison. Robes, manteaux ou ensembles, ils sont le plus souvent unis côté pile, à chevrons, écossais ou façon tweed côté face. Les femmes ont adopté le réversible parce que, nouveau et amusant, il leur donne la chance d'être doublement élégantes et l'occasion unique de jouer leur garde-robe recto verso.

LORENE, 66, avenue Victor-Hugo, a senti le vent de la mode et créé, pour répondre aux désirs de ses clientes, un rayon spécial « Pile ou Face » qui groupe de nombreux modèles.

Communiqué.

OPHÉLIA

106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13

LINGERIE EN SOIE NATURELLE
CHEMISES DE NUIT DE COTON
ROBES DE CHAMBRE

Ouvert de 10 heures à 19 heures (sauf lundi)

Mesdames... Messieurs

Silhouette-Retouches

49, rue de la Victoire
TRI. 14-82

s'inspirant des dernières collections a trouvé mille détails pour moderniser votre garde-robes

MOUSSE PEU...
POUR
LAVER MIEUX!

Votre machine ne déborde pas : grâce à la mousse dosée de Skip, elle tourne rond... le linge est bien brassé, bien lavé, votre machine jamais encrassée.

Votre linge est nettoyé fil par fil : sans écume, sans le moindre dépôt : il est propre et souple... comme vous l'aimez !

et se rince tout seul ! La mousse dosée de Skip ne colle pas au linge : le rinçage est facile et rapide ; économie de temps, de peine, et du capital que représente votre machine.

SPÉCIALEMENT FAIT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER

LES PLUS GRANDES MARQUES — une Garantie — RECOMMANDENT SKIP

SKIP : DU LINGE COMME VOUS L'AIMEZ ... VOTRE MACHINE BIEN TRAITÉE !

KP-114-230/2

MAISON

La chasse aux calories

Après l'été pourri, un automne précoce, et déjà les problèmes du chauffage.

LES problèmes de chauffage se posent prématurément cette année. Les chauffages collectifs ne démarrent pour la plupart que le 15 octobre, il faut donc penser à un chauffage d'appoint. Quant aux installations individuelles, elles demandent à être étudiées, vérifiées ou complétées assez longtemps à l'avance, c'est une question d'efficacité et aussi... de budget.

Les préliminaires

Quel que soit le moyen choisi pour obtenir des calories, il y a quelques préliminaires indispensables à un fonctionnement efficace :

● Faire vérifier les cheminées : le ramonage est obligatoire. Les compagnies d'assurance ne remboursent les frais en cas de feu de cheminée que sur présentation de la facture du fumiste ayant exécuté ce travail. En attendant le ramoneur, un produit pour décaper : Diablotin, 2,80 NF. (*Grands Magasins.*)

Les radiateurs doivent être purgés.

● Contrôler la fermeture des fenêtres, celle des portes, et calfeutrer les interstices. La déperdition de chaleur pouvant aller jusqu'à 35 %.

● Faire réviser la chaudière individuelle, la tuyauterie et les radiateurs, le rendement sera amélioré.

Ces premières précautions prises, voici ce qu'il faut savoir sur les différents combustibles et sur les derniers perfectionnements apportés aux appareils.

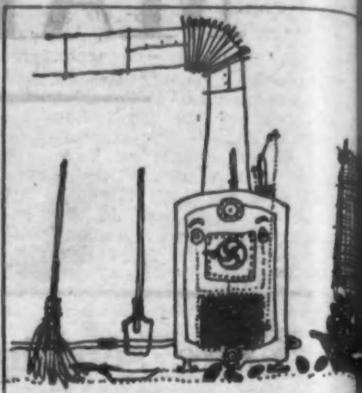
Le charbon

● AVANT D'ALLUMER : même si vous avez des difficultés de stockage (le charbon peut être livré maintenant en jerricans de 15 kg faciles à entasser ou en sacs de papier), passez une commande globale qui sera livrée peu à peu. Vous obtiendrez ainsi une qualité de combustible suivie, et gagnerez de 20 à 40 % de chaleur. Mais vous devrez encore :

— « purger » les radiateurs avant d'allumer la chaudière (c'est-à-dire faire partir l'air qu'ils contiennent en ouvrant l'écrou spécial) ;

— munir tous les radiateurs de plaques de propreté et de saturateurs afin d'éviter murs et plafonds noircis et l'air trop sec.

● POUR « AUTOMATISER » : — le thermostat qui règle la combustion suivant la température extérieure, d'où une économie certaine. (Régulateur Chappe : 22,26 NF et système de minuterie adaptable à tout appareil Caloréveil : 98 NF.)



Les vieilles chaudi[...]

— l'autochargeur qui facilite le chargement de la chaudière. (Autochargeur Chappe : 124,44 NF).

● POUR TRANSFORMER : il faut s'adresser à un entrepreneur de chauffage central et non, comme on le fait trop souvent, à n'importe quel plombier.

Si vous avez un problème « chauffage-charbon » vous pouvez consulter le CEDUC (Centre de documentation pour l'utilisation du charbon), 4, rue de Berri, Paris (8e), ELY. 74.76. Par exemple, pour transformer votre chaudière à charbon en chaudière à gaz, vous pouvez bénéficier de conditions très avantageuses si vous habitez Paris ou la banlieue et si la transformation est faite d'ici au 30 novembre prochain. On vous propose en effet l'entretien gratuit pendant cinq ans des facilités de paiement et un essai sans frais du matériel nécessaire. Après un an, vous pourrez acquérir cette installation au prix d'origine. Se renseigner au bureau du Gaz de France (l'adresse figure sur vos quittances de gaz).

Un dernier conseil : si vous avez un chauffage par poêles indépendants (bois ou charbon) qui ne tirent pas bien, demandez à votre fumiste de poser un « chapeau » sur le toit. Si vous êtes locataire, votre propriétaire doit vous assurer une cheminée en parfait état. Vérifiez ou faites vérifier l'état de vos poêles. L'intérieur ne doit montrer ni fissures ni trous. Vous pouvez en réparer d'éventuels avec un produit réfractaire (Calorigeb : 0,58 NF, Grands Magasins).

Le gaz

Le chauffage au gaz est réputé cher. En réalité, la plupart des usagers connaissent mal les tarifs avantageux. On a le choix entre :

● LE TARIF GÉNÉRAL à tranches mensuelles : à conseiller si la consommation est inférieure à 1780 thermies (environ 420 m3) par an.

● LE TARIF BINOME B° (Paris) : à conseiller si la consommation annuelle est comprise entre 1780 thermies et 4475 thermies.

● LE TARIF BINOME B I : à conseiller lorsque la consommation dépasse 4475 thermies par an.

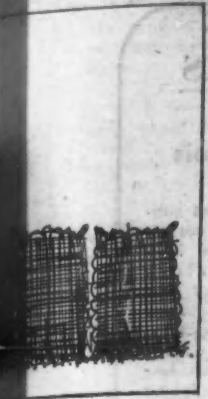
En faisant installer un radiateur vous recevrez un *chèque d'installation* de 40 NF (si vous faites effectuer les travaux par un installateur agréé et si vous faites monter un appareil estampillé NF Gaz). Cette somme de 40 NF vous sera déduite de votre facture.

Le tarif est une chose, l'installation en est une autre. Défectueuse, cette dernière peut augmenter la consommation de 30 % et, ce qui est encore plus grave, elle peut provoquer des accidents. Il est prudent d'utiliser un appareil de réglage. En voici quatre modèles que l'on trouve chez les entrepreneurs de chauffage :

— Thermostat d'ambiance « Sopac » : 20,50 NF.

FOURRURES
Renel
ACTUELLEMENT
PRESENTATION
DE LA COLLECTION
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

FEMMES PETITES
LA MODE
« TROIS POMMES »
« PRET A PORTER »
chez
GENEVIÈVE CORNE
21, RUE LA BOETIE - ANJ. 68-64



les chaud[...]

[h]orlogerie « Vedette » :

[...] extincteur : Compa[...]teurs : 176 NF.

[...] Honeywell », le [...]onné mais aussi le [...] NF, rend la chau[...]ue.

[Re]marqué :

[...] murale à gaz pas [...]nte qu'un chauffe[...]nt 4 à 5 radiateurs [...]ury : 450 NF).

L'électricité

[Le ch]auffage continu, c'est [...]euse. Mais pour le [...]ent, le courant est

[Le ramon]age est obligatoire.

[...] accessible. Les deux [...] sont :

[LE COMPTE]UR ET LES PRISES : on [...]ent de la « force », [...] périmé en ce qui [...]age et en général [...] domestique. Un [...] d'une puissance as[...]ils suffit. On peut

obtenir un compteur plus fort (faire une demande à l'E.D.F., bureau de son secteur, l'adresse figure sur les quittances d'électricité). Pour connaître la force d'un compteur en rapport avec un appareil, il faut multiplier la tension du courant distribué (110 ou 220 volts) avec le nombre des ampères du compteur. Exemple : 110 volts multipliés par 10 ampères = 1100. Vous pouvez donc brancher un appareil de 1000 watts, mais lui seul. Prises et câbles doivent naturellement correspondre à la puissance du radiateur.

● LES TARIFS : les plus avantageux vous seront communiqués sur simple demande par le bureau de l'E.D.F. de votre secteur. Généralement, on recommande le tarif dit « mixte » dégressif, comportant trois tranches. Le tarif d'heures creuses est également très intéressant lorsqu'on a des appareils à accumulation.

Nous avons remarqué :

— Un radiateur extra-plat, chauffant par rayonnement, muni d'un interrupteur à bascule facile à actionner au pied. Peu encombrant. Prix pour 1200 watts : 146 NF environ. (*Therma, 24, rue de Dunkerque, et tous les spécialistes.*)

— Un radiateur électrique mobile qui ne brûle pas de près et chauffe de loin, assure des calories peu coûteuses. Un thermostat maintient la pièce à la température optima. (*Radial mobile*, 2 000 watts : 439,50 NF, existe aussi en 2500 et 3000 watts, 9, *avenue Matignon.*)

Les radiateurs mobiles sur roulettes à circulation d'huile sont très économiques et ne demandent aucune manipulation.

Un bon modèle : Thermo-Radia avec voyant lumineux de contrôle et pare-chocs. Prix : 355 NF pour un 900 W. et 6 éléments. (*Applimo, 39, rue Maurice Bokanowski, Asnières.*)

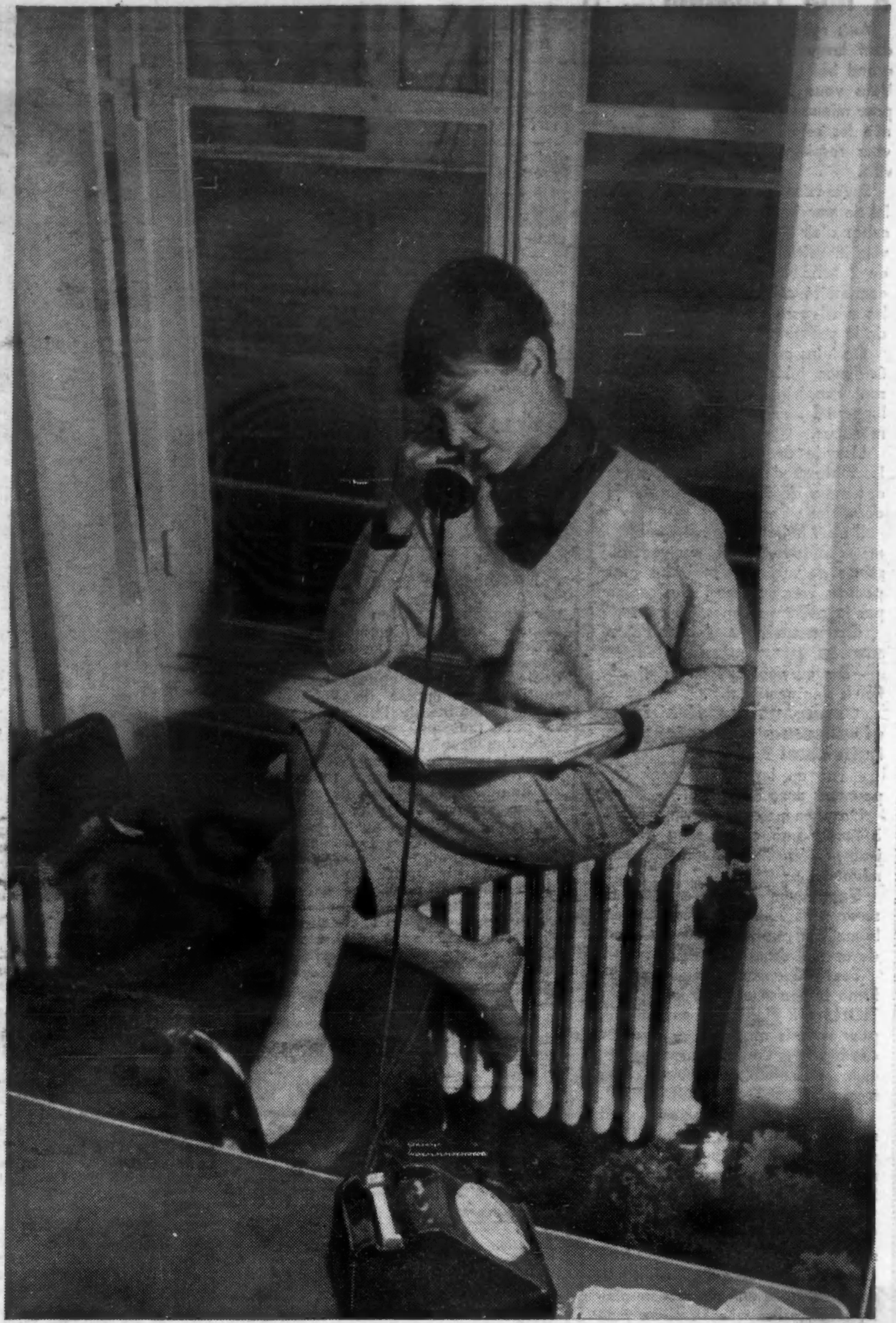
— Le chauffage infrarouge (électrique ou au gaz) est peu coûteux, mais pour bénéficier de la chaleur émise, il faut se placer sur le parcours des radiations.

Dernier venu parmi les chauffages, le chauffage « infra watt », révolutionnaire par sa conception et son application. Il ne s'agit plus de radiateur, mais d'éléments incorporés dans d'autres matières et aussi bien dans des meubles, des tableaux, des miroirs ou des bibelots. Nous avons vu dans cette catégorie un paravent chauffant recouvert de tissu ou de panneaux plastiques de 425 NF à 535 NF, un tableau reproduction d'une œuvre de maître à partir de 220 NF. (*Au Printemps.*)

Le mazout

C'est un combustible peu coûteux. L'évacuation est obligatoire pour chaque appareil individuel. Pour le chauffage central individuel, il faut avoir une cuve pour le combustible qui doit être placée conformément aux mesures de sécurité obligatoires. On peut transformer une chaudière à charbon en chaudière à fuel.

→



(Marquis.)

PREMIERS FROIDS, PREMIERS FRISSONS.
Il ne suffit pas d'avoir un radiateur, encore faut-il qu'il chauffe.

Un chapeau améliore le tirage.

RECETTE

ESCALOPES PIZZAOLA

— 4 *escalopes* ; — 3 *tomates* ; — 3 *gousses d'ail, du romarin ou du thym* ; — 50 *gr de beurre* ; — 3 *cuillerées à bouche d'huile. De l'échalote et du persil.*

Vous faites chauffer le beurre et l'huile dans la poêle. Quand ils sont très chauds, vous faites dorer rapidement les escalopes des deux côtés puis vous baissez la flamme et vous ajoutez les tomates coupées en morceaux, l'ail émincé, le romarin. Sel, poivre. Couvrez et laissez cuire à feu doux. Au moment de servir, vous passez la sauce en écrasant les tomates. Vous la versez sur les escalopes et vous saupoudrez celles-ci d'un très fin hachis de persil et d'échalote.

SUZANNE ET HENRIETTE.

Une maîtresse de maison à votre service pour tous vos problèmes ménagers

Conseils gratuits de 10 h. à midi.

[...] service
[...] 64-94

AU PARC MONCEAU
La rentrée du
Club Anglais du Jeudi
aura lieu le jeudi 6 oct. à 14 h 30
Initiation récréative à la langue anglaise (jeux, activités dirigées) pour enfants de 6 à 11 ans, sous la direction de monitrices britanniques
Inscriptions tous les jours :
6, avenue Van-Dyck, PARIS (8e)
CAR. 26-66 WAG. 28-33
Nombre de places limité

plus il est bas mieux il chauffe !
THERMO-RADIA "APPLIMO"
Radiateur à circulation d'huile
• Eléments bas
• Mobile sur roulettes
• Equipé d'un pare-chocs
• Garantie APEL USE

Exigez APPLIMO
chez votre électricien
Documentation : APPLIMO, 39, rue Maurice Bokanowski, ASNIÈRES (Seine)

L & C.
VISON ?
VOYONS
WEIL
FOURRURES
4, rue Ste-Anne
(angle av. de l'Opéra)

ALERTE A NOS POUMONS !...

Vous rentrez de vacances, pendant lesquelles vous avez pris un grand bol d'air sain et revivifiant. Vous vous êtes mis en condition pour mieux supporter pendant l'année les effets nocifs de l'air que vous respirez quotidiennement en ville.

Savez-vous que chaque individu inhale par jour plus de 20 mètres cubes d'air ? or, dans une grande ville industrielle celui-ci est chargé de 2 MILLIONS de microbes par centimètre cube. Ces microbes et les substances toxiques sont le fait de la pollution atmosphérique.

Certains corps chimiques mis en évidence, tel le BENZO 3-4 Pyrène, sont cancérigènes ; d'autres développent les affections broncho-pulmonaires.

L'oxyde de carbone, libéré par les moteurs de voitures, provoque des maux de tête et des malaises de toutes sortes.

Il n'est hélas pas exagéré d'affirmer que tous les ans, quelques dizaines de milliers d'individus sont poussés vers une mort plus rapide par la pollution atmosphérique.

Comment la combattre sur le plan général ?

- Des services spécialisés et officiels s'en occupent.

Comment y faire face efficacement sur le plan individuel ?

- Par un lavage fréquent des poumons avec l'oxygène.

L'oxygène, source de vie, permet à l'organisme et au sang de retrouver l'équilibre physique et chimique.

S'appliquer à respirer de l'air suroxygéné ou de l'oxygène pur, est le meilleur remède contre les effets de ce mal du siècle.

Tout récemment, une grande firme française a lancé les « STATIONS AIR PUR » qui permettent, pour un prix modique, de profiter des bienfaits de l'oxygène sans rien changer aux habitudes puisqu'on les trouve... CHEZ SON COIFFEUR.

Le bénéfice de telles cures se fait sentir rapidement et se traduit par un apaisement nerveux, le sommeil redevient calme, l'esprit est délassé. Physiquement aussi, nous nous sentons mieux. Nos facultés intellectuelles elles-mêmes en bénéficient si largement qu'on ne saurait trop conseiller à ceux qui doivent passer un examen ou un concours d'aller respirer l'oxygène à pleins poumons dans ces « STATIONS » aussi souvent qu'ils le peuvent.

respirez à pleins poumons l'air pur des montagnes chez votre coiffeur

AIR-PUR

demandez la liste des stations AIR-PUR à G.A.L.I.C.
87, Av de la GRANDE-ARMÉE
PARIS 16e - KLÉ. 25-42

Nous avons remarqué :

— Un calorifère à mazout indépendant, absolument silencieux et sans odeur, à flamme visible. Existe en plusieurs tailles. A partir de 410 NF. (*Airflam, 8, place de la Madeleine.*)

— Le RMG 65 de Faure, premier radiateur à mazout à allumage instantané grâce à un dispositif breveté. Prix : 526 NF le poêle et 37 NF pour l'allumage à gaz butane instantané. (*Grands Magasins et spécialistes du chauffage.*)

— Le P 500, poêle de très faible profondeur, donc peu encombrant, adaptable à toutes les cheminées. Puissance maximum : 5.000 calories. 598 NF (*Pain, chez tous les spécialistes.*)

LIGNE

Gaines à jambes longues

● *Une nouveauté qui va tenter beaucoup de femmes.*

LES femmes achètent de la lingerie deux fois par an : au printemps par coquetterie et en automne par respect humain. Comment oser se déshabiller dans un magasin où l'on commande une robe, ou chez un médecin que l'on va consulter, avec le soutien-gorge épuisé de l'été et la gaine distendue de l'hiver dernier ? Et puis, tant qu'à se faire faire une robe neuve, mieux vaut l'essayer tout de suite sur des dessous en bon état, que de changer de gaine (et de tour de hanches) dans un mois.

Une nouveauté va sans doute tenter toutes celles qui envisagent de renouveler leurs dessous : les gaines à jambes longues.

Après avoir porté elle-même pendant plusieurs mois une gaine « à manches longues », Madame Express s'explique facilement l'accueil enthousiaste des femmes. En effet, ces gaines ont sur les modèles classiques de nombreux avantages :

● Ligne nette : sous une jupe droite elles évitent la démarcation, souvent disgracieuse qui se dessine en haut de la cuisse à l'endroit où s'arrête la gaine.

● Port agréable : il n'est pas indispensable de mettre des bas pour maintenir la gaine en place, on peut donc facilement la porter sous un pantalon. Ne remontant jamais, elle évite le geste classique et disgracieux de la femme qui « tire sur sa gaine ».

● Démarche aisée : suivant exactement le corps, la gaine n'entrave absolument pas les jambes.

● Attache des bas simple : les femmes qui ont les jambes longues ou fortes sont souvent obligées d'étirer leurs bas pour les accrocher, ce qui provoque des échelles nombreuses et ruineuses. Cet inconvénient disparaît puisque la gaine s'arrête au milieu de la cuisse.

Prévoir le change

Certains modèles sont pourvus de pattes amovibles montées soit avec des pressions, soit avec des fermetures « Velcro », d'autres demandent à être enfilés par-dessus un slip. Dans l'un et l'autre cas, il est indispensable de prévoir une gaine de rechange, pour pouvoir laver alternativement l'une et l'autre au moins deux fois par mois.

Voici quelques modèles de gaines à jambes longues que l'on peut trouver dans les magasins spécialisés et dans les grands magasins.

● En tulle élastique, plastron croisé et piqué sur le ventre, jarretelles amovibles, cuissards sur 10 cm. Tailles du 85 au 100. En blanc, 39,50 NF (*Peter Pan*).

● En banlon (tissage élastique nid d'abeille) cuissards très longs (18 cm. de jambes). Nouveau système de jarretelles amovibles fixées à l'intérieur du cuissard : on retrousse le cuissard pour attacher le bas et on le rabat sur le bas et la jambe. En blanc, trois tailles : petit, moyen, grand. 41,70 NF. (*Maidenform*).

● En nylon aéré (rayures dentelle). Plastron de satin devant et dans le dos, maintenant bien le corps. Patte intérieure de propreté (amovible par un jeu de pressions). Cuissards sur 12 cm. En blanc seulement. 45 NF. (*Youthcraft.*)

● En tulle de nylon élastique, plastron en satin lastex (sens vertical) patte de propreté amovible (pressions). Cette gaine dont les cuissards sont très longs a été créée spécialement pour être portée sous les pantalons et n'a pas de jarretelles. Tailles 85, 90, 95, 100 En blanc, prix 45.90 NF. (*Fairbell*).

● En perlon ajouré. Un croisé double et piqué aplatit le ventre. Le cuissard est découpé en V renversé sur la cuisse. N'existe qu'en blanc et en petites tailles 40-42. Prix 49,50 NF (*Triumph*).

● En hélanca tissé filet a rayures, les cuissards descendant jusqu'aux genoux, sans jarretelles, à porter sous les pantalons. Trois tailles, petit moyen, grand. En blanc. 52 NF. (*Empreinte*).

● En tulle hélanca, plastron sur le ventre, cuissards sur 10 cm., cette gaine légère est plus pour la silhouette que pour le maintien. Patte de propreté, système Velcro. En blanc, 53 NF. (*Dior*).

IDÉES

En un mois

VOUS vous souvenez certainement des bonnets de tricot lancés par un grand couturier pour accompagner ses modèles d'hiver et que Mme Express (et bien d'autres magazines féminins) vous a présentés dans son numéro « Collection » il y a un mois. Celui que nous avons photographié cette semaine leur ressemble comme un frère. Il est également en grosses côtes de laine tricotées, montées sur un fond rigide en forme de cône. Une grosse différence, cependant, existe entre eux : celui-ci coûte 32 NF aux Galeries Lafayette.

La mode va de plus en plus vite.

(Dambier.)

ENTRETIEN

Un boucher parle

● *« En vingt-deux ans, je n'ai jamais vu la viande baisser... Les bas morceaux, c'est du blabla... Il y a bavette et bavette... »*

Mme Express. — Le gouvernement, par la voix de M. Fontanet, invite les consommatrices à « suivre le bœuf » ; encore faudrait-il le connaître. Pouvez-vous nous dire, vous, technicien, si les consommateurs sont capables de juger la qualité d'une viande ?

M. T. — Cette « science » de la viande ne s'invente pas ; elle demanderait toute une éducation, longue et difficile. Les consommatrices peuvent cependant faire entièrement confiance aux bouchers portant le panonceau du Club Prosper Montagné ; ces bouchers ne vendent que de la viande de première qualité.

— Qu'entendez-vous par « viande de première qualité » ?

M. T. — C'est une viande qui présente le maximum de garanties : état sanitaire, saveur, manière dont la bête a été nourrie, vivante, et traitée, morte.

— Combien existe-t-il de ces bouchers ?

M. T. — Très peu : 50 environ dans le département de la Seine ; chez eux, on peut être sûr qu'il n'y a jamais de fraude sur la qualité, même s'il existe comme partout ailleurs une légère tromperie sur la dénomination de la viande.

— Tromperie, c'est-à-dire ?

H. Tassel
Spécialiste du
CASTOR
VISON
BREITSCHWANZ
AUX CHASSES ROYALES
65-67, avenue Victor-Hugo, PARIS

Claire Conte
Les Dernières Créations
Automne-Hiver
Les vêtements de peau les plus élégants
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)
OPE. 80-34 - OPE. 00-25

Une collection sensationnelle de robes, tailleurs et manteaux pour l'automne et l'hiver
chez
Pierre Clarence
9, rue St-Florentin, PARIS
Présentation tous les jours à 15 h. 15.
Ouvert le samedi toute la journée.

M. T. — Eh bien ! par exemple, servir pour du bifteck un morceau qui ne devrait pas en être, est une tromperie.

— Qu'appelle-t-on bifteck ?

M. T. — Toutes les parties de la bête exemptes de nerfs et de gras, dont l'aspect est plutôt sympathique et qui, grillées, sont susceptibles d'être tendres. Il faut bien avouer que les bouchers ont tout intérêt à vendre le plus grand nombre de morceaux possible sous la vague dénomination de bifteck, étant donné son prix élevé.

— La façon de traiter la viande, la technique a-t-elle évolué du fait de l'accroissement de la consommation des morceaux à griller ou à rôtir ?

M. T. — Oui, c'est évident. A l'heure actuelle, on «travaille» le bœuf comme on travaillait autrefois le cheval ; c'est-à-dire en tirant de la bête le maximum de bifteck, de haché et de viande à rôtir et le minimum de bourguignon ou de viande à braiser.

— Combien y a-t-il de viande consommable dans un bœuf sur pied ?

M. T. — Un bœuf de bonne qualité donne 50 % environ de son poids en viande « en carcasse » ; de celle-ci, il faut encore déduire 20 % de déchets en os et gras ; il reste donc 40 % de viande consommable.

— Sur ces 40 %, combien vendiez-vous de bifteck il y a vingt ans ?

M. T. — Il y a vingt ans, on pouvait estimer le pourcentage à 50 ou 55 %.

— Et aujourd'hui ?

M. T. — De 85 à 90 %...

— Dans ce cas, il n'existe pratiquement pas de problème des bas morceaux ?

M. T. — Exactement. Les bas morceaux, c'est du bla-bla-bla.

— La viande ne cesse d'augmenter, pourquoi ?

M. T. — La viande augmente à cause du circuit actuel qui est aux mains d'une poignée de gens (mandataires, commissionnaires, chevillards) qui font pression sur les cours ; ils n'ont pas intérêt à ce que la viande baisse, puisque cela entraînerait une diminution de leurs bénéfices.

(Marquis.)
M. T..., ET L'ATTENDRISSEUR.
« Ce n'est pas répréhensible. »

Cette semaine, augmentation

— Depuis combien de temps êtes-vous boucher ?

M. T. — Vingt-deux ans.

— En vingt-deux ans, avez-vous vu une baisse à la production se répercuter au stade du détail ?

M. T. — Pratiquement jamais.

— Avez-vous déjà vu un boucher baisser ses prix en dehors d'une campagne gouvernementale ?

M. T. — Quelquefois ; la concurrence, la mévente peuvent amener un boucher à baisser certains de ses prix... mais jamais celui du bifteck !

— Cette semaine, où en est la viande ?

M. T. — Elle augmente.

— Est-ce que les consommatrices s'en rendent compte ?

M. T. — Pas tellement.

— Avez-vous l'impression, lorsque la viande est en hausse, que vos clientes vous demandent des morceaux moins gros ?

M. T. — Oui, bien sûr, quand la hausse est sensible. Si une famille dispose de 1.000 francs par jour pour sa nourriture, et si la ménagère a l'habitude pour x francs d'avoir quatre biftecks de 120 grammes, elle préférera, toujours pour x francs, acheter quatre biftecks de 100 grammes plutôt que de se contenter, pour le même prix, d'une quantité plus importante de bourguignon.

— Existe-t-il des « trucs » pour acheter de la viande qui soit bonne sans être trop chère ? Est-il exact, par exemple, que la bavette est un morceau abordable dans lequel on taille d'excellents biftecks ?

M. T. — Oui, mais attention ! La bavette d'aloyau est effectivement un morceau de premier choix, très demandé. Il existe, en revanche, une autre sorte de bavette, la bavette de flanchet, un peu moins savoureuse ; elle devrait être vendue moins cher. Le plus souvent, elle est vendue au même prix que l'aloyau...

— Comment un consommateur peut-il distinguer ces deux qualités ?

M. T. — Comme je vous l'ai déjà dit, il faudrait éduquer la ménagère ; c'est un travail de longue haleine ; on pourrait peut-être créer des points de vente dans certains centres urbains et, grâce à des « expositions » de viande, apprendre aux consommatrices à différencier une bavette d'aloyau (striée en large) d'une bavette de flanchet (striée en long), ou à reconnaître une viande de première qualité et un bifteck de second choix.

(Marquis.)
M. T..., ET LES CONSOMMATEURS.
« Il faudrait éduquer les ménagères... »

Choix et qualité

— Vous parlez de qualité et de choix, où est la différence ?

M. T. — La qualité est fonction de la nature même de la bête ; un pot-au-feu peut être de première qualité, mais dans un animal de première qualité existent des morceaux de différents choix.

— Qu'est-ce que vous appelez viande de premier choix ?

M. T. — C'est une viande destinée à l'origine à être consommée en bifteck ou rôtie : filets, contrefilets, rumsteck, etc. Le second choix comprend également du bifteck issu d'une bête de première qualité mais plus dure. Ces morceaux sont traités à l'attendrisseur.

— Qu'est-ce qu'un attendrisseur?

M. T. — C'est un appareil composé d'un levier et de peignes qui pénètrent dans la viande pour sectionner les nerfs. L'emploi de l'attendrisseur, interdit dans certains départements et sévèrement réglementé dans d'autres, n'est, à mon avis, pas répréhensible. Il est matériellement impossible de travailler sans attendrisseur ; même les morceaux très tendres comportent souvent des extrémités assez dures qu'il faut attendrir.

— Comment un consommateur peut-il s'apercevoir qu'un morceau a été attendri ?

M. T. — Le morceau traité laisse apparaître une multitude de petits trous qui marquent l'emplacement où les peignes ont pénétré dans la viande; il suffit de tendre le morceau pour que les trous s'agrandissent.

— Quel est l'avantage d'acheter des morceaux non traités ?

M. T. — Ce sont toujours des morceaux de premier choix... Mais quelle importance, puisque le consommateur ne s'aperçoit pas en général de la différence ? Une seule condition à observer : les morceaux attendris devraient être moins chers.

Comment s'y reconnaître ?

— D'après la préfecture, il entre chaque jour à la Villette 5 % de viande extra et 27 % de viande de première qualité, ce qui représente en tout 32 %. Au détail, 60 % du bœuf est vendu sous l'étiquette extra. Comment expliquer cette différence ?

M. T. — Le contrôle sanitaire n'est pas assez poussé et, par ailleurs, il n'existe pas de label de qualité.

— Comment va-t-on déterminer les six catégories de bouchers ? Si la campagne Fontanet prenait corps d'une façon effective, ce pourcentage de 32 % devrait en principe se répercuter chez les bouchers détaillants.

M. T. — Hélas non ! Un boucher (malhonnête) peut acheter un bœuf extra et deux bœufs de deuxième qualité : il prépare sa viande et mélange tous les morceaux ; comment s'y reconnaître ?

— Quel système préconisez-vous pour déterminer la qualité d'une viande vendue par un boucher ?

M. T. — Le seul moyen d'éviter la fraude sur la qualité est d'éduquer la ménagère, on en revient toujours là.

Un nouveau "Service-Express"

SUIVEZ LE BOUCHER

CONNAISSEZ-VOUS les meilleurs morceaux pour tailler un bifteck ? Etes-vous capable de distinguer de la viande de premier choix et celle de deuxième choix ? Jugez-vous au premier coup d'œil un morceau de bœuf qui a été traité à l'attendrisseur ? Etes-vous sûre que votre boucher vous sert scrupuleusement du rumsteck quand vous lui en demandez ?

● **OUI.** Dans ce cas, vous êtes une consommatrice éclairée et vous gérez votre budget-viande avec une compétence parfaite.

● **NON.** Vous risquez alors bien des dépenses inutiles et bien des déceptions au moment de passer à table.

Pour venir en aide à ses lectrices qui ne sont pas des techniciennes de la boucherie, Madame Express organise à partir de cette semaine des *« Leçons d'achat de viande »*.

Ces leçons auront lieu le mercredi et le vendredi, de 16 heures à 17 heures, dans une boucherie du XV^{e} arrondissement. Pour y assister, il vous suffira de vous faire inscrire en téléphonant le matin de 10 heures à 11 heures à ELY. 88-61 « Madame Express - Service Boucherie ».

Les leçons sont absolument gratuites, elles n'ont qu'un but : vous aider à devenir une consommatrice compétente.

cinéma

NOUVEAU

Liaisons secrètes : l'adultère en Californie. Kim Novak amoureuse et coupable. (*Voir la critique de B. Gay-Lussac, p. 32.*) (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

La Diablesse en collant rose : Sophia Loren au Far-West. Elle s'y amuse plus que nous. (*Voir la critique de R. Guyonnet, p. 33.*) (*Elysées-Cinéma. BAL* 37-90.)

Le Voyage en Ballon : un pays nouveau, étonnant, la France, vue du ciel dans un film d'Albert Lamorisse (« Crin Blanc », « Le Ballon Rouge »). (*Marignan, ELY.* 92-82 ; *Le Français, PRO.* 33-88.)

La Garçonnière : une amère satire de la vie américaine, qui se termine dans l'attendrissement. Un grand comique : Jack Lemmon, et un prix d'interprétation à Venise : Shirley MacLaine. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Mercury, BAL.* 75-90.)

Et mourir de plaisir : le nouveau Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

L'Avventura : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Jamais le Dimanche : une excellente comédie américaine, tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prostituée sans souci. (*Avenue, ELY* 49-34 ; *Lord-Byron, BAL* 04-22.)

RECENT

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Orléans-Palace, GOB* 94-78.)

Le Testament d'Orphée : tel qu'en lui-même, enfin, le cinéma change Jean Cocteau. (*Studio Etoile, ETO* 19-93.)

ANCIEN

Jeux Interdits : 1952. Une petite Parisienne dans la débâcle de 1940. Un très grand film de René Clément. (*Windsor, WAG.* 86-71.)

Le Train sifflera trois fois : 1952. Un air célèbre de western. L'un des meilleurs rôles de Gary Cooper et une petite débutante du nom de Grace Kelly. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

Senso : 1954. Une passion fatale dans l'Italie en lutte pour son indépendance. Un film d'une somptueuse beauté, de Visconti. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

Vera-Cruz : 1955. Un western de Robert Aldrich, avec Gary Cooper et Burt Lancaster. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

théâtre

L'Idiote : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une merveilleuse interprète : Annie Girardot. (*Voir la critique de Robert Kanters, page* 33.) (*Antoine.*)

La Jubilaire : de Joseph Breitbach. La vie des grands magasins : du bonheur des dames aux chapeaux verts. Mais nous restons au rayon des soldes. (*Hébertot.*)

Les Glorieuses : Roussin s'attaque, en vers, aux femmes d'auteur abusives. (*Madeleine.*)

Paques : un grand Strindberg. Un spectacle pauvre de moyens, mais riche de substance. (*Poche-Montparnasse.*)

La Petite Datcha : de V. Chvarkine, adaptation de Georges Soria pour le texte, de Paul Misraki pour la musique. Pour construire la route joyeuse, faudra-t-il abattre la datcha de nos amours ? Créé à Moscou en 1934, un essai gentillet de coexistence pacifique et musicale entre la fleur bleue et la faucille rouge. (*Daunou.*)

Un raisin au Soleil : scènes de la vie familiale chez de braves, pauvres nègres de Chicago. Un grand sujet, traité à travers un réalisme un peu trop quotidien. (*Comédie Caumartin.*)

Le Balcon : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet, (*Gymnase.*)

Christophe Colomb : une pièce de Paul Claudel, qui pourrait être signée Bertolt Brecht. (*Théâtre de France.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

télévision

Jeudi 29 septembre, à 21 h. 15 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par Monique Chapelle.

Vendredi 30 septembre, à 20 h. 35 : « Orphée », de Jean Cocteau, avec Maria Casarès et Jean Marais, présenté par Marcel L'Herbier.

Vendredi 30 septembre, à 22 h. 30 : « Terre des Arts », émission de Max-Pol Fouchet, Jacques Floran et Jean-Luc Dejean. Philippe Soupault, André Salmon et Fernand Olivier viendront évoquer leur ami le peintre Henri Rousseau.

Samedi 1er octobre, à 17 h. 30 : « Jazz-Memories », panorama du Rag-Time par Jean-Christophe Averty.

Samedi 1er octobre, à 20 h. 35 : « Amédée et les messieurs en rang », pièce de Jules Romains, présentée par la troupe de la Comédie-Française.

Samedi 1er octobre, à 21 h. 15 : « Aux Gendarmes et aux Voleurs », divertissement-ballet de François Chatel, chorégraphie de Jacques Chazot, dialogues d'André Maheux.

Dimanche 2 octobre, à 20 h. 50 : « La Caméra explore le temps », émission de Stellio Lorenzi, Alain Decaux et André Castelot. Au programme : la Conjuration de Cinq-Mars, le célèbre favori de Louis XIII.

Lundi 3 octobre, à 21 h. 25 : « Numéro spécial : Le Blitz ». La bataille d'Angleterre, de juin 1940 à mai 1941, évoquée par Frédéric Rossif.

Mardi 4 octobre, à 20 h. 35 : « Les Tisserands », de Gerhardt Hauptmann, histoire d'une révolution ouvrière.

Mercredi 5 octobre, à 20 h. 35 : « Ballades étranges ». Des « films d'animation » qui remplaceront les dessins animés. Première émission : « M. Tête », de Lenica et Gruel, Prix de la Critique au Festival de Tours.

Mercredi 5 octobre, à 21 h. 40 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, avec Max-Pol Fouchet et Nicole Védrès.

OFFRES D'EMPLOI (Cadres)

NEOCIDE AIR-WICK
CHERCHE A POURVOIR POSTE
INSPECTEUR DE VENTES
pour AFRIQUE (ex-A.O.F., A.-E.-F.)
- Ce poste conviendrait à candidat 30 ans disposé à s'absenter 9 à 10 mois par an en plusieurs fois, de santé robuste, sobre et travailleur, persévérant et sans expérience coloniale antérieure.
- Le candidat retenu aura pour principale mission de FORMER, ANIMER, INSPECTER les réseaux de DISTRIBUTION.
- Si vous répondez à ces conditions, envoyez au CHEF DU PERSONNEL 3, avenue Erlanger, PARIS (16e) une photo, un C. V. et une lettre manuscrite par laquelle vous lui exposerez les raisons qu'il a de vous choisir ; s'il est convaincu, vous recevrez une convocation pour un entretien approfondi.

Société industrielle de renommée mondiale recherche :
1° POUR SIEGE PARIS :
INGENIEUR
Grande Ecole
ATTACHE A LA DIRECTION COMMERCIALE
2° POUR LA PROVINCE :
INGENIEURS DE VENTES
FORMATION I.E.G. ou analogue
Env. C. V. manuscrit, photo et prétentions à n° 33.005 CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

SOCIETE AMERICAINE INTERNATIONALE DE MANAGEMENT CONSULTING
CHERCHE
COLLABORATEURS
POUR SA FILIALE FRANÇAISE
Les candidats doivent :
- Posséder des diplômes universitaires ou d'études supérieures, ou des connaissances équivalentes.
- Avoir l'expérience de la conduite des affaires dans le commerce et l'industrie ou avoir occupé des postes de responsabilité.
- Posséder l'habitude des contacts humains et des négociations aux niveaux les plus élevés.
- Etre disponibles immédiatement et pouvoir voyager.
- Connaître l'anglais.

Les possibilités offertes permettent de recevoir une rétribution très élevée consistant en un salaire fixe et des bonus et commissions importantes.
Frais de voyage en première classe remboursés ainsi qu'une allocation forfaitaire de frais de séjour.

Promotion et avancement possibles à courte échéance

Prière d'envoyer curriculum vitae dactylographié à n° 678 PUBLIPRESS, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS (2e). Référence 3, Survey.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - Tél. : BAL. 19-68
42 lettres, signes ou espaces par ligne (payable d'avance)

OFFRES D'EMPLOI

J. F. (même avec enfants) pour 3 ENFANTS : 11, 9, 8 ans, capable surveiller études, de préférence sachant conduire. Possibilité travaux personnels. Ecrire MOULIN D'ANDE (Eure)

URGENT **INSTITUTRICE** classe 7e recherchée par Institution BOUTEILLY, jeunes filles 27, rue du Dr-Ogé, Monthléry (S.-et-O.). Tél. 1.

AGENCE DE PUBLICITE
CHAMPS-ELYSEES
RECHERCHE
J. FEMME 30-35 ans, exc. culture générale, expér. des affaires, bonne dactylo pour poste commercial fixe. Prem. lettre manuscr. avec photo à CLAUDE 195, boulevard Péreire, Paris, qui transmettra.

Rech. DEUX DAMES 25-40 ans pour collaboratrice direction, excellente présentation et aptitude commerciale exigées. Situation premier ordre. Se présenter MASSONI, 21, rue Lesueur de 14 à 18 h.

Nous recherchons pour une
AGENCE DE PUBLICITE
parmi les plus importantes de Paris avec des ramifications internationales

1 UN HOMME DE PREMIER PLAN
35 ans maximum
ayant une solide expérience de
CHEF DE PUBLICITE
d'Agence ou d'Annonceur
Poste passionnant comportant de grosses responsabilités et perspectives d'avenir

2 Pour animer ses services de création
Un HOMME imaginatif et dynamique
35 ans maximum
La formation de concepteur publicitaire est souhaitable, mais pas indispensable. Elle pourrait être remplacée par une bonne expérience du journalisme, du cinéma ou de la radio.

Ecrire à n° 11 B.P.P.F.E.
5, rue Lamartine, PARIS (9e) qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOI

SECRETAIRE 22 ans, sténo-dactylo à responsabilités libre de suite, excellentes références. Ecrire n° 6712 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

J. F. 27 ans, forte culture, formation artist. Ecole du Louvre, Documentaliste, brevet U.F.O.D., anc. élève Institut National des Techniques de la Documentation terminant dipl. Angl., Ital., éléments Espagn. cherche mi-temps document. artist. sociale ou religieuse, ambiance sympathique, exigeante. Ecrire n° 6715 L'Express, 29, r. Marignan-8e

DOCTEUR EN MEDECINE
42 ans, célibataire, chevalier de la Légion d'honneur, cherche sit. para-médicale, Paris préférence. Ecr. n° 6734 L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8e

DEPANNAGES SECRETARIAT

P.V.S.
245, RUE SAINT-HONORE
(Métro : Madeleine)
LA PLUS GDE ENTREPRISE FRANÇAISE DE DEPANNAGE EN PERSONNEL DE BUREAU
ANJOU 93-87
OPERA 57-37

REPRESENTATION (Demande)

Disposant LOCAL LILLE
rech. agence et repr. pour rég. Nord matériaux légers de constr. Ecr. CASE 55 HAVAS LILLE.

ENSEIGNEMENT

ETUDIANT préparant Ecole supérieure donnerait leçons particulières Lettres, Sciences, Latin, pendant année scolaire. OPE. 72-15

APPARTEMENTS (Vente)

FONTARABIE (Espagne)
Bord mer, suite plage Hendaye, appartement à Fontarabie, 4 pièces princ., entr., cuisine mod. ch. bonne, salle de b. + cab. toil. 3 balcons, chauffage central, sol marbre, téléphone, garage. Appartem. entièr. installé dans villa constr. 1959. Aff. except. sans intermédiaire. Prix à débattre. Ecr. O.P.G. 599, 46, r. de Lille, Paris, qui transm.

SAINT-GERMAIN-DES-PRES
A vendre en toute propriété studio + 1 ch. salle de bains, cuisine, entrée. Tél. LIT. 09-30 le matin de 9 à 10 h. 30. Intermédiaire s'abstenir.

6e FACULTE DE MEDECINE
Propriétaire vend beau studio tout confort 35 m2, 4e étage. PARFAIT ETAT. ELY. 93-47

LOCAUX COMMERCIAUX (Demande)

CHERCHE EN CESSION DE
BAIL COMMERCIAL
200 à 300 m2
QUARTIER CHAMPS-ELYSEES
STANDING INDIFFERENT
Ecrire n° 6714 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

LOCATIONS (Demande)

J. mère, célibataire cherche pour novembre loc. non meublée, vaste chambre indép. ou petit app. dans rayon 3 stat. métro autour N.-D.-des-Champs. Ecrire n° 6643 L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8e

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

OCCASIONS

VENDS TRES BEAU **FAUTEUIL Louis XIII** recouvert tapisserie d'époque et deux petites escabelles Renaissance espagnole. Tél. : ODE. 10.52

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

DISQUES

ECHANGE DISQUES
33 tours : 3 contre 1 neuf. Bon état exigé
ACHAT ET VENTE DE DISQUES NEUFS
DISQUES MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. : LITtré 63-37

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
APPARTEMENTS
LOCATIONS VIDES ET MEUBLEES
VENTE GRAND CHOIX QUARTIER RESIDENTIEL
KLE. 11-37

PROPRIETES (Vente)

Vends **BELLE MAISON** gr. terrain, arbres fruit. LE CHESNAY. S'adresser Agence du Centre, 17, rue Hoche, à Versailles. Tél. 950-21-67

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04 Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 495 NF. Direction : G. BOISSON

DIVERS

VOYAGE AMERIQUE CENTRALE à bord ex-thonier 40 tx de mai 61 à juin 62 cherche co-équipiers susceptibles quote-part frais expédition. J. VENARD, 16, rue des Martyrs, PARIS. Tél. LAM. 82-65.

ANGLETERRE

You never had it so good !

Deux locataires sont expulsés dans un quartier populaire de Londres. Et voici que des théorèmes de sociologie volent en éclats. La question concerne aussi les Français.

(Camera-Press.)

LES INCIDENTS DE SAINT-PANCRAS.
Dans l'appartement éventré, un poste de télévision.

EXTERIEUREMENT, le Sud de l'Angleterre offre tous les aspects d'un paradis du consommateur dans le capitalisme de l'abondance — avec toutes ses vertus et tous ses vices. Il y a une machine à laver et un réfrigérateur dans presque chaque cuisine et — de plus en plus — une petite voiture devant chaque maison. La grande masse des travailleurs industriels — dont beaucoup gagnent maintenant plus de 1.200 NF par mois — semble avoir accepté le slogan électoral qui a valu la victoire à M. Macmillan : « You never had it so good ! » (« *Vous n'avez jamais si bien vécu !* »). Avec la prospérité, l'apathie politique s'est développée, ainsi qu'une tendance à accepter le laisser-faire conservateur plutôt que de courir les risques de nouvelles expériences socialistes.

« *Même dans les bastions traditionnels du travaillisme,* lit-on dans une étude sociologique sur les résultats des dernières élections, *beaucoup de travailleurs ont voté conservateur pour la première fois de leur vie. Cette fois, ils ont voté avec un peu de gêne. La prochaine fois, ils le feront avec fierté.* » L'auteur d'une autre étude écrit : « *Peu de travailleurs rêvent encore de l'avènement du socialisme et de la société égalitaire. Leur plus haute aspiration est de gagner aux paris sur les matches de football.* »

La lutte des classes

Le tableau d'ensemble d'une classe ouvrière conservatrice, apathique, soucieuse de s'élever à la dignité de classe moyenne et tournant le dos délibérément à son ancien esprit de classe, semble aujourd'hui accepté — peut-être trop facilement — par les hommes politiques de gauche et de droite. « *La lutte de classes est terminée en Angleterre* », a proclamé M. Macmillan l'année dernière. A gauche, la bataille qui se livre au sein du Labour Party porte sur le meilleur moyen d'adapter son programme à la nouvelle apathie populaire et d'enrayer le glissement vers la droite. Mais les deux ailes admettent comme un axiome que la majorité des travailleurs sont satisfaits de la société dans laquelle ils vivent.

Ces postulats confortables viennent d'être durement ébranlés par les événements qui se sont produits la semaine dernière dans le quartier londonien de St-Pancras. St-Pancras correspond, en gros, au neuvième arrondissement de Paris. Il se trouve au centre de la ville et abrite un mélange de locaux commerciaux, de boutiques et d'habitations ouvrières. C'est une circonscription traditionnellement travailliste, mais où l'élévation du niveau de vie s'est traduite, depuis la guerre, par une certaine redistribution politique. D'une part, un nombre croissant d'électeurs travaillistes en sont venus à s'abstenir ou à voter conservateur ; d'autre part, une petite minorité communiste et trotskyste est devenue de plus en plus active. Le Labour Party, autrefois dominant, a été écrasé entre ces deux meules. Il y a deux ans, il a perdu le contrôle du conseil municipal au profit des Conservateurs. L'année dernière, il a également perdu, à quelques voix près, le siège parlementaire de St-Pancras.

Il semble que le petit groupe communiste-trotskyste ait souhaité cet effondrement et l'ait activement préparé. Sous une administration conservatrice, en effet, il était probable que le mécontentement ouvrier augmenterait et que les idées d'extrême-gauche rencontreraient de plus en plus d'écho. C'est exactement ce qui s'est produit. Depuis qu'ils contrôlent la municipalité, les Conservateurs ont fait tous leurs efforts pour réduire les crédits réservés à la construction de logements municipaux. Il en est résulté une hausse générale des loyers.

Les mesures prises à St-Pancras sont d'ailleurs conformes à la politique du gouvernement Macmillan, qui tend à supprimer le contrôle des loyers, en vigueur depuis quarante ans, et à laisser les prix se fixer à leur niveau « naturel » ou « économique ». Ce n'est qu'en laissant jouer librement les lois du marché, pensent les Conservateurs, que l'Angleterre pourra résoudre le problème du logement.

Ainsi, au cours des deux dernières années, les loyers ont considérablement augmenté, ce qui a entraîné inévitablement l'expulsion des locataires les plus pauvres. La population la plus touchée a été celle de Londres, où les loyers « libres » sont le plus élevés, en particulier dans les quartiers centraux comme St-Pancras. Les Conservateurs ne font pas mystère de leur position : si les gens ne sont pas capables de payer les loyers qui leur sont demandés, ils n'ont qu'à aller vivre ailleurs. Où ? Ce n'est pas l'affaire du gouvernement. Dans une société fondée sur la libre entreprise, c'est à chaque citoyen d'assurer lui-même sa subsistance.

A la matraque

C'était exactement la situation dont rêvaient les militants d'extrême-gauche. Rien n'agite mieux les passions de la classe ouvrière qu'une expulsion. A l'âge de la télévision et de la consommation de masse, cette opération ressuscite en effet les jours sombres de Dickens et du XIX[e] siècle. A St-Pancras, deux militants communistes ont été choisis pour refuser de payer les nouveaux loyers. Lorsqu'ils ont reçu leur avis d'expulsion, ils se sont barricadés dans leur appartement. Un système d'alerte a été établi afin que la population de tout le quartier pût accourir pour les défendre lorsque l'huissier et la police se présenteraient.

Pendant un mois, le conseil municipal a hésité à relever le défi. La semaine dernière, il est passé à l'action. Cinq cents policiers ayant reçu des instructions très précises ont encerclé l'immeuble et défoncé les murs pour s'emparer des deux locataires communistes. Ils espéraient pouvoir mettre la population — dont on pensait qu'elle resterait passive, à l'exception d'une « poignée d'agitateurs » — devant un fait accompli.

C'était un mauvais calcul. Que la responsabilité en incombe ou non aux communistes, il ne fait aucun doute que la population de St-Pancras prend très à cœur la question des loyers. En quelques heures, tout le quartier était en révolution. Des milliers de locataires, dont beaucoup de femmes, envahirent les rues et livrèrent une bataille rangée à la police. Le combat se poursuivit jusqu'à minuit. Les policiers, qui avaient reçu de puissants renforts, furent obligés de charger à la matraque, ce qui est très rare en Angleterre. Des voitures et des autobus furent renversés, des femmes et des enfants blessés, des dizaines de policiers hospitalisés. Un vieux journaliste a déclaré : « *Je n'ai jamais rien vu de pareil en Angleterre. C'était une scène de sauvagerie populaire.* »

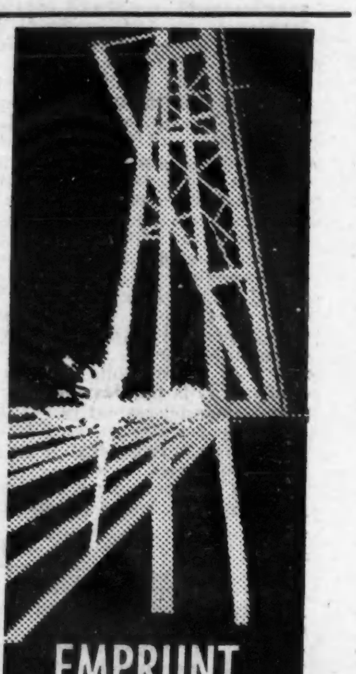
Aujourd'hui, St-Pancras est pratiquement occupé par la police. Des affiches ont été placardées sur les murs, annonçant la suppression du droit de réunion. Plusieurs prêtres se sont constitués en « comité de conciliation ». Dans les rues jonchées de débris, une paix fragile est revenue.

Il semble que ces événements contiennent une leçon pour toute l'Angleterre et pour les autres pays avancés où s'établit peu à peu la société de l'abondance. La prospérité engendre l'apathie mais aussi, paradoxalement, la violence. Celle-ci prend la forme d'émeutes comme celle de St-Pancras, de grèves brutales, d'un glissement général vers l'anarchie sous la surface d'une placidité prospère. Les statistiques indiquent que la criminalité augmente de façon dramatique en Angleterre, et surtout à Londres, où la prospérité est la plus grande. Pourquoi ? Un psychologue répond : « *Bien que les gens aient plus d'argent que jamais, ils ont aussi plus de désirs, en raison de la publicité agressive qui leur présente de plus en plus de produits. Tous s'endettent en achetant des biens à crédit et leur vie devient une lutte permanente pour régler des traites. Ils vivent donc dans un climat de tension constante qui peut dégénérer en violence dans les moments de crise.* »

Une photographie de l'appartement de St-Pancras dont le locataire a été expulsé par 500 policiers semble confirmer ce point de vue. Au milieu du champ de bataille dévasté, on aperçoit, brisé, un poste de télévision.

PAUL JOHNSON.

LES
IMPERMÉABLES
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72


EMPRUNT
acier
1960
du
Groupement
de l'Industrie
Sidérurgique
G. I. S.
Taux d'intérêt
5%
Obligations de 200 NF
émises à 199 NF
remboursables à 240 NF
quelle que soit
l'année du tirage
on souscrit
aux guichets des banques
B. A. L. O. du 26/9/1960

ALLEMAGNE

Du Rhin au Massif central

● *A quoi serviront les bases allemandes qui vont être installées en France ?*

« *Si nous restons fidèlement et résolument aux côtés de nos alliés, nous pouvons espérer que la paix et la liberté seront un jour rendues au monde et que par là même vous sera rendu votre beau pays : la Prusse orientale.* »

C'est ainsi que s'exprimait récemment le chancelier Adenauer.

La Prusse orientale est depuis quinze ans territoire soviétique et polonais. Les Sudètes ne furent annexés par l'Allemagne qu'en 1938, mais le ministre des Transports Seebohm invitait récemment les Tchécoslovaques à « *réparer l'injustice commise à l'égard des Allemands des Sudètes* », après 1945. Le vice-chancelier Erhard, peu après, mettait sur le même plan les torts faits par l'Allemagne à la Pologne et les torts de la Pologne envers l'Allemagne, pour qualifier d'« *inacceptable l'inique amputation de la Haute-Silésie* ».

A la suite de ces prises de position, le plus grand hebdomadaire politique d'Allemagne (« Der Spiegel ») écrivait que ces revendications « *font glisser la République fédérale vers un isolement certain* » alors que « *les exigences de la Bundeswehr nous mènent tout droit à une épreuve de force avec les Soviets.* »

Cependant, trois semaines après cet avertissement, un grand quotidien de Hambourg révélait, vendredi dernier, que la République fédérale, loin d'être menacée d'isolement, avait obtenu pour la Bundeswehr la constitution de dépôts et de terrains d'entrainement sur territoire français. L'accord franco-allemand dont la signature est imminente comprend quatre points :

1° La Bundeswehr est autorisée à faire stationner des troupes en France pour une période d'entraînement, et à utiliser à cette fin des terrains d'exercice et des installations militaires français ;

2° La France accorde à la Bundeswehr des dépôts de matériel et de munitions et l'utilisation de voies de communications ;

3° Les installations mises à la disposition de la Bundeswehr, ou édifiées à sa demande, restent (à la différence des bases américaines en France) sous juridiction, administration et surveillance françaises ;

4° La Bundeswehr a tous pouvoirs de disposition sur ces installations.

A l'étroit

Les pourparlers qui ont abouti à cet accord remontent au début de cette année. Le Quai d'Orsay proposa alors à l'Allemagne fédérale des polygones de tir pour bombardiers dans le Sud algérien. La diplomatie de Bonn rejeta cette offre pour trois raisons : elle craignait que les troupes allemandes ne fussent « *mêlées à la guerre d'Algérie qui, tôt ou tard, pourrait s'étendre au Sahara* » ; elle n'était pas assurée « *que la France contrôlerait encore le Sahara d'ici quelques années* » ; enfin, elle jugeait inopportune une irruption allemande en Afrique.

C'est à la suite de ce refus que la France offrit à la Bundeswehr des bases sur territoire métropolitain, notamment, semble-t-il, à Cognac et à Istres, où les premiers bataillons allemands emménageront au début de l'année prochaine.

D'un point de vue purement technique, il est incontestable que la Bundeswehr ne peut se passer de dépôts et de bases d'entraînement à l'étranger. Cette armée, la plus grande d'Europe après la soviétique, est à l'étroit sur un territoire qui, moitié moins étendu que le territoire français, est déjà couvert de dépôts et de terrains d'entraînement américains, britanniques et français. Selon un mémorandum soumis en février dernier à l'O.T.A.N., moins de la moitié des exercices de l'armée allemande pourraient être accomplis sur les terrains dont dispose le gouvernement de Bonn, lorsque l'effectif de la Bundeswehr sera complet.

La faible profondeur du territoire fédéral (180 à moins de 400 km) est une gêne considérable pour l'aviation allemande (bientôt mille chasseurs bombardiers), les appareils pénétrant trop souvent, lors de leurs exercices, dans l'espace aérien tchécoslovaque ou est-allemand. L'Allemagne fédérale ne possède pas, d'autre part, les vastes zones inhabitées qu'exigent les tirs d'entraînement de fusées air-sol et sol-air.

(O.T.A.N.)

PILOTES ALLEMANDS A L'ENTRAÎNEMENT.
Une nouvelle ligne de défense ?

Enfin, selon les normes de l'O.T.A.N., les armées de tous les pays membres doivent posséder des stocks de matériel, de munitions et de ravitaillement pour 90 jours de guerre ; un tiers de ces stocks doit être entreposé à l'est du Rhin, les deux autres tiers à l'ouest du Rhin. Pour 2,7 millions de tonnes de stocks que l'Allemagne fédérale doit accumuler selon les normes de l'O.T.A.N., elle n'a trouvé jusqu'ici, sur son propre territoire, que de quoi entreposer 500.000 tonnes ; pour les 1.800.000 tonnes à entreposer à l'ouest du Rhin, elle compte sur la France, les Pays-Bas, la Belgique et la Norvège.

En six jours

Si la Bundeswehr est ainsi pleinement justifiée, techniquement, dans sa recherche de dépôts et de terrains d'entraînement à l'étranger, cette recherche n'en a pas moins des implications stratégiques et politiques indiscutables. Des manœuvres d'état-major, effectuées à l'automne 1959, avaient démontré qu'une offensive classique venant de l'Est aboutirait sur le Rhin en six jours et que les armées occidentales s'effondreraient le septième jour, faute de pouvoir faire traverser le Rhin à leur ravitaillement.

La Bundeswehr en a conclu à la nécessité de prévoir la poursuite du combat sur la rive gauche du Rhin, autrement dit sur territoire français. A cette fin, elle tenta d'obtenir, en janvier dernier, des bases en Espagne. L'O.T.A.N. lui en ayant refusé l'autorisation elle s'adressa à la France.

Du point de vue allemand, la présence d'unités et de dépôts de la Bundeswehr sur territoire français ne comporte pour la France que des avantages. D'une part, la France obtiendrait de ce fait une possibilité de contrôle efficace sur l'armement allemand ; d'autre part, la sécurité de la France serait doublement renforcée : une attaque allemande contre la France deviendrait totalement impossible, et en cas d'attaque soviétique, la Bundeswehr viendrait épauler l'armée française, en continuant le combat à l'ouest du Rhin. Selon les propres termes de M. Strauss, ministre de la Défense de Bonn, « *le Massif central est la ligne de défense naturelle de l'Europe occidentale* ».

Ce raisonnement peut, toutefois, être inversé. Si, par hypothèse, l'Allemagne fédérale provoquait, pour recouvrer les anciens territoires orientaux du Reich, un conflit armé avec l'Est, les rétorsions pourraient viser les dépôts allemands en France au même titre qu'en Allemagne même.

Un diplomate polonais, M. Ogrodzinski, écrivait récemment : « *Les puissances occidentales voudraient nous persuader de ne pas prendre trop au sérieux les déclarations révisionnistes des hommes politiques d'Allemagne occidentale. Ces déclarations ne répondraient qu'aux nécessités de la politique intérieure du jour, et surtout des campagnes électorales.*

« *Toutefois, si l'influence des tendances revanchardes est aussi faible en Allemagne de l'Ouest qu'on le prétend, aucune considération électorale ne devrait forcer les principaux dirigeants de ce pays à d'incessantes déclarations révisionnistes. Il faudrait alors admettre que celles-ci n'ont d'autre but que de maintenir et d'exciter sciemment l'esprit de revanche et de conquête. Mais si les déclarations révisionnistes sont électoralement rentables dans ce pays, il est beaucoup plus difficile de nous convaincre des profonds changements positifs qui, selon les puissances occidentales, auraient modifié l'orientation de l'opinion ouest-allemande depuis quinze ans.*

« *Le fait est*, conclut M. Ogrodzinski, *que le gouvernement de Bonn prétend recouvrer la Prusse orientale, la Silésie, la Poméranie et les Sudètes avec l'aide du bloc occidental. Nous entendrons ce son de cloche de plus en plus souvent... à mesure que le rôle de l'Allemagne fédérale au sein du bloc occidental grandira et que progressera l'intégration du révisionnisme allemand dans l'intégration européenne.* »

MICHEL BOSQUET.

MÉDECINE

● Le dernier-né des tranquillisants, la **Thioridazine** (hyperémotifs, anxieux, déprimés) agit mieux chez les femmes que chez les hommes ● Un comité nommé par le gouvernement de la reine Elisabeth II d'Angleterre a été chargé de réglementer les conditions de **l'insémination artificielle humaine** ● **Des cornées en matière plastique** ont été transplantées avec succès sur les yeux de singes et de lapins à la clinique ophtalmologique du Massachusetts ● **7 millions de mètres de gaze hydrophile, 2 milliards de médicaments** ont été dépensés en 1959 dans les hôpitaux de **l'Assistance publique** ● L'avènement des anticoagulants a fait baisser de moitié les décès consécutifs à un **infarctus du myocarde** (Dr. Owren, d'Oslo) ● Selon des auteurs japonais, les bains très chauds (45°) peuvent entraîner la **stérilité masculine** ● Des cardiologues américains ont mis au point une méthode de **massage cardiaque externe** en cas d'arrêt du cœur (jusqu'ici, il fallait ouvrir le thorax) ● **Les voyageurs interplanétaires** pourront boire leurs urines, distillées dans le vide de l'espace et soumises à une catalyse à haute température, grâce à l'énergie solaire ● Selon une enquête américaine, 7 % seulement des célibataires contre 45 % des hommes mariés, restent **sexuellement actifs** à un âge avancé ● **Une nouvelle « colle osseuse » (polyester de résine)** qui permettrait la marche immédiate après une **fracture**, a été mise au point à l'hôpital maritime d'Oakland (U.S.A.).

RAJEUNISSEMENT PARLEMENTAIRE

Un coiffeur des Champs-Elysées, M. Lucas Pillaire, compte parmi sa clientèle quelques-unes des personnalités les plus en vue du régime. Alors qu'il procédait dans la plus stricte intimité à l'application d'une teinture rajeunissante sur un parlementaire chevronné, un court-circuit plongea le salon dans l'obscurité. Notre Figaro national n'en poursuivit pas moins sa délicate opération en se faisant éclairer avec un boitier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● Maurice Druon : la nouvelle recette du roman populaire.

SI par hasard vous ignorez le phénomène Druon, vous trouverez dans les kiosques de toutes les gares et stations de métro le dernier-né des « Rois maudits » (1). Intriguée par la popularité de cette série, j'en ai demandé la raison à l'auteur. Voici ce qu'il m'a dit :

« Un livre se fait à deux. Le lecteur est présent lorsque j'écris. Il m'interroge ; je réponds. Il me dit si ma pensée est claire ; si je le prends pour un imbécile en expliquant plus qu'il ne faut ; si je l'ennuie, en abordant pour mon goût personnel des sujets qui ne l'intéressent pas. »

Ces écueils évités, vous avez quelques chances, ô écrivain-à-tirage-limité-ou-unique, d'être lu par tous. (C'est l'ambition de Maurice Druon, et il ne s'en cache pas.) Encore faut-il que votre sujet morde. C'est encore le cas de Maurice Druon, dont la passion pour le roman historique coïncide avec celle d'un très grand nombre de Français.

— En effet, l'idée m'était venue de faire la chronique, en treize volumes, de la dynastie des Valois. En guise de prologue, j'envisageais ces trois lignes qu'à l'école communale on accorde aux derniers Capétiens : « Philippe le « Bel eut trois enfants qui moururent « tous très rapidement, et son frère « Charles de Valois hérita de la cou- « ronne. »

— Et ces trois lignes...

— ...sont devenues six volumes. Et je n'ai pas encore fini. Comme d'autre part j'avais assez de travail pour 300 ans, j'ai créé, à l'exemple des peintres de la Renaissance, un atelier qui me décharge d'une partie de la besogne.

— Un atelier littéraire ?

— Pourquoi pas ? Il fonctionne admirablement, du moins au premier stade : celui de la recherche historique, que dirige Pierre de Lacretelle. Son équipe de l'Ecole des Chartes, qui comprend des treiziémistes et des quatorziémistes (car le français a beaucoup changé au cours de ces deux siècles), a déchiffré tous les manuscrits.

— Ainsi, lorsque je lis que Robert d'Artois portait des bottes rouges...

— ...c'est que nous avons retrouvé les factures de son bottier !... Le stade 2, c'est l'élaboration du scénario du livre, avec un « constructeur », Georges Kessel en l'occurrence. Nous nous renvoyons la balle, lui et moi. Le résultat est excellent.

— Et le stade 3 ?

— C'est l'écriture collective. Malheureusement, cela s'est révélé impraticable et j'ai dû y renoncer.

— Mais pourquoi ressusciter aujourd'hui une époque aussi lointaine ?

— Ce n'est pas inutile. Je démasque des images d'Epinal : les Croisades, par exemple. Ces folles aventures coloniales, que nous devons à la sottise de Saint Louis, hantèrent après lui toute une série de rois de France. L'histoire des Croisades est celle d'un fabuleux gaspillage. Et qui servait à quoi ? A occuper une noblesse turbulente, à remplir les poches des marchands de soieries.

(Marquis.)

René de Obaldia.
Une histoire de fous.

(1) C'est « Le Lys et le Lion », 6e volume de la série (Del Duca).

● René de Obaldia : il était une fois en Genousie...

CE château n'est pas en Suède. Il ressemble furieusement à l'abbaye de Royaumont (ce refuge bien connu des intellectuels parisiens, où l'on s'adonne aux colloques littéraires, philosophiques, etc.). Les personnages n'attendent que l'occasion — une réception dite « culturelle » — pour exprimer leurs convictions diverses. L'héroïne est une belle Génousienne qui ne parle français qu'une seule fois pendant la pièce : à l'occasion de son veuvage. Du coup, le héros, assassin du mari (qui d'ailleurs n'est pas mort), ne parle plus que génousien, quoiqu'il ne l'ait jamais appris. Et tout cela se passe à la même heure, puisque... Mais il ne faut pas tout dire.

Cette histoire de fous marque le début au théâtre d'un excellent romancier : René de Obaldia (2).

Obaldia ne se prend pas au sérieux. Pour lui, « Génousie » (c'est le nom de la pièce et d'un pays imaginaire) est un « accident », né d'un sketch que Jean Vilar aima beaucoup. Roger Mollien, qui y trouva un rôle fait pour lui, en assure, au Récamier, la mise en scène.

Avant de m'emmener à la répétition, René de Obaldia m'avait prévenue :

— C'est une pièce onirique, gouvernée par une logique absurde mais rigoureuse. L'intrigue naît du cerveau d'un poète amoureux, et tous les personnages participent à son rêve : c'est dire qu'ils divaguent avec le plus grand sérieux.

— Vous me faites penser à Ionesco.

— Mais j'ai écrit cette pièce bien avant de le connaître... J'étais un des premiers à le soutenir, vous savez. Mais chez Ionesco, l'absurde érigé en système m'a vite ennuyé. Je n'aime pas non plus la morale au théâtre. Et « Génousie » n'en comporte aucune, sinon peut-être que l'imagination l'emporte sur les faits...

— Comment êtes-vous devenu dramaturge ?

— Ma foi, cela s'est fait tout seul. Et, dans un sens, c'est plus facile que d'écrire un roman.

— Pourquoi ?

— Une idée, au théâtre, devient vite explosive, parce qu'elle est visuelle, représentée. Dans le roman, c'est rare. C'est que nous sommes des enfants, après tout : l'image a le pouvoir de nous convaincre bien plus que le mot écrit.

— Le côté collectif du théâtre vous attire ?

— Et comment ! Agencer un dialogue, c'est pressentir des acteurs, un plateau, un public... Bref, une communication directe et immédiate. Devant une page littéraire, en revanche, on se sent tellement seul...

— Mais le théâtre est aussi une forme littéraire.

— C'est avant tout un espace, que gouvernent des lois physiques. Je me méfie de la parole au théâtre, ou plutôt de son abus : du théâtre poétique, par exemple... Rangez-moi, si vous voulez, parmi les dramaturges d'arrière-garde.

— Croyez-vous que le théâtre soit moribond ?

— Pas du tout. Nous recherchons bien des tables et des chaises rustiques, de confection artisanale, alors qu'on nous propose des meubles fabriqués en série, à l'usine. C'est que nous avons besoin de choses à l'état brut. De même au théâtre : la présence d'hommes en chair et en os nous sera nécessaire tant que nous ne serons pas tout à fait mécanisés.

(2) Son dernier roman, « Le Centenaire », a paru chez Plon.

(A.G.I.P.)

William Saroyan.
Le producteur n'a pas compris.

● William Saroyan : « J'écris pour mon petit garçon ».

J'AI rencontré William Saroyan dans un de ces restaurants folkloriques grecs que le film de Dassin « Jamais le dimanche » vient de remettre à l'honneur. Saroyan réclame à l'orchestre « Les enfants du Pirée », l'air du film. Sous sa moustache noire, cet Arménien de Californie dissimule une moue approbatrice devant les évolutions des danseurs.

— Cela vous rappelle l'Arménie ?

— Pas particulièrement : toutes les danses folkloriques se ressemblent. C'est que l'homme est le même partout, tant qu'il n'est pas civilisé.

Il tient beaucoup à cette idée, qu'il a exprimée sous toutes ses formes dans tous ses livres. Sans arrêt, il enlève et remet ses lunettes — geste qui rend définitive chaque phrase ainsi ponctuée.

— Vous voyagez beaucoup en ce moment...

— Je pars dans quelques jours pour la Russie, que j'espère traverser de bout en bout, jusqu'en Arménie. J'irais volontiers en Chine aussi, pour étudier de près le théâtre chinois.

— Mais pourquoi roulez-vous tant votre bosse ?

— Je vais surtout là où l'on joue une de mes pièces. On monte « Time of Your Life » un peu partout dans le monde, alors je vais voir... Par curiosité ? A peine : Saroyan, je commence à le connaître.

— Le dernier de vos ouvrages traduits en français, « Maman, je t'adore... »

— ...est celui de mes livres que je préfère. Il n'est pas destiné aux grandes personnes. Je l'ai écrit pour ma petite fille ; mais maintenant, à quatorze ans, elle le trouve enfantin. Alors j'ai écrit un autre livre, « Papa est fou » (3) pour mon petit garçon.

— Avez-vous d'autres projets ?

— J'en ai un qui est difficilement réalisable : un film où il n'y aurait que des bribes de conversations, que des personnages épisodiques. Des gens de tous les pays... J'ai proposé ça à un producteur. Il m'a répondu : « Je ne vois pas très bien où est le sujet. »

Wiliam Saroyan éclate de rire.

(Keystone.)

Agatha Christie.
Soixante-quatre « policiers ».

● Agatha Christie: trois millions par semaine.

AGATHA CHRISTIE a soixante-dix ans. A l'occasion de son anniversaire, son éditeur a révélé quelques chiffres : en quarante ans, la doyenne des romanciers-détectives a écrit soixante-quatre « policiers ». Traduits en vingt langues, ces ouvrages ont atteint un tirage global de 60 millions d'exemplaires. Droits d'auteur : en moyenne 2 000 livres sterling par semaine, soit environ 3 millions de francs légers.

ANNE GUERIN.

(3) A paraître l'année prochaine chez Stock.

LES MÉMORABLES
II. - 1924-1930
MAURICE MARTIN DU GARD
Toute une époque parmi les plus fécondes de notre histoire littéraire et politique
Flammarion

Editions Présence Africaine

Dr Jean PRICE-MARS

SILHOUETTES DE NÈGRES ET DE NÉGROPHILES

...L'auteur nous montre la noblesse et la grandeur de quelques figures peu connues. Et c'est pour mieux en fixer l'originalité parmi ceux qui s'intéressent à l'évolution des peuples noirs qu'il livre ses essais à l'appréciation du public.

7 NF 50

Djibril Tamsir NIANE

SOUNDJATA OU L'ÉPOPÉE MANDINGUE

...Ce livre, qui est le fruit d'un premier contact avec les plus authentiques traditionnalistes du Mandingue relate les récits d'un obscur griot du village de Djeliba Koro. Autrefois, les griots étaient les Conseillers des Rois, ils détenaient les Constitutions des Royaumes par le seul travail de la mémoire. Chaque famille princière avait son griot préposé au maitien de la tradition.

5 NF

David DIOP

COUP DE PILON

...Tous ceux qui ont connu et aimé David Diop, brutalement enlevé à l'affection des siens, liront et reliront avec émotion cette belle suite de poèmes.

3 NF 50

En vente : 42, rue Descartes - PARIS (Ve)
C.C.P. 5.936-25 Paris ODE. 57-69

MIROIR DU FOOTBALL

Le Football n'est pas une vache à lait

CRAPOUILLOT

publie sous la direction de
Jean GALTIER-BOISSIERE

Un numéro spécial sur les VRAIES ET FAUSSES

ERREURS JUDICIAIRES

Les erreurs judiciaires du XVIe au XXe siècle
L'affaire Dreyfus d'après de récentes révélations
Les fusillés pour l'exemple pendant la Grande Guerre - L'étrange affaire du « Bonnet Rouge »
Les erreurs de la Libération - Les bévues des experts - Interviews de Mes Maurice Garçon, Gabriel Delattre, Albert Naud et René Floriot

La livraison illustrée : 5 NF

LA JEUNE PARQUE

Textes intégraux en 18 volumes - Un volume par mois dès le 15 octobre

« Plus on admire Stendhal plus on est intelligent. »
André Suarès

POSSÉDER l'œuvre de Stendhal, c'est avoir chez soi une source de joies inépuisables.
LIRE Stendhal, c'est aller à la découverte de l'âme humaine, c'est lire quelques-uns des plus beaux romans de la langue française, c'est parcourir l'Europe romantique, en vivant une des plus enrichissantes expériences dont on puisse rêver.
Une édition idéale, tant par la qualité de ses textes, soigneusement établis et annotés par V. Del Litto, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, président du Stendhal-Club, et E. Abravanel, éditeur de la « Collection Stendhalienne »,
que par la qualité de sa présentation :
typographie soignée, deux couleurs, sur papier vélin ivoire, illustrations en hors-texte, sur papier couché, reliure romantique en plein cuir de synthèse Kivar, richement gaufré or et à froid, tranchefile.

Seul un examen personnel vous convaincra de cette extraordinaire [illegible] coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez croire quand vous aurez vu un volume.

BON

7 50 le volume et par mois

POUR UN EXAMEN GRATUIT de 8 jours, sans engagement ni frais

Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement ni frais, le premier volume « STENDHAL », ainsi que le bulletin de présentation. Après 8 jours je vous retournerai le tout, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.
M./Mme/Mlle ______ Prénom : ______
Profession : ______ Adresse : ______
______ Signature : ______
F
à découper et envoyer aux

EDITIONS RENCONTRE
51, RUE DE LA HARPE - PARIS Ve

LAUSANNE - BRUXELLES - TUNIS - CASABLANCA

POÉSIE

Saint-John Perse

Au terme d'un demi-siècle de poésie, un dialogue avec la vieillesse qui est une leçon de jeunesse.

SIXIEME événement d'une grande carrière poétique — après « Eloges », « Anabase », « Exil », « Vents » et « Amers » — voici que paraît cette semaine « Chronique » (1), de Saint-John Perse, poème unique d'une trentaine de pages consacré au « grand âge » auquel aborde son auteur. Tout entier contenu entre des guillemets, ce poème est comme la dernière réplique d'un dialogue avec le Temps. Mais de cet interlocuteur interpellé de strophe en strophe, nous n'entendons jamais la voix. La vieillesse est là, partout présente, et c'est à elle que le discours s'adresse ; mais ce n'est pas elle qui le tient. Le poète aura le dernier mot.

Ce chant ne participe pas, comme son titre pourrait le faire croire, d'une inflation du souvenir. Le temps de Saint-John Perse n'est point celui de Proust : la mémoire affective n'expose pas, ici, son butin. L'âge dont il est question est moins celui d'un homme que l'Age par excellence. Et à ce personnage allégorique, le poète s'adresse avec un « nous » de majesté qui contribue à dépersonnaliser son discours. « Chronique », comme presque tous les poèmes de Saint-John Perse, est pareil à un hymne d'une mystérieuse liturgie dont le chanteur se dissimule derrière sa propre voix.

L'œuvre et la vie de Saint-John Perse offrent l'image d'un curieux destin, longtemps retenu et comme retardé, qui, soudain, se précipite et se confirme.

Le plus grand

De 1911 à 1924, presque clandestinement, paraissent « Eloges », « Amitié du Prince », « Anabase », recueils signés Saintléger Léger, puis St J. Perse, enfin Saint-John Perse, et que la critique accueille sans éclat. A peine sait-on que, sous ce pseudonyme étrange et un peu emphatique, se cache un grand commis de la IIIe République, Alexis Léger, qui fut secrétaire d'ambassade à Pékin et qui est devenu un expert politique des affaires d'Extrême-Orient.

Soudain, à partir de 1925, c'est le silence. Directeur de cabinet d'Aristide Briand, Alexis Léger interdit toute réédition de son œuvre poétique, déjà passablement occulte, et s'abstient désormais de publier le moindre poème.

Mais au sommeil du poète correspond l'élévation du diplomate. Celui-ci est nommé directeur politique des Affaires étrangères, accède à la dignité d'ambassadeur, devient enfin secrétaire général du Quai d'Orsay. En 1940, en butte aux attaques de la droite, il est démis de ses fonctions par Paul Reynaud, refuse le poste d'ambassadeur à Washington, finit par s'exiler aux Etats-Unis, où il arrive le 14 juillet, et se voit déchu par Vichy de la nationalité française.

Deux ans plus tard, la revue « Poetry » de Chicago publie « Exil », sous la signature de Saint-John Perse. Le silence imposé par le diplomate au poète est rompu. Publié en France, en Argentine, en Suisse, « Exil » apparait comme l'une des premières et des plus hautaines manifestations de la Résistance littéraire aux malheurs et aux humiliations de la France.

Bientôt suivront « Poème à l'Etrangère », « Pluies » et « Neiges », autres poèmes de l'exil et de la guerre. Celle-ci est terminée, « Vents » en 1946, puis « Amers » en 1958, paraissent à Paris.

Saint-John Perse, toujours résolu à sa solitude américaine, voit pourtant celle-ci peu à peu se réduire. Son œuvre est désormais traduite en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, en néerlandais, en suédois... En 1950, un hommage lui a été consacré par les « Cahiers de la Pléiade » qui contient les noms de Gide, T.S. Eliot, Valery Larbaud, Ungaretti et auquel les témoignages conjoints de Paul Claudel et d'André Breton donnent un caractère d'unanimité fort rare en la matière !

Maurice Saillet, au « Mercure », en 1952, Roger Caillois, chez Gallimard, en 1954, lui ont consacré un livre. Le premier tome de son « Œuvre Poétique » est édité... Au début de 1959, Saint-John Perse rentre en France pour s'y établir.

Il a fallu près de cinquante ans à ce poète pour s'imposer à ses contemporains. Mais à l'heure qu'il est, il n'est pas exagéré de dire qu'il est reconnu, par l'opinion littéraire mondiale, comme le plus grand poète français vivant.

Ce poète discret et distant entendit toujours maintenir séparés l'homme public et l'homme *intérieur*, ne point confondre biographie et poésie.

C'est de son enfance antillaise que les poèmes d' « Eloges » nous entretiennent, mais ils expriment moins l'intimité d'un être avec lui-même qu'avec un monde extérieur plein de prodiges et de luxuriance. Perse y célèbre la Nature comme ce « temple aux vivants piliers » dont nous parle Baudelaire, mais sans jamais vouloir en extraire des « Symboles ».

« Un pur courroux »

Aucun exotisme, dans cette poésie, mais plutôt un solennel *réalisme*.

Avec « Anabase », cependant, mystère et conjectures apparaissent. Par la bouche du poète, un conquérant nous relate son épopée. Les paysages dans lesquels celle-ci se déroule, ses acteurs et ses péripéties semblent bien empruntés au réel — mais un réel dont le statut historique et géographique nous demeure inconnu.

Ce conquérant est-il Alexandre, Cyrus ou Gengis Khan ? Ces « terres jaunes », en quelle région du globe les situer ?

On ne peut que vainement s'interroger à ce sujet. Ce héros n'a point de modèle unique dans l'histoire, ni ce pays où il chevauche de cadre géographique déterminé, ni cette ville qu'il fonde de nom.

Mais si quelque abstraction empreint le poème, c'est qu'il vise à une signification universelle, mais le *réalisme* continue de s'y manifester. Ces pays désertiques, ces rites et ces coutumes, ces allusions à des métiers et à des fonctions sociales donnés... tout cela, qui peut être emprunté à une histoire, à une ethnologie, à une géographie *réelles* est recomposé par l'imagination, harmonisé par les moyens de la poésie, sans perdre son caractère humain, plausible et concret.

Avec « Exil », « Poème à l'Etrangère », « Pluies » et « Neiges », la poésie de Perse revient à un contenu plus explicite, ou plutôt l'événement lui impose alors sa perspective : celle de la guerre, des lendemains que les hommes se préparent, du passé dont ils doivent se déprendre.

L'auteur d' « Anabase », cet homme toujours errant, toujours un peu étranger parmi les autres hommes, rêvant d'un autre temps et d'un autre espace, le voici maintenant exilé sur une terre effectivement étrangère, expulsé d'une Europe livrée à l'Apocalypse que les soins du diplomate n'ont pu sauver du mal qui désormais la persécute.

Du fond de ce néant où 1940 l'a jeté, le poète se réconcilie avec l'homme public et se lève, pour délivrer aux hommes engagés dans le conflit, ce message :

> *Voilez la face de nos femmes ; levez la face de nos fils ; et la consigne est de laver la pierre de vos seuils... Je vous dirai tout bas le nom des sources, où, demain, nous baignerons un pur courroux.*

Un verdict de vie

« Pluies » sera l'hymne de cette action de la purification et de la fondation d'un monde nouveau, de l'éternel recommencement des entreprises humaines après le désespoir, tel le « désir encore au flanc des jeunes veuves... » ; « Neiges » sera le chant de l'absence et de la tristesse mais aussi de cette grâce de l'action qui comble toute absence et chasse toute tristesse.

Dans « Vents », immense poème qui chante le principe même de l'Etre en perpétuel état de transformation, l'histoire est plus particulièrement visée et la cosmogonie se fait vite épopée. On voit s'accomplir, dans un grand déploiement d'images et un foisonnement d'allusions historiques, tout le destin de l'Occident, cette marche obstinée vers l'Ouest et ses terres inconnues aussi bien que vers les réalités scientifiques nouvelles, jusqu'à ce point où l'homme songe soudain à retourner à l'homme, inquiet du sens qu'avait pris sa démarche.

Devant l'Apocalypse engendrée par leurs propres désirs et les conséquences périlleuses de leurs conquêtes, le

(1) « Chronique », N.R.F., Gallimard, 31 pages, 4 NF.

poète se fait alors comme le conseiller suprême des hommes.

A l'horreur et à l'angoisse, il répond par un verdict de vie, un appel à la plus large conscience des choses, à poursuivre les investigations de l'obscur, à célébrer toute naissance...

« Amers », succédant à « Vents », est une œuvre apaisée qui semble naître du pur plaisir, être chant d'amour et non plus épopée, *« un grand poème hors de raison »*, longtemps contenu, qui soudain éclate au grand jour et dont la seule morale, peut-être, réside en cette délectation que son auteur avoue, comme un défi, ressentir à l'écrire.

La tête épique

Toute l'œuvre de Saint-John Perse repose sur un prodige du langage. S'ouvrant au « monde entier des choses », à tous les horizons de la culture et de l'histoire, elle mêt en mouvement l'ensemble des vocables, des plus rares aux moins prédestinés à l'usage poétique. Elle les organise selon une rhétorique fastueuse et incantatoire, les répartit en des versets ou en de longues proses symphoniques, parfaitement cadencés, les accouple en des images rayonnantes.

Dans le même temps où la *modernité* extrême de cette poésie s'impose, il apparaît qu'elle contient aussi beaucoup de *tradition*. De même que les éléments qui la composent en font un

« GRAND AGE »

par SAINT-JOHN PERSE

« Chronique », une réflexion sur la vie, un long poème dont voici quelques strophes.

« GRAND âge, nous voici. Fraîcheur du soir sur les hauteurs, souffle du large sur tous les seuils, et nos fronts mis à nu pour de plus vastes cirques...

......

« Si haut que soit le site, une autre mer au loin s'élève, et qui nous suit, à hauteur du front d'homme : très haute masse et levée d'âge à l'horizon des terres, comme rempart de pierre au front d'Asie, et très haut seuil en flamme à l'horizon des hommes de toujours, vivants et morts de même foule.

......

« Grand âge, vous mentiez : route de braise et non de cendres... La face ardente et l'âme haute, à quelle outrance encore courons-nous là ? Le temps que l'an mesure n'est point mesure de nos jours. Nous n'avons point commerce avec le moindre ni le pire. Pour nous, la turbulence divine à son dernier remous...

......

« Le soir descend, et nous ramène, avec nos prises de haute mer. Nulle dalle familiale où retentisse le pas d'homme. Nulle demeure à la ville ni cour pavée de roses de pierre sous les voûtes sonores.

« Il est temps de brûler nos vieilles coques chargées d'algues. La Croix du Sud est sur la Douane ; la frégate-aigle a regagné les îles ; l'aigle-harpie est dans la jungle, avec le singe et le serpent-devin. Et l'estuaire est immense sous la charge du ciel.

« Grand âge, vois nos prises : vaines sont-elles, et nos mains libres. La course est faite et n'est point faite ; la chose est dite et n'est point dite. Et nous rentrons chargés de nuit, sachant de naissance et de mort plus que n'enseigne le songe d'homme. Après l'orgueil, voici l'honneur, et cette clarté de l'âme florissante dans l'épée grande et bleue. »

(Magnum.)

SAINT-JOHN PERSE.
La course est faite et n'est point faite.

- **SUR LA SITUATION INTERNATIONALE**
- **L'AVENIR DES AMERICAINS**
- **POUR LE DESARMEMENT**
- **OU EN EST L'ESPAGNE ?**

Dans le numéro 9 - Septembre 1960 de

LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE

Revue de Théorie et d'Information des Partis Communistes et Ouvriers

Le numéro : **2 NF** *- Timbres poste ou mandat à :*

Société Parisienne d'Edition et d'Information
9, boulevard des Italiens - PARIS (2e)
C.C.P. Paris 8.449.47

monument encyclopédique, où circulent, électrisés à la faveur de mille opérations poétiques, des vocables aussi bien empruntés à l'histoire et à l'ethnologie qu'à la botanique ou à la géologie, elle s'ouvre à tous les courants de la littérature.

C'est pour avoir méprisé le souci d'originalité forcenée des diverses avant-gardes apparues en cette première moitié du XXe siècle et pris son bien en toute liberté là où il le trouvait, que ce soit aux antipode de la littérature comme en ce que cette littérature a de plus classique, que Saint-John Perse a conquis une entière autonomie.

Mettant en jeu le passé historique de l'homme et ses aventures présentes, forgeant une réalité humaine supérieure qui est une synthèse de la culture et de la nature, Saint-John Perse réussit là où Ronsard, Voltaire et Hugo ont échoué et met fin à l'opinion qui voulait jusqu'à lui que le Français n'eût point *la tête épique !*

« Chronique » n'a pas le caractère personnel attendu de son sujet et ne reflète pas l'imagerie d'usage sur la fuite du temps et l'approche du tombeau. La mort, « parée du gantelet d'ivoire », n'y fait qu'une brève apparition. Rien de désolé, de funéraire, d'appréhensif. Au contraire. Il y a cette hauteur du poète à l'égard de la vieillesse : si cet âge est grand, celui qui le porte est aussi grand que lui. Ce n'est pas en homme courbé mais debout qu'il entre dans son propre crépuscule.

L'amande du poème

Se retournant sur le chemin parcouru, il ne voit rien qui ait limité son destin. Au déclin de sa vie, il se retrouve aussi nu et disponible qu'à son commencement. C'est qu'aujourd'hui comme hier, il ne vit pas dans les brumes et les songes mais en intimité avec le réel, occupé seulement de « toute cette immensité d'être et ce foisonnement d'être, toute cette passion d'être et tout ce pouvoir d'être ».

Admirable leçon de Saint-John Perse : le néant n'est pas l'affaire du poète car « ceux qui furent aux choses n'en disent point l'usure ni la cendre, mais ce haut vivre en marche sur la terre des morts ».

« Chronique » est la confirmation de l'unité d'une existence et d'une œuvre que les approches de la mort non seulement ne peuvent rompre mais fortifient. Cette œuvre conserve la mémoire de son propre passé. Voici de nouveau ces « vastes cirques », ces « fonds d'abîme », ces « grands orages maraudeurs », ce « valet d'arme accoutré d'os », ces « hommes de haut site » que nous avons entrevus dans des recueils antérieurs.

Qui souhaite qu'un poète, à chaque livre, change de voix, ne peut être que déçu. Saint-John Perse, mieux qu'un autre, a su créer un langage. C'est son très grand mérite ; c'est aussi son talon d'Achille. Car on n'est pas toujours sans tressaillir, en le lisant, à tel *« grand vent d'ailleurs à notre encontre »* qui apporte bien des bouffées de phrases déjà lues, des images dont déjà on s'est émerveillé. Mais enfin ces ressemblances, ces redites, même, ne recouvrent pas rien. L'amande du poème est toujours nouvelle, si la coque en est un peu usée.

Saint-John Perse est un poète qu'il faut essayer d'oublier avant de le lire, dont il faut contourner des beautés antérieures pour trouver les beautés inédites. C'est la rançon d'une poésie qui est la plus originale, la plus solitaire de ce siècle, et ne prend modèle qu'en elle-même.

JACQUES CHARPIER.

ROMANS

« Un Amour pour rien » par Jean d'Ormesson

« La Grasse Matinée » par B. Poirot-Delpech

● ***Du pétillement considéré comme un des Beaux-Arts.***

MEFIONS-NOUS de ces jeunes hommes brillants, très bien élevés, qui commencent à trouver qu'ils l'ont été trop (bien élevés) et se prennent à sourire des impertinences sans cesser de manifester la plus exquise politesse, sans renverser leur verre sur la nappe.

« Un Amour pour rien » (1) : bon titre. Pour rien : c'est parfait. J'ai gardé un très bon souvenir des précédents livres de Jean d'Ormesson. Une impression rafraîchissante. Va pour Ormesson.

« La Grasse Matinée » (2). Bien, cela aussi, ce qu'il me faut, quel repos ! Bertrand Poirot-Delpech : un très charmant grand garçon très bien élevé, lui aussi. Pour son premier livre, « Le Grand Dadais », cela n'a été qu'un cri : du champagne ! Peut-être pas de l'extra-dry, mais un bon demi-sec. Ce n'est pas si fréquent. Va pour une demie de champagne, Poirot-Delpech.

Tout ce qu'on aime

« Un Amour pour rien », cela commence par le soleil, l'été, l'Italie, l'amour. L'auteur le reconnaît luimême : ce n'est pas très original. C'est bien agréable quand même. D'autant que Philippe, le narrateur, s'embarque avec le bagage intellectuel qui nous est cher : l'inévitable Stendhal, et Giono, le cinéma néoréaliste, « Senso », plus une allusion, en vive ellipse, à Montaigne et au président de Brosses. On se sent bien. On est chez soi. Puis viennent Françoise, Ricardo, Béatrice. Ça couchotte un peu de-ci de-là. On est encore chez soi. Ça dit de jolies choses joliment filées sur un peu tout, sur un peu rien. On est toujours chez soi. On rentre à Paris. Les quais de la Seine. Les bars. Montparnasse. Saint-Germain-des-Prés. On-boit-du-whisky-en-écoutant-des-disques. On ne sort pas de chez soi. Et puis, et puis... On s'aperçoit que Béatrice compte plus qu'on ne pensait. On passe, un peu →

(1) Julliard, 224 pages, 8,70 NF.
(2) Denoël, 204 pages, 7,50 NF.

sans s'en apercevoir, de l'un peu au beaucoup. Bref, le drame. Voire le gros drame bourgeois qu'est l'avortement. On le frôle.

Mais il se produit une légère fêlure. Cela commence à piaffer dans le vide, avec un peu de pathétique. Une grimace s'esquisse, sous le sourire d'une impertinence de bonne compagnie. L'amour n'est donc plus seulement un plaisir ? On souffre — un peu ? beaucoup ? Tiens, tiens. Derrière le joli masque de ce petit jeune homme un peu mufle, un peu cynique (toujours un peu, jamais tout à fait, c'est à cette mesure, ces nuances, ce « tact » qu'on reconnaît la bonne éducation), derrière l'élégante silhouette de ce jeune bourgeois à coup sûr séduisant et un peu tête-à-claques, il y a donc quelqu'un ? C'est alors que cela commence à m'intéresser vraiment.

Mais du côté de chez Jean, bonne tenue oblige. On ne se roule pas par terre. On avorte, soit, mais en Suisse, dans l'hygiène, presque dans la distinction. Sans danger. C'est un peu dommage. On aimerait bouter le feu à Jean d'Ormesson. Je suis sûr qu'en jailliraient de fort belles flammes et pas seulement de très jolies étincelles.

Le grand échalas

Avec un dédain gracieux, le héros de Jean d'Ormesson déclare qu'il se moque assez éperdument des messages et des problèmes. Très juste. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai lu « Un Amour pour rien ».

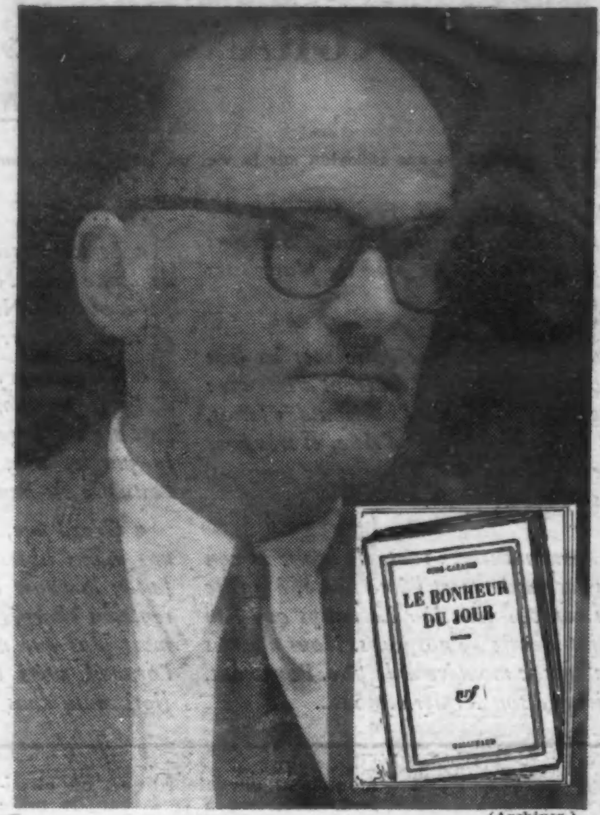
« La Grasse Matinée » m'a d'abord déçu ; c'est bourré de problèmes ! de messages ! Ce n'est pas du champagne mais de la Tonic Water. Frédéric est un grand échalas, manifestement doué d'éloquence, et qui milite dans le genre « bonnes œuvres gauchisantes » — les deshérités d'Europe, les intellectuels d'Ile-de-France, les mal-logés. A sa manière, il exerce un pouvoir, il règne, sur ses « troupes », sur quelques femmes. Mais voilà que la quarantaine le gêne aux entournures. Le moment vient, du reflux, lorsque sonne « la retraite des grands enthousiasmes ». C'est le fameux bilan du quadragénaire, sur lequel Henri Crespi a écrit cet excellent livre intitulé « La Cigarette ». Frédéric, ce bilan le pousse indiscrètement vers l'inquiétude métaphysique, la vaticination sociale. Ce qui permet à Bertrand Poirot-Delpech de lancer en l'air, avec beaucoup de vivacité, quelques vérités premières. Ça fait très joli quand ça retombe. Une petite pluie, parfumée, d'idées générales, qui ont ceci de pratique qu'on peut les retourner comme des doigts de gant sans qu'elles perdent de leur vérité. Exemple : « Comme tous les ratés de l'érudition, j'ai cherché ma voie dans la création littéraire. »

On se promène dans ce livre parfois trop léger, parfois pas assez, souvent agréable, comme dans une cocktail-party plutôt fashionable. Conversations brillantes. Une préciosité quelquefois discutable (« De grands jeunes gens... faisaient dialoguer leurs pochettes en un dialecte ramolli et insaisissable »). Du joli monde. L'impression, à seulement écouter, qu'on devient intelligent.

Et puis, et puis... Comme pour d'Ormesson, quelque chose se prend à grincer, ça ne pirouette plus rond, ça pétille dans l'amertume. Le détachement, la désinvolture étouffent mal le mince grelot des petites angoisses — qui n'osent pas encore s'appeler solitude, peur de la mort, dérision de l'existence, et qui se cachent, avec une pudeur peut-être encore un peu trop apprêtée, derrière un certain sourire.

Mais c'est bon signe. Ces jeunes gens peuvent encore bien vieillir.

JEAN-LOUIS BORY.



(Archives.)

JOSÉ CABANIS.
Hommage à la comtesse de Ségur.

(Agip.)

BERTRAND POIROT-DELPECH.
Derrière un certain sourire.

« Le Bonheur du jour » par José Cabanis

● ***Au temps des lampes à huile, un vieux célibataire, ses passions et son secret.***

CURIEUSEMENT, c'est sur un hommage à la comtesse de Ségur que s'ouvre le sixième roman de José Cabanis, « Le Bonheur du Jour » (1). On pourrait croire à quelque coquetterie d'auteur. Mais non : l'univers où il nous introduit a les charmes désuets qu'annonce le titre du livre.

Dans une maison provinciale peuplée de serviteurs fidèles, de lampes à pétrole et de fauteuils en tapisserie, une très vieille dame lit à son petit-fils les histoires de Gribouille et du « pauvre Blaise », tandis que dans sa chambre de célibataire, Octave, l'oncle poète, aligne fiévreusement des strophes pathétiques que personne ne lira jamais. Un peu plus tard, on marie Octave à une jeune fille de très bonne famille. Un peu plus tard encore, Agnès quitte son mari qu'elle a rapidement pris en grippe.

La guerre survient ; Octave, plus vieux garçon que jamais, déploie de bas stratagèmes pour soutirer l'héritage d'un parent presque nonagénaire. Enfin, le voici vieux, ravagé par l'abus du tabac, crachant, toussant, et soudain converti, lui qui n'avait que sarcasmes pour la religion.

Chacun de ces épisodes révèle du personnage un aspect différent : tour à tour sentimental, cynique, rapace, philosophe, naïf. Le plus surprenant n'est pas le dernier : Octave mort, surgit un héritier inconnu de toute la famille, personnage jovial et parfumé, de qui le narrateur reçoit, par grâce, ce « bonheur du jour » où sont rangés tous les poèmes de l'oncle.

Le secret d'Octave, c'est probablement cet invité de dernière heure qui le détient. Mais nous l'ignorerons jusqu'au bout. L'intention de José Cabanis n'était pas de nous le révéler ; plutôt de nous faire mesurer son épaisseur. La province, avec son silence, ses conventions, ses lenteurs — ce monde où, par définition, il semble que rien ne puisse jamais arriver — lui sert d'abri commode où cacher ce qu'il ne veut pas dire, et il n'est pas jusqu'aux grâces surannées du langage qu'il n'utilise comme autant de protections efficaces. L'oncle Octave, entouré de ces bandelettes, rejoint les personnages mythologiques qui peuplaient les rêves de l'enfant. Il se dresse, silhouette énigmatique et pittoresque, à l'orée d'une mémoire qui ne le ressaisit que pour mieux le perdre.

D'où vient, alors, que ce portrait, dressé sans nul souci de cohérence, fait d'aperçus successifs et parfois

(1) Ed. Gallimard, 208 pages, 6,50 NF.

AIMEZ-VOUS BALZAC?

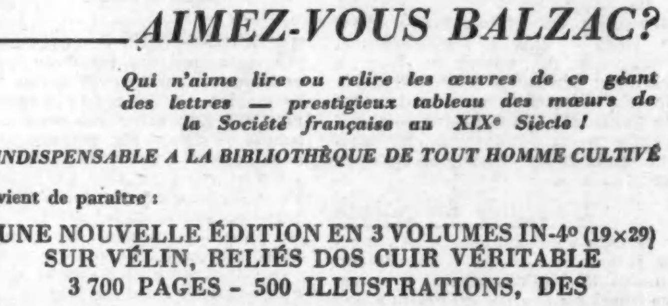
Qui n'aime lire ou relire les œuvres de ce géant des lettres — prestigieux tableau des mœurs de la Société française au XIXe Siècle !

INDISPENSABLE A LA BIBLIOTHÈQUE DE TOUT HOMME CULTIVÉ

vient de paraître :

UNE NOUVELLE ÉDITION EN 3 VOLUMES IN-4° (19×29)
SUR VÉLIN, RELIÉS DOS CUIR VÉRITABLE
3 700 PAGES - 500 ILLUSTRATIONS, DES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES
D'HONORÉ DE BALZAC



Demandez la notice illustrée et les conditions de souscription préférentielles (au comptant ou par mensualités) à cette nouvelle édition, chez tous les libraires, et à l'Éditeur :

GUY LE PRAT - 5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS - PARIS E

le célèbre "quatuor" de romans

JUSTINE

BALTHAZAR

MOUNTOLIVE

CLEA

L'œuvre moderne la plus recommandée par les critiques du monde entier

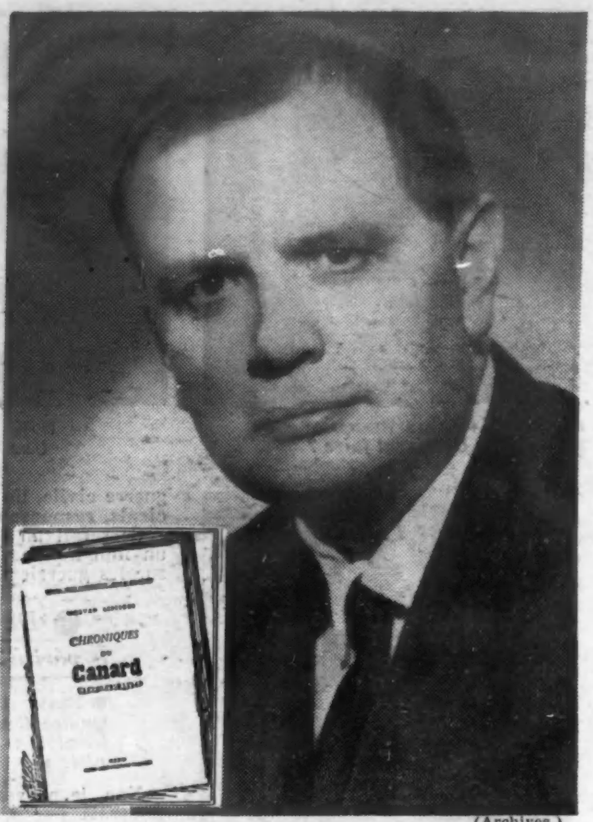
par

LAWRENCE DURRELL

BUCHET-CHASTEL

(Archives.)

JEAN D'ORMESSON.
Une légère fêlure.



(Archives.)

MORVAN LEBESQUE.
Des choses graves à dire.

contradictoires, finisse pourtant par nous imposer la présence tangible du héros ? C'est que le narrateur, en vérité, n'a pas besoin de faire appel à des indices matériels pour le désigner : l'oncle Octave est déjà tout entier et ne peut être ailleurs que dans le regard attentif qui se tourne vers lui. Le plaisir mélancolique du récit commence avec ce regard ; il est fait de nostalgie, au sens strict du terme : désir et impossibilité du retour.

L'irrémédiable

Si le langage vieillot est l'apparence de ce livre, le secret, sans doute très banal, de l'oncle Octave n'en est donc lui-même que le prétexte. Comme toutes les œuvres romanesques achevées, « Le Bonheur du Jour » doit son charme au sentiment de la distance. On va à la découverte d'un avenir imprévisible : ce sont les romans de l'attente ; ou bien l'on s'acharne à déchiffrer un passé étranger : ce sont les romans de la recherche.

Ce que nous montre le narrateur, ce qu'il feint de rechercher est — nous le savons d'emblée — définitivement perdu. La mémoire ne retrouve pas le temps : elle marche seulement à la rencontre d'une ombre que la mort, un jour ou l'autre, dérobe sans rémission. La poésie délicate qui imprègne le récit de José Cabanis et lui donne sa belle unité est celle de l'irrémédiable.

Resterait à savoir pourquoi l'irrémédiable — image d'un monde clos, perdu, et pourtant présent encore, de façon fictive et oppressante, par la grâce d'un récit — peut exercer sur le romancier comme sur le lecteur une telle fascination.

« Tel fut donc ce destin, écrit Cabanis de son héros : *ne vivre vraiment que pour une passion et passer à côté ».* Mais ne vit-on pas toujours *à côté* ? J'admire l'art avec lequel, progressivement, sans jamais forcer le ton, l'auteur du « Bonheur du Jour » sait nous mettre en face de cette évidence désolée : qu'une vie, si ambitieuse soit-elle, ne peut être sauvée par les passions qui la remplissent et que tout « destin » tient de la légende.

BERNARD PINGAUD.

POLÉMIQUE

« Les chroniques du « Canard enchaîné » par Morvan Lebesque

● *Un polémiste dans la tradition des dessins de « L'Assiette au beurre ».*

LES chroniques du « Canard enchaîné » que Morvan Lebesque vient de réunir en un volume (1) se lisent avec une sorte de tristesse car elles nous replongent dans les injustices, les scandales et, trop souvent, l'immense bêtise qui, depuis des années, tisse la trame de notre vie privée...

Une des mieux venues des chroniques s'intitule « Conte noir » et c'est bien d'un « conte noir » qu'il s'agit ! Se souvient-on des « mystères » de l'affaire Dubuisson, du lynchage des grévistes nantais, du procès Marie Besnard ou de l'inquiétante glorification, cent ans après le coup d'Etat du Deux-Décembre, du sinistre maréchal de Saint-Arnaud ? Sur tout cela et sur bien d'autres « affaires », on trouve ici un commentaire ironique ou indigné.

Nous ne nous rappelons pas tout : parfois Morvan Lebesque détache de l'actualité un « fait divers » passé inaperçu ; ou bien un lecteur du « Canard » lui signale une injustice cachée. Il s'en empare, raconte l'événement, alerte ses lecteurs, jette la lumière sur ce que la bonne conscience de l'éternel Monsieur Homais voudrait escamoter.

Ici et là, Morvan Lebesque hausse le ton : il a des choses graves à dire. Tantôt, c'est pour faire l'éloge de Camus qu'il aimait beaucoup, tantôt, c'est pour rappeler que le courage d'un homme à la guerre n'est point une vertu universelle ni moderne et que nos sociétés, n'étant pas des tribus primitives où s'impose la force physique, exigent des qualités plus subtiles.

C'est dans ces moments-là que le chroniqueur donne le meilleur de lui-même. Le journaliste se souvient alors d'être un homme de théâtre et songe à l'idéal de dignité qu'il voudrait communiquer au public. Le « conte noir » des scandales et des injustices se trouve ainsi confronté aux valeurs de justice et de liberté que Morvan Lebesque entend défendre.

Un réconfort

On trouve encore sur les quais de la Seine des numéros dépareillés de « L'Assiette au beurre », cet hebdomadaire non conformiste du début du siècle auquel collaborèrent les dessinateurs les plus illustres. Il est douteux qu'un journal puisse, aujourd'hui, sans être immédiatement saisi, reproduire une seule des caricatures vengeresses de cette publication qui passait pour « rouge », parce qu'elle ne cachait pas son antipathie pour les erreurs judiciaires ou les guerres coloniales.

Morvan Lebesque se rattache à cette solide tradition libertaire qui n'a jamais ménagé son ardeur pour défendre la dignité humaine quand elle se trouvait mise en péril. C'est pour cela que la plupart de ces chroniques apportent avec elles une bouffée d'irrévérencieux réconfort qui nous rappelle les dessins du vieux journal.

JEAN DUVIGNAUD.

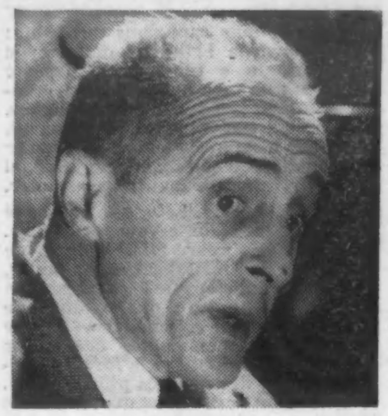
(1) Col. « Refus d'obtempérer », dirigée par Roland Bacri. J.-J. Pauvert, éd., 287 pages, 9 NF.

ÉDITION

● **ANDRE SCHWARZ-BART**, dont « Le Dernier des Justes » est traduit en dix-sept langues, prépare à la Martinique un livre sur le problème noir ● **ARTHUR KOESTLER** viendra à Paris le 29 octobre pour signer un livre écrit à la suite d'un voyage aux Indes et au Japon : « Le Lotus et le Robot » ● En Normandie, **MANUEL DE DIEGUEZ** écrit un essai sur « La Stupeur » (dans l'acception philosophique du terme) ● Le deuxième tome des œuvres complètes d'**ANTONIN ARTAUD** paraîtra prochainement chez Gallimard, ● **MICHEL LEIRIS** contribuera à « L'Univers des Formes » (la collection d'André Malraux), par un volume sur l'art de l'Afrique noire ● « La Ligne droite », le roman sportif d'**YVES GIBEAU**, sera porté à l'écran par Jacques Gaillard, l'ancien chef monteur de Claude Chabrol ● Paraîtra en novembre chez Del Duca : un journal de G. I. tenu pendant la dernière guerre ; auteur : **JOHN STEINBECK** ● Dans la collection sonore « Poésie de demain », Georges Aminel vient d'enregistrer les poèmes de L.S. Senghor pour Vega-Seghers ● Un des plus grands succès dans le domaine de l'histoire politique, **« 60 JOURS QUI EBRANLERENT L'OCCIDENT »**, de Benoist-Méchin, vient d'atteindre les 135.000 exemplaires (Albin-Michel) ● Un dictionnaire biographique illustré des 480 maîtres de l'Ecole de Paris, rédigé par **RAYMOND NACENTA**, directeur de la Galerie Charpentier, paraîtra le mois prochain chez Seghers ● Paraîtra également en octobre : le second tome d'une monumentale histoire du monde de **JEAN DUCHE** : « Le Feu de Dieu » (Flammarion) ● Du professeur **JEAN-JACQUES MAYOUX**, une étude comparative de la littérature anglo-saxonne, de Thomas de Qincey à Samuel Beckett, intitulée « Vivants Piliers », vient de paraître chez Julliard ● **PAUL VIALAR** prépare un nouveau roman : « L'Odeur du monde » ● Dans la Collection de la Pléiade, Gallimard sortira en novembre le tome II des œuvres complètes de **PAUL VALERY**, et le tome III de celles de **TOLSTOI** : « Souvenirs et récits ».

L. DIEZ DEL CORRAL
Le rapt de l'Europe
"Je conseille à ceux qui se préoccupent de comprendre le sens des événements qui se déroulent sous nos yeux..., de lire LE RAPT DE L'EUROPE... l'ouvrage lumineux d'un disciple de Toynbee et d'Ortega y Gasset."
A. FRANÇOIS-PONCET de l'Académie française (Le Figaro)
STOCK

YVES DIERYCK — LA PANIQUE — Comme si rien ne s'était passé !
JANE ALBERT HESSE — LA FIDÉLITÉ — As-tu dans le cœur des secrets qui, pour se faire absoudre, aient besoin des miens? BALZAC
ROBERT SABATIER — LA SAINTE FARCE — ... l'éternelle aventure du théâtre
XAVIER SALOMON — UN HOMME A LA PORTE — ... la difficulté d'être
EDITIONS ALBIN MICHEL
SEPTEMBRE 1960
ROMANS



René Clair.
Non.

Alain Resnais.
Comment faire ?

H.-G. Clouzot.
Une solution.

Jean Valère.
Dans la réconciliation.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Le film que feraient dix metteurs en scène français s'ils pouvaient parler de l'Algérie.*

TROP de voitures de course, trop de draps, trop de pick-up dans le cinéma français. C'est certain.

Mais d'après l'enquête que j'ai menée cette semaine, il semble que si notre cinéma était vraiment libre, on y verrait beaucoup moins de lits, de canapés ou de sofas.

Voici les réponses de plusieurs metteurs en scène à ces deux simples questions :

1° Si la censure n'existait pas, est-ce que vous auriez envie de tourner un film sur la guerre d'Algérie ?

2° Si oui, de quelle façon pensez-vous que le cinéma puisse aborder ce sujet ? Comment feriez-vous ?

● *L'histoire d'un appelé.*

● Jacques Doniol-Valcroze. — (« *L'Eau à la bouche* ». Presque terminé : « *Le Cœur battant* »).

Il y a bien longtemps qu'on devrait faire des films sur la guerre d'Algérie. Même sans consacrer tout un film à ce sujet, il devrait y avoir, dans tous les scénarios des films que l'on tourne en 1960, des références toutes les dix pages, au contexte dans lequel on vit.

Le cinéma français est condamné à l'irréalisme.

Si du jour au lendemain, on abordait le problème, on serait débordé par tout ce qu'on n'a pas dit depuis quatre ans.

Cela posé, j'aimerais certainement faire un film qui aurait un rapport avec la guerre d'Algérie. J'avais déjà imaginé, il y a trois ans, l'histoire d'un homme qui recueille chez lui une fille qui se révèle être du F.L.N. Haya Harareet devait même tenir ce rôle.

A l'heure actuelle, je choisirais de raconter banalement l'histoire d'un appelé. Sa prise de contact. Ce qu'il découvre. J'essaierais de raconter l'histoire du plus grand nombre.

Si le film ne donne qu'un aspect du problème, si le problème est dépassé à l'heure où le film sort, cela n'a aucune importance. L'important est que le problème se soit posé, et que le film reste comme le témoignage de son temps.

● *Un film sur les guerriers.*

● Philippe de Broca. — (« *Les Jeux de l'Amour* ». A sortir bientôt : « *Le Farceur* »).

Sûrement, j'aimerais bien. Mais je ferais un film sur la guerre d'Algérie moins en tant que phénomène politique et social, qu'en tant que lieu où se révèlent certaines vérités.

Je crois qu'en réalité ce serait un film sur la fausse valeur de l'héroïsme et je le situerais en Algérie parce que c'est là-bas que je l'ai découvert quand j'étais moi-même militaire.

Je le tournerais là aussi parce que c'est une guerre civile où les individus sont pleins de responsabilités.

Dans une guerre étrangère, les militaires sont des numéros. Dans une guerre civile, ils restent entiers, conscients, responsables surtout.

Ce serait un film situé en Algérie, un film non pas sur la guerre, mais sur les guerriers.

Philippe de Broca.
Une guerre civile.

Jacques Doniol-Valcroze.
Notre temps.

François Truffaut.
La confusion.

Roger Vadim.
Notre actualité.

● *De quel côté est la vérité ?*

● François Truffaut. — (« *Les Quatre Cents Coups* ». A sortir bientôt : « *Tirez sur le pianiste* »).

Non, je ne voudrais pas, car je ne pourrais pas dire que la vérité est d'un côté plutôt que d'un autre.

Les deux films que j'ai réalisés sont des films interrogatifs, et je ne pourrais là encore tourner qu'un film confus qui ajouterait encore à la confusion.

Si je parlais de « l'Affaire Dreyfus », aujourd'hui, cela me serait égal de laisser planer des interrogations, mais quand une affaire est en crise, il faut plaider et je ne sais pas.

● *Cela s'appellerait « Le Désespoir ».*

● Roger Vadim. — (« *Et Dieu créa la femme* », « *Sait-on jamais...* », « *Les Bijoutiers du Clair de lune* », « *Les Liaisons dangereuses* », « *Et mourir de plaisir* »).

Oui, parce que certains moments de l'évolution de la société ont besoin de témoignages objectifs. Je crois que ce qui se passe actuellement en Algérie est l'un de ces instants... Et il est aussi important pour un auteur d'en parler aujourd'hui qu'il était important au moment de la guerre d'Espagne d'écrire un livre comme « L'Espoir » de Malraux.

Si j'en avais l'occasion, ou plutôt si on me laissait tourner un film sur l'Algérie, j'essaierais de faire quelque chose qui ressemble cinématographiquement à ce livre : sans scénario préconçu, une sorte de documentaire, enrichi de toutes les anecdotes que je pourrais trouver sur place, et mettant en lumière les relations que peuvent avoir les différents individus qui se battent les uns contre les autres. Je l'appellerais « Le Désespoir ».

● *Le plus long jour en Algérie.*

● Henri-Georges Clouzot. — (Dix films. Vient de terminer : « *La Vérité* »).

Cela n'est pas d'hier que j'ai envie de faire un film sur ce sujet. Avant que cette guerre n'éclate, je voulais déjà faire un film sur la guerre d'Indochine.

J'avais aussi, il y a longtemps, parlé longuement de ce projet avec Masmoudi, et aussi avec Bourguiba.

Il y a quatre ans, le problème était déjà, évidemment, d'établir un scénario qui soit accepté par l'Armée et par les Algériens.

Ce que je ferais ? Je réunirais un faisceau d'anecdotes, dans tous les sens. Situées à un moment donné.

J'éclairerais toutes les vérités, croiserais toutes les lignes.

Ce serait une sorte de « Plus Long Jour » en Algérie. Par exemple, « Le 13 Mai », « Le 24 Janvier », traités comme par Merry Bromberger.

Je serais extraordinairement objectif, mais je crois que j'essayerais d'imaginer une solution, qui me serait évidemment personnelle.

Je poserais toutes les questions, mais les resserrerais dans le temps sur un seul ressort dramatique.

Ce serait un film très public en France, parce que c'est le sujet le plus important et qu'il concerne tous les Français.

Quand le problème sera internationalisé, ce sera même un film très exploitable à l'étranger.

Il n'y a donc pas de problème de financement !

● *Fidèle à la comédie.*

● René Clair. — (Vingt-six films. En préparation : « *Tout l'or du monde* »).

Non. Je préfère la comédie à la tragédie.

● *Quinze jours entre deux feux.*

● Claude Chabrol. — (« *Le Beau Serge* », « *Les Cousins* », « *A double tour* », « *Les Bonnes Femmes* ». Tourne en ce moment : « *Les Godelureaux* ».)

Et comment ! J'ai même écrit le sujet.

C'est l'histoire de deux soldats français qui désertent et veulent aller combattre avec les fellagha. Mais les fellagha n'en veulent pas, et ils ne peuvent pas non plus réintégrer leurs bataillons. Alors ils errent pendant quinze jours à travers l'Algérie, en spectateurs. Ils sont devenus neutres mais, au bout de quinze jours, ils sont pris dans une opération et sont tués. On ne saura jamais de quel camp est venue la balle. Evidemment, pendant ces quinze jours, ils auront tout vu et peut-être tout compris.

Claude Chabrol.
Deux soldats.

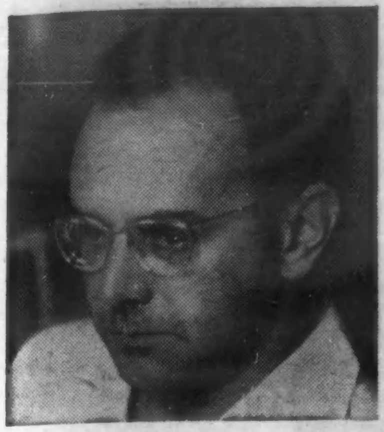
● *A travers une famille française.*

● Pierre Kast. — (« *Un Amour de poche* », « *Le Bel Age* ». A sortir bientôt : « *La Morte-Saison des amours* ».)

Naturellement, puisqu'il n'y a pas de problème plus important, politiquement, socialement et moralement en France actuellement.

Mais je crois que je tournerais ce film en France pour bien montrer justement les réactions sur la guerre d'Algérie en France.

Je raconterais l'histoire d'une famille française où une ligne de force change. La disparition de « l'Algérie de papa » serait l'élément déterminant à travers laquelle on pourrait voir évoluer toute la société française. Ce pourrait même être un film assez comique.



PIERRE KAST.
Un certain comique.

Ce qui m'intéresserait le plus, c'est de montrer comme la guerre d'Algérie détermine les formes politiques en France.

● *Une nouvelle « Grande Illusion ».*

● JEAN VALÈRE. — (*« La Sentence »*. En train de monter *« Les Grandes Personnes ».*)

Certainement, mais pas comme un reportage.

J'écrirais un sujet avec des personnages mêlant les deux communautés. Le but de ce film serait quand même la réconciliation.

Je ne ferais pas un film sur la guerre, mais sur la paix.

Non pas « L'Espoir », mais plutôt « La Grande Illusion ».

J'essayerais de construire une histoire psychologique, de faire un film sur les hommes, en profondeur, pour dissiper toute cette haine qui s'est accumulée.

Cette paix viendra quand même un jour et j'aimerais plutôt participer à créer une possibilité d'entente.

● *L'éclatement d'un couple.*

● ALAIN RESNAIS. — (*« Hiroshima, mon amour »*. Tourne en ce moment à Munich *« L'Année dernière, à Marienbad ».*)

Alain Resnais a essayé d'élaborer plusieurs scénarios sur la guerre d'Algérie. Avec Anne-Marie de Vilaine, il a même bâti une histoire assez avancée.

L'éclatement d'un couple marié, par suite d'une prise de conscience dont la guerre d'Algérie est la cause.

Mais, renonçant lui aussi, Resnais est allé tourner en Allemagne un film apolitique qu'il faudra, dit-il, « regarder comme une sculpture ».

MICHELE MANCEAUX.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *« Le Barbier de Séville » : un chef-d'œuvre, c'est ce qui ne vieillit pas.*

BEAUMARCHAIS n'est pas mon homme. Mais qu'après bientôt deux siècles ce « Barbier de Séville » ait gardé sa fraîcheur, qu'il n'ait pas pris une ride, en dépit des morceaux de bravoure mis partout en musique, c'est ce qui apparaît au petit écran. C'était joué à merveille par les Comédiens-Français fidèles à de sûres traditions. Un voisin de campagne me confiait que chez lui d'humbles téléspectateurs qui n'avaient jamais vu « Le Barbier » et ne connaissaient rien de Beaumarchais, avaient été enchantés et ravis comme le fut Paris il y a deux cents ans. On sait ce qu'on dit quand on dit d'une œuvre qu'elle dure: un chef-d'œuvre, c'est ce qui ne vieillit pas.

(Keystone.)

MARCEL PAGNOL.
Avec de bons sentiments.

● *Gentil Pagnol !*

MAIS alors, « La Femme du Boulanger » serait un chef-d'œuvre aussi. Je n'ai pas lu la nouvelle de Giono d'où est tiré le film. Mais la part de Pagnol doit être grande, car la même veine anime tout, qui court à travers ses « Mémoires ». Gentil Pagnol ! (la gentillesse au sens fort, n'est pas une vertu mineure). Sur mes vieux jours, et en ce temps « d'avant-gardisme » généralisé, je me sens de la tendresse pour ces auteurs qui pensent avec Jean Racine que « la principale règle est de plaire et de toucher » et que « toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première ». Et puis dans ce film il y a Raimu qui ici se dépasse lui-même. Qu'on ne fasse pas de bon cinéma avec de bons sentiments, n'en croyons rien. O Giono, ô Pagnol, avez-vous jamais rencontré ce boulanger qui, s'il existait, suffirait à nous réconcilier avec les hommes ? Il reste que vous lui avez donné la vie et que vous, vous existez.

● *Antoine Blondin : un Drieu innocent.*

« VIE PRIVEE DU MONDE » de Jean Masson. Voilà une idée de poète : un romancier nous amène dans des lieux peu connus, où la poésie se cache. Pourquoi habite-t-elle le pavillon de Breteuil où nous introduit Paul Guimard ? Dans cette retraite, des druides en veston entretiennent le culte bizarre de la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. Ce mètre de platine sorti du tabernacle (encore n'est-ce pas le vrai qui, lui, ne quitte jamais le saint des saints) est offert à notre adoration et à celle d'un milliard six cents millions d'êtres humains que nous avons convertis à notre système métrique.

Mais ce qui m'a surtout enchanté, ce sont les enfants palefreniers des haras du Pin, au milieu desquels circule Antoine Blondin, romancier dont la ressemblance avec Drieu La Rochelle m'a saisi, mais c'est un Drieu innocent, il me semble, un Drieu qui aurait gardé l'état de grâce de l'enfance.

« Je n'aime pas les gens qu'il fréquente » disait Jules Renard du cheval. Mais ici le cheval est servi par des enfants, et parfois il lèche doucement le crâne tondu de son petit esclave humain.

● *La Camargue : les touristes s'y sont mis.*

« CROQUIS DE CAMARGUE » par Charles Bringuier et Hubert Knapp. Interview d'un vieil éleveur de taureaux. Emouvant, mais un peu long. La Camargue... Je n'ai su la voir que gâtée par le tourisme. Les Saintes-Maries-de-la-Mer, que ce devait être beau autrefois ! Mais les touristes s'y sont mis. C'est une grâce de ma vie que d'habiter une campagne qui n'attire personne et où d'admirables églises achèvent de mourir loin de tout regard étranger.

● *Maurice Martin du Gard : six dîners en un.*

« LECTURES POUR TOUS ». Les mémoires de Maurice Martin du Gard. Il raconte un dîner chez moi, il y a quarante ans, dans lequel il nous avoue qu'il fait en réalité tenir cinq ou six dîners. Le recevions-nous si souvent ? J'en ai perdu le souvenir. Comment contesterais-je des propos tenus il y a quarante ans ? Ce qui donnerait tout son prix à un écrit de cet ordre, à mon sens, ce serait une exactitude stricte. Que de plusieurs dîners vous n'en ayez fait qu'un, cela suffit pour que je récuse votre témoignage. Ce qui n'enlève rien au constant intérêt de ces mémoires. Et je confirme sur un point, essentiel pour moi, ce qu'a dit Maurice Martin du Gard à mon sujet : peut-être n'aurais-je jamais publié les poèmes d' «Orages», s'il ne les avait tant aimés. Lui, il a cru que j'étais un poète. Sur ce plan-là, j'ai toujours eu besoin de la foi des autres.

● *Le bagne de Casabianda : comment écouter sans larmes ?*

« LA JUSTICE DES HOMMES ». Une admirable émission d'Igor Barrère et d'Etienne Lalou. J'ignorais l'existence de cet ancien bagne de Casabianda, près de Bastia, où les prisonniers vivent en liberté dans un domaine de dix-huit cents hectares qu'ils exploitent eux-mêmes. Plus de fausse honte cette fois : on ne leur fait pas tourner le dos. Nous voyons de face et longuement, ces hommes condamnés par d'autres hommes, ces assassins, ces voleurs, ces satyres. Aucun signe de déchéance sur ces visages quelquefois très beaux, toujours émouvants, comme marqués de la noblesse du malheur et de la solitude. Comment les écouter sans larmes ? Lalou les interroge avec la plus scrupuleuse délicatesse, sans jamais les blesser ; alors ils parlent. Ah ! ce n'est pas une mauvaise curiosité qui me donnait le regret d'ignorer le crime de chacun d'eux. Dans quel piège étaient-il tombés, ces innocents ? Nous vivons au milieu de voleurs triomphants. A notre insu, nous subissons leur loi. Toute la pègre du marché noir de l'occupation pèse lourdement, n'en doutons pas, sur la vie politique du pays. Que de parlementaires étaient à leur service !

Ces prisonniers qui, le dimanche, se baignent, vont à la pêche, ne s'aiment pas les uns les autres, cela est visible. Ils gagnent beaucoup moins que dans une centrale. Mais comment ne mangent-ils pas à leur faim, eux qui font valoir un immense domaine ?

● *« La Vie de bohème » : des airs qui remontent du fond de ma jeunesse.*

ENFIN un opéra supportable à l'écran : c'est que la télévision consent à mettre tous ses prestiges à son service. Il s'agit de « La Vie de bohème ». J'ai été élevé, j'ai vécu dans le mépris de Puccini. Eh bien ! cela ne vieillit pas si mal. Le premier acte m'a paru presque délicieux, sans aucune des vulgarités de Massenet. Il est vrai que ces airs remontaient du fond de ma jeunesse et qu'il n'y avait aucune proportion entre cette frêle musique et ce je ne sais quoi de doux, de désespéré qu'elle dégageait pour moi seul.

● *André Billy : cette lueur qui fuse sous la porte.*

« EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE » de Louis Pauwels. J'ignorais que deux fils de Gauguin vécussent encore à Copenhague. Ils n'ont presque rien à nous dire d'un père qu'ils ont à peine connu et dont ils paraissent avoir été bien incapables de découvrir tout seuls le génie. Mais qu'importe ce qu'ils disent ! Il nous suffit de penser : « Ce sont les fils de Gauguin... » pour être émus et pour approuver Pauwels d'avoir fait le voyage...

Mais voici André Billy dans sa maison de Barbizon. Pauwels a bien raison : le dernier roman de Billy, « L'Allegretto de la Septième » est d'une qualité rare. Un roman de la vieillesse ? Non, mais du printemps de la vieillesse, car la vieillesse a son printemps : le héros de Billy a soixante-cinq ans, il est encore aimé.

A en croire ce que Billy, si préoccupé de religion, confie à Pauwels, il a moins de foi encore qu'il n'en prête à son double, dans le roman. Il assure que la foi lui inspire plus de curiosité que de désir. Sur ce point, je me fie à son roman plus qu'à lui-même : c'est dans son roman qu'un romancier se livre. Et moi qui vous suis de si près, cher Billy, je sais bien que vous ne pouvez pas ne pas voir, à certaines heures, cette lueur qui fuse sous la porte...

FRANÇOIS MAURIAC.

(A.G.I.P.)

ANDRÉ BILLY.
Le printemps de la vieillesse.

MATHURINS
LES TROIS SŒURS
20 h. 45
RELACHE LUNDI

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

ÉTUDE

Cinéma et littérature

● *Peut-on faire un film comme on écrit un roman ? Le succès de « L'Avventura » pose le problème. Pierre Kast répond.*

LA transformation, pour une journée, de deux salles d'exclusivité en annexes de la Cinémathèque donne une couleur spéciale, une sorte de nouveau ton, au début de la saison parisienne. La sortie d'un film inédit précédée d'une rétrospective de son auteur, je n'en vois aucun autre exemple que ces « *journées Antonioni* ». Je crois, bien sûr, très important d'avoir pu se faire une idée claire de son œuvre complète, et d'avoir constaté, ou découvert, qu'elle est sans doute la plus importante du cinéma d'aujourd'hui. Mais, curieusement, ce que je crois capital est qu'on se soit, tout au long de la journée, battu pour entrer.

Même s'il ne s'agit que de deux petites salles, même s'il est prouvé, comme on peut bien voir, qu'une certaine marchandise continue d'attirer la grande foule, une révision s'impose dans l'optique des rapports du cinéma et du public. Quelque chose est en train de se passer, dont le triomphe des journées Antonioni et le succès de «L'Avventura» sont une première manifestation. Ce que je crois décisif, ce n'est pas que cette sorte de cinéma littéraire trouve son public, ce qui se fait sous nos yeux — ni même que ce public soit encore bien évidemment limité — mais qu'il se soit trouvé possible qu'un cinéaste comme Antonioni, quasiment condamné à la malédiction au début de sa carrière, ait été jeté sur le marché avec une grande probabilité de succès, chose impensable il y a vingt ans.

Une injure grave

Je tiens le phénomène de « L'Avventura » pour plus important encore que le film, pourtant un des plus beaux, à mon goût, qu'on ait jamais faits. « L'Avventura » oublie toutes les conventions de la construction dramatique ; la manière dont le récit est conduit est purement romanesque ; la densité des personnages semblable à celle des romans que j'aime le plus ; l'ambition artistique, la rigueur du style, et même, j'ose dire, la grandeur morale y sont évidentes. Un miracle se produit sans l'accord du sujet et de la forme : la fragilité des sentiments, l'incertitude et la précarité des amours, la subjectivité totale du temps, l'obscurité des consciences, se trouvent soudain exprimées avec autant de puissance que dans la plus grande littérature, et sans renoncer aux prestiges plastiques du cinéma.

On peut croire, dans un premier mouvement, que c'est là l'essentiel.

Ainsi, il existe un cinéma littéraire. Le mot « intellectuel » est une injure grave dans le milieu cinématographique, et le terme « littéraire » accolé à un film, une condamnation définitive. Avec Antonioni, tout cela va « en appel ». Depuis quinze ans, de toute évidence, des hommes qui se seraient sans doute, auparavant, servis du roman tentent de s'exprimer par le moyen du cinéma. Le beau film de Roger Leenhardt, « Dernières vacances », bien injustement méconnu, en était un des premiers exemples. Il est clair que pour Alexandre Astruc, pour Alain Resnais, pour Marguerite Duras, pour Jean-Luc Godard, pour Truffaut, pour Vadim (et chacun peut encore, à son gré, ajouter dix noms, vingt noms) il est possible de faire un film comme on écrit un roman, et que le cinéaste n'est plus une sorte de littérateur manqué. Dans le même temps, on s'aperçoit que le cinéma peut tout dire, ce qui ne signifie nullement qu'il y réussit toujours et à chaque fois.

Je ne vois pas en quoi cela menace le cinéma de divertissement ou de mouvement. Comme si une réimpression de Joyce gênait la diffusion de la série noire. Or, ce cinéma, qu'on nommera « littéraire » pour simplifier, est violemment ou sournoisement attaqué sur le point de ses rapports avec le public. Comme s'il existait un public en soi. Cette bizarre conception du commerce est d'ailleurs en pleine contradiction. Le terme « commercial » dissimule en réalité une esthétique qui n'ose pas dire son nom. Beaucoup de films « commerciaux », pendant l'année qui vient de s'écouler, ont eu un succès de commerce beaucoup plus faible que bien des films qualifiés de littéraires. Que certains en aient eu davantage n'y change rien.

Un hommage à Joyce

Il y a un extraordinaire mépris du public, conscient ou inconscient, dans la volonté de se mettre prétendument « à sa portée », et une extraordinaire vanité. Il n'y a tout simplement pas un public, mais mille publics, le cinéma réputé littéraire en a finalement plus le respect que le cinéma prétendu commercial. Je ne vois aucun moyen de diviser le cinéma à partir de critères : l'un qui s'occuperait du public et l'autre, pas — ou, comme on franchit ce pas sans hésiter, l'un qui le divertirait, et l'autre qui l'ennuierait. Le cinéma « littéraire », d'ailleurs, fait des conquêtes. Le grand succès de ces derniers jours va à un film à sketches (1). Passons sous silence avec indulgence le fait que les spécialistes de la vente ont toujours été sûrs qu'aucun film à sketches ne « pouvait marcher ». Mais l'un de ces sketches (2) est entièrement construit sur une série de monologues intérieurs des trois personnages. Réjouissons-nous. Je ne ferai pas à Michel Audiard le plaisir de lui reprocher d'avoir rendu hommage à Joyce ou à Valery Larbaud.

Trois fois par soirée, chaque jour, un public bruyant et agité, qui ne vient pas là comme à la messe, s'entasse dans les escaliers de la Cinémathèque. J'ai vu, il y a dix jours, plusieurs centaines de garçons et de filles de moins de vingt ans s'écraser pour voir « L'Age d'or », de Luis Buñuel, l'un des plus beaux films de l'histoire du cinéma, mais pas le plus facile. Je ne sais pas si cette évolution qui pousse tant de films vers l'ambition littéraire est justifiée ou non, bonne ou non. Je sais qu'elle est un fait — et je vois que ce fait ne se produit pas dans l'indifférence.

PIERRE KAST.

(1) « La Française et l'Amour ».
(2) « L'Adultère ».

(Archives.)

KIM NOVAK DANS « LIAISONS SECRÈTES ».
Le goût du fruit défendu.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Liaisons secrètes » : dans un monde où l'on s'ennuie.*

L'ADULTERE est un sujet dont le public reste encore assez friand. Le Français, en particulier, a gardé le goût de ce plat défendu, comme toutes les vieilles civilisations, héritières de traditions religieuses qui ont fait de l'amour extra-conjugal le sym-

ODEON
THEATRE DE FRANCE
RENAUD - BARRAULT

Septembre : Jeudi 29 - Vendredi 30
LA CERISAIE

Octobre : Sam. 1er - Dim. 2 (mat.-soir.)
CHRISTOPHE COLOMB

LUNDI 3 OCTOBRE
RHINOCÉROS

STUDIO DE L'ÉTOILE
14 RUE TROYON
Le testament d'Orphée

un film de Jean Cocteau

Lundi au vendredi, mat. 15 h. Soirée et dim. permanent de 14 h. à 24 h. perm. de 19 h. 30 à 24 heures. Samedi

(Archives.)

SOPHIA LOREN DANS « LA DIABLESSE EN COLLANT ROSE ».
La consécration du western.

bole du désordre et du mal. Mais, dès qu'il fut creusé, le soupirail du divorce par où s'évadaient autrefois en rasant les murs quelques prisonniers du mariage, s'est élargi si vite qu'il a pris aujourd'hui la forme d'une porte cochère par où s'enfuient, la tête haute, tous les mécontents.

L'adultère, qui inspira de si beaux livres, a donc perdu de nos jours beaucoup de son intérêt dramatique, désamorcé par la soupape du divorce et l'assouplissement des mœurs.

Voilà donc un aspect de l'amour, ou plutôt une situation qui, peut-être très bientôt, disparaîtra des problèmes de la société et donc de la littérature, comme du cinéma.

C'est pourquoi lorsque l'Amérique de 1960 s'empare du sujet pour le traiter en pointillé, à la française, dans le cadre de la vie moderne des Etats-Unis, le spectateur se tient sans grand mal à l'écart du drame. Seule, la force passionnée qui secoue les héros peut éveiller un intérêt et le toucher s'il reconnaît à travers leur jeu cet éternel tourment de l'homme, l'amour.

La distraction de l'amour

« Liaisons secrètes » (1), qui raconte l'histoire d'un faux couple issu de deux couples légitimes désunis, devrait donc reposer exclusivement sur l'interprétation des deux coupables : Kim Novak et Kirk Douglas, chargés de réveiller en nous le frémissement de « La Princesse de Clèves ». C'était pour ces vedettes une bien lourde tâche dont le metteur en scène a voulu, en partie, les décharger en s'efforçant, par la description du milieu, d'insister sur les forces morales et sentimentales qui retiennent l'homme à son foyer.

Mais nous découvrons très vite, peut-être parce que nous sommes curieux de la vie intime des Américains, que le vrai sujet est ailleurs ; et que la démonstration qui nous est faite, à l'insu de l'auteur, n'est pas celle d'une passion mais d'un monde où l'on s'ennuie. Involontairement, Richard Quine décrit des foyers et des habitudes qui ont un goût de néant et dont les héros tentent de s'évader pour chercher la distraction de l'amour plus que l'amour.

Ainsi le vrai sujet du film est-il déformé par son aspect décongestionnant, hygiénique et aussi par l'ennui, source de cette molle passion qui attire les deux amants l'un vers l'autre. Le malheur de ces héros éternels est sans doute d'être entrés dans un film qui voudrait être à la fois « Brève Rencontre » et « Propriété privée » mais où l'on ne retrouve ni la fatalité de l'un ni la violence de l'autre.

« Liaisons secrètes » reste donc une construction assez démodée de l'esprit dans un décor de cinémascope. Nous nous intéressons cependant à ces visages, nous les surveillons pour y trouver un instant la trace de l'amour et la perdre aussitôt. Certains moments de ce film pourraient être en effet de grands moment si l'auteur osait aller jusqu'au bout ; mais comme s'il doutait de lui-même ou de ses interprètes, la caméra se dérobe à l'instant même où nous allons « marcher », la séquence s'achevant sur un motif de musique douce, un regard langoureux, une caresse inanimée.

Bref, nous retombons sans cesse dans la tradition la plus commune du cinéma hollywoodien dont les conventions et les abréviations ne sont bien souvent, il faut le reconnaître, que la réplique des usages d'un peuple qui simplifie en quelques mots ou gestes mécaniques des sentiments dont un Français ferait un roman.

Voilà donc un sujet bien mutilé en dépit d'une interprétation convenable, où Kirk Douglas, sans fausse note et sans émotion, incarne à la fois l'époux scrupuleux et l'amant vigoureux, tandis que Kim Novak, plus belle que jamais, épanouie, grave, sensuelle, en un mot superbe, nous paraît assez mal désignée pour nous convaincre qu'elle n'a pas trouvé auprès de son époux toutes les satisfactions qu'elle va demander à un étranger.

BRUNO GAY-LUSSAC.

(1) Ermitage.

La critique de René Guyonnet

● *« La Diablesse en collant rose » : une petite bourgeoise qui aime la toilette.*

SOPHIA LOREN devenant de plus en plus une vedette hollywoodienne, comment l'intégrer davantage encore au folklore américain ?

La réponse allait de soi : en lui faisant tourner un western. Ainsi naquit « La Diablesse en collant rose » (« Heller in Pink Tights » (2). Projet séduisant.

Le producteur Carlo Ponti, mari de la vedette, entreprit de mener l'affaire à bien. Les meilleurs scénaristes furent engagés : Dudley Nichols, qui écrivit « La Chevauchée fantastique », Walter Bernstein, etc., la mise en scène confiée à celui des vieux routiers de Hollywood qui est sans doute le plus habile : George Cukor.

Toutes ces bonnes idées mises ensemble cependant, ne donnent pas un très bon résultat. « La Diablesse en collant rose » est un bout à bout de situations de répertoire : le « show » dans l'Ouest, les chariots dans le désert, la menace des Indiens, la marche forcée, dans les montagnes, d'un groupe où un conflit menace d'éclater, etc. Quant au dialogue, il est tellement stéréotypé qu'on prévoit les répliques à l'avance. Ce film, de plus, en mélangeant des genres aux règles strictes, le western et la comédie parodique, manque d'unité.

C'est dommage, parce que la vie d'une troupe théâtrale en tournée dans l'Ouest, c'était un bon sujet. Mais il aurait fallu s'autoriser quelques audaces : or, cette diablesse en collant rose n'est qu'une petite bourgeoise qui a le goût des toilettes coûteuses.

Reste la direction d'acteurs. C'est une étrange idée d'avoir choisi Anthony Quinn pour un personnage de cabot pusillanime : il ne s'en dépêtre que rarement. Sophia Loren, qu'on éteignait, dans ses derniers films, pour en faire une actrice, retrouve ici de la spontanéité. Violemment blonde, elle est, hélas ! mal photographiée, sauf vers la fin où, dans un corsage mauve, elle est ravissante.

RENE GUYONNET.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« L'Idiote » : un gentil jeu du chat et de la souris.*

CE que Marcel Achard peint le mieux, ce sont les hommes. De « Jean de la Lune » à « Patate », en passant par « Domino », « Petrus » ou « Le Corsaire », ses grands succès sont au masculin. Sans Dostoïevski, il aurait pu écrire « L'Idiot ». Mais il a écrit « L'Idiote » et c'est un peu moins bien (3).

A la réflexion, tous ces charmants héros, sincères, souriants, un peu distraits, qui poussent l'amour-goût jusqu'aux frontières de l'amour-passion, est-ce que ce ne sont pas de ceux que

→

(2) Elysées-Cinéma.
(3) Théâtre Antoine.

Cabarets Dancings
LA TETE DE L'ART 5, avenue Opéra OPE. 53.39
JEAN CONSTANTIN et GUYLAINE GUY
Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.-L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne ELY. 11-61
MOULIN ROUGE Place Blanche - MON. 00-19 LA REVUE JAPONAISE 21 h. - Diner-dansant 23 h. - Spectacle 30 NF Minimum charge par personne avec 1/2 bout. de Champagne

SPECTACLES

● Dans le cadre habituel des tournées Herbert et Franck, **SERGE REGGIANI** s'apprête à jouer « Les Séquestrés d'Altona » de **JEAN-PAUL SARTRE**, à Alger ● **PHILIPPE DE BROCA** tournera « Cartouche », adapté par **MAURICE DRUON** ● **JEAN-NOEL GRINDA** et **SYLVIA CASABIANCAS** ont signé un contrat chez **BARCLAY** ; ils vont enregistrer un disque en duo ● « Milord », chanson française créée par **EDITH PIAF**, est en tête des ventes dans la moitié de l'Europe. En Allemagne, le disque de Piaf a été détrôné par celui de **DALIDA**... qui interprète « Milord » en allemand ● « Les Jeux de l'Amour » ont été saisis par la douane américaine ● **DAVID O'SELZNICK** a confié à John Frankenheimer la réalisation de « Tendre est la nuit », de **F. SCOTT-FITZGERALD**, avec Christopher Plumet et Jennifer Jones ● **JACQUES RIVETTE** termine un scénario sur la guerre de Vendée et **PIERRE KAST** celui d'une comédie dans le style de Preston Sturgess ● Sortie à Paris, le 5 octobre, de « Look back in Anger », d'après la célèbre pièce de **JOHN OSBORNE** (au Cinéma d'essai) et de la « Dame sans camélia », d'**ANTONIONI** (à la Pagode) ● Un roman d'**IGNAZIO SILONE**, « Le Grain sous la neige », sera porté à la scène par **MAURICE JACQUEMONT**, en février prochain, dans une adaptation de **DANIEL GUERIN** (Alliance française).

→

l'on a envie d'appeler avec affection « de tendres idiots » ? Mais la version féminine de ce caractère semble moins plausible. Ici Josefa est une bonne fille, nature, spontanée, peu avare de ses charmes, ingénue de cette ingénuité roublarde qui désarçonne les plus malins. Elle se débat pendant trois actes dans le cabinet du juge d'instruction sous l'inculpation d'avoir tué un de ses amants, maître d'hôtel dans la maison où elle était femme de chambre. L'intrigue policière est ingénieuse, un peu lâche : gardons-en le secret, même s'il ne peut guère tromper les amateurs un peu entraînés. D'ailleurs, on se passionne modérément pour cette histoire, et on n'est pas très inquiet pour l'héroïne injustement soupçonnée, parce que le charmant juge d'instruction est pour elle et parce que nous savons bien qu'elle n'est pas si idiote que cela et qu'elle finira par confondre les coupables. Tout cela n'a pas beaucoup de crédibilité et se ramène à un gentil jeu du chat et de la souris.

Et puis c'est une pièce servie et torpillée par son excellente interprétation. Quand on voit entrer en scène Mlle Annie Girardot, merveilleuse comédienne toute de finesse et de justesse, a-t-on envie de dire : « Voilà l'idiote » ? Et quand on voit M. Jean-Pierre Cassel, excellent jeune premier, libre, spontané, plein de feu, cascadeur, a-t-on envie de se dire : « Voilà le juge d'instruction » ? Ils font merveilleusement ce qu'ils doivent faire, M. Cassel se discipline mais on le sent supérieur à son rôle, Mlle Girardot est éblouissante aussi bien par les jeux de physionomie que par les gestes et les intonations, mais cette perfection même risque de souligner ce que le personnage a d'un peu factice. Les rôles secondaires sont fort bien tenus, notamment par M. Christian Marin et M. Daniel Ceccaldi qui a une des meilleures scènes de la pièce, et M. Jean Meyer a fort bien mis en scène ce crime imparfait...

Un sixième centre

● *André Reybaz à Tourcoing : presque un exploit sportif.*

LA création du Centre dramatique du Nord, à Tourcoing, la présentation dès le premier jour de deux spectacles importants, « Le Misanthrope » en matinée et « Le Schisme d'Angleterre » de Calderon en soirée, sont un événement et un exploit théâtral qui est presque un exploit sportif.

On connaît la mission des centres : rendre le goût du théâtre par le théâtre, fonder dans chaque région une troupe qui, chaque année, présente de ville en ville cinq ou six spectacles choisis sans complaisance, sans souci de succès commercial immédiat. Cinq centres ont été fondés de 1947 à 1952 : Strasbourg, Rennes, Saint-Etienne, Aix, Toulouse. Puis, rien. Les cinq centres ont vécu avec des dotations faibles, dans des circonstances souvent difficiles : mais ils ont prouvé que la vie théâtrale en province était possible et que l'on pouvait acclimater presque partout des œuvres ambitieuses, tout à fait étrangères aux préoccupations des « tourneurs » habituels. L'administration de M. Malraux l'a compris et le mouvement vient de reprendre avec la fondation du sixième centre, celui de Tourcoing.

On est heureux aussi d'en voir confier la direction à M. André Reybaz, qui n'a jamais manqué de courage ni de goût, qui a été le premier à monter Jean Vauthier ou Durrenmatt, qui n'est pas un inconnu dans les régions du Nord puisqu'il a été, pendant des années, l'animateur du festival d'Arras. Au centre du Nord, il présentera, outre ses deux premiers spectacles, un Claudel, un Supervielle, un Aristophane et une pièce nouvelle de Hugo Claus, « Sucre ».

Du cinéma muet

N'insistons pas sur un « Misanthrope » sincère, mais encombré de jeux de scène gratuitement empruntés au cinématographe muet. « Le Schisme d'Angleterre » est une belle pièce de Calderon jamais jouée en français. Malgré son titre, ce n'est pas une pièce sur la théologie, c'est une pièce sur la luxure. Henry VIII n'est pas encore le roi Barbe-Bleue, il est un homme affolé par le désir d'Anne Boleyn, jouet de l'ambitieuse et jouet de lui-même. La pièce semble un simple découpage historique, et pourtant Calderon a eu raison, rien ne condamne le schisme avec plus de force et plus de mépris que cette manière de le ramener à ses racines purement charnelles.

Dans d'ingénieux décors de M. Pommier, la troupe du centre joue cela fort bien, et ce spectacle au moins permet d'espérer beaucoup du travail que M. Reybaz entreprend.

ROBERT KANTERS.

DISQUES

Une crise ? Quelle crise ?

● *Sur le marché, déjà complexe, du disque, une nouvelle formule. Qui gagnera ?*

IL y a exactement un mois, une page de publicité parue dans un périodique révolutionnait (ou presque) le monde du disque. Pathé-Marconi, l'un des plus importants producteurs français, lançait son « Club » : 3 microsillons 33 tours pour le prix d'un seul, soit 21,36 NF; ce qui représente (selon le prospectus) « une remise pouvant dépasser 48 % par rapport aux prix de catalogue ».

Surprenant, non ? qu'une maison qui fut l'un des adversaires les plus acharnés des autres clubs (maintenant concurrents !) et surtout des disquaires pratiquant le discount de 20 %, qui avait préconisé le boycottage de ces commerçants, le refus de livraison, la coupure des crédits, en les accusant de « pourrir le marché », prenne aujourd'hui le même chemin ?

Quels sont les arguments de Pathé-Marconi ?

● Nous voulons attirer la clientèle qui n'a pas le temps ou la possibilité de se rendre chez les disquaires : les campagnards, les allongés, les « pressés »...

● Nous ne nuisons pas aux disquaires puisque les membres du club peuvent s'inscrire chez eux ; ils deviennent ainsi « disquaires adhérents » et touchent une commission sur les disques vendus aux membres du club ; en outre, un client-club deviendra sans doute un client tout court...

● Les disques-club ne sont pas des « rossignols » : « Chopin » par Samson François, Nathan Milstein, Frank Sinatra, Gilbert Bécaud, etc. ; la sélection sera renouvelée tous les mois...

● Depuis le début, nous recevons en moyenne 500 réponses par jour : preuve que la formule est bonne !

Tout cela est vrai ; mais... Si la campagne publicitaire de plusieurs dizaines de millions qui soutient le lancement du Club porte ses fruits, et si la formule en elle-même peut aider à élargir le marché du disque, la réaction des disquaires de province est très vive ; à Lille, par exemple, les disques Pathé-Marconi ne sont plus exposés dans certaines vitrines et le disquaire le plus important de la ville menace de renvoyer ses stocks...

Quelle est l'opinion des autres producteurs ? Une réserve prudente.

Philips : « *Si nous avions des projets du style Club, il est probable que nous ne les dévoilerions pas ; mais ce que nous pouvons dire pour l'instant, c'est que nous n'en avons pas.* »

Barclay : « *Le Club Pathé-Marconi ? Créé pour pallier la crise ? Oui, nous en avons entendu parler. Si cela nous gêne ? Pas le moins du monde. Nos disques ne se vendent pas mal, au prix normal, nous continuerons donc à mener une politique traditionnelle. Il y a un an, la marque « Bel-Air », filiale de Barclay, prenait dans son réseau de distribution les disques « Erato » dont le catalogue — classiques pour mélomanes avertis — se vendait difficilement... les ventes d'Erato ont augmenté de 40 % ; alors nous avons décidé, chez Barclay, de distribuer dorénavant la marque Supraphon — classiques et folklore des pays de l'Est. Vous parlez d'une crise ? Quelle crise ?* »

DANIELE HEYMANN.

(Lipnitzki.)

JEAN-PIERRE CASSEL ET ANNIE GIRARDOT DANS « L'IDIOTE ».
Si Dostoïevski n'avait pas existé.

CINEMA D'ESSAI
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
Le Poème de la mer
de DOVJENKO v. o.
DERNIERE SEMAINE

AGRICULTEURS 8, rue d'Athènes TRI. 96-48
ALIDA VALLI dans SENSO de LUCHINO VISCONTI
v. o.

TNP - RÉCAMIER
REOUVERTURE LE 30 SEPTEMBRE
Tous les soirs à 20 h. 30 (Relâche jeudi) - Dimanche, matinée à 14 h. 15
GENOUSIE
Comédie de René de OBALDIA
LOCATION OUVERTE
3 - 6 - 9 NF 2, rue Récamier (métro Sèvres-Babylone)

(Archives.)

« PÊCHEURS A LA LIGNE » PAR LE DOUANIER ROUSSEAU.
Entre l'Italie et le Tchad.

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

● *Oscar Pettiford : le premier solo à la contrebasse.*

OSCAR PETTIFORD vient de mourir à l'hôpital Frederiksberg de Copenhague.

Je me souviens être entré un jour dans un petit club de New York, sans trop savoir quel genre de musique j'allais y entendre. Pour la première fois, je voyais Oscar. Il jouait d'une contrebasse amplifiée électriquement. Chacune de ses notes partait comme un coup de poing, détachée, d'une justesse miraculeuse. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais vraiment apprécié les solos de basse en direct. Pour moi, cet instrument ne disposait en solo que d'un mode d'expression mineur. Mais en cinq minutes Oscar venait de faire de moi un *fan* de la contrebasse.

A treize ans

D'origine indienne, « O.P. », comme on l'appelait familièrement, était âgé de trente-huit ans. Fils de famille nombreuse (il eut douze frères et sœurs), il vint à la musique de jazz dès treize ans en jouant du piano, puis de la basse. Il se mêla aux luttes qui marquèrent l'avènement du bop, en 1943, à New York, et se produisit en compagnie de Dizzy Gillespie, Max Roach et Roy Eldridge. Il entra ensuite dans l'orchestre de Duke Ellington et y demeura jusqu'en 1948.

Pettiford accompagna la plupart des grands noms actuels du jazz. Il vint à Paris en 1958 pour un concert à l'Olympia et décida de rester en Europe. C'est l'année dernière que Pettiford se fixa définitivement au Danemark, patrie d'adoption d'un autre grand jazzman américain, Stan Getz.

Pettiford fut le premier musicien de jazz à se servir du violoncelle comme instrument soliste. Une technique sans défaut, un sens remarquable de la construction mélodique et du swing constituaient les atouts maîtres de Pettiford. Pour beaucoup, il était le successeur logique de Jimmy Blanton. Sa mort est une très lourde perte pour le jazz.

● *Stan Getz : le meilleur Blanc au saxo.*

DEPUIS qu'il s'est fixé à Copenhague, Stan Getz ne s'est guère signalé à l'attention des amateurs de disques. Le 30 cm que publie la marque CID (42.001) rappelle opportunément que Getz est bien le meilleur saxophoniste blanc qu'ait connu le jazz.

Enregistré en direct au cabaret « Storyville » de Boston, ce disque restitue l'atmosphère chaude et détendue dans laquelle un musicien délicat comme Stan Getz donne le meilleur de lui-même. Entouré par une excellente formation où se distinguent le guitariste Jimmy Raney et le pianiste Al Haig, Stan Getz donne un aperçu très complet de son talent. De longues improvisations — dans « Jumpin' with Symphony Sid », « Signal » et « Budo » notamment — permettent d'admirer la parfaite élégance avec laquelle Getz construit et développe son jeu au ténor. Moins véhément que Coltrane ou Eddie Davis, moins inquiet que Lester Young, Getz reste unique par sa sonorité qui allie toujours swing et poésie.

DANIEL FILIPACCHI.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *Cette année à Paris, l'Italie, l'Espagne, le Tchad et le « gentil Douanier ». Et, pour les amateurs d'art moderne, un précieux guide.*

CHAQUE année, la galerie Charpentier ouvre la saison picturale, vers la mi-octobre, en invitant cent peintres (pas plus et pas toujours les mêmes, en principe) à participer à l'exposition dite de « l'Ecole de Paris ». Cette année, un tiers de ces peintres seront italiens. Des Italiens d'Italie pour la plupart et non des Italiens de Paris.

Une telle participation tend à prouver qu'on fait *aussi* de la peinture et de la sculpture ailleurs qu'à Paris. Mais pourquoi l'Italie plutôt que le Japon ? Parce qu'il faut bien commencer par un pays, et surtout parce que, dès le mois de novembre, c'est la peinture italienne — celle du XVIII^e siècle— qui fera courir et parler tout Paris.

Dans les immenses locaux du Petit-Palais, où trônaient encore, au début de l'été dernier, les pierres sculptées de l'Inde, des centaines de tableaux et d'objets d'art, venus en majeure partie d'Italie, vont bientôt réveiller le souvenir de la fameuse exposition d'Art italien qui inaugura, quelques années avant la dernière guerre, le cycle des grandes manifestations picturales itinérantes. Et comme il s'agira, cette fois-ci, des seules œuvres du XVIII^e siècle, pour être moins dispersé, le voyage qui nous est proposé à travers le temps n'en sera que plus surprenant.

Au printemps prochain, quand les toiles d'Italie auront rejoint leurs musées respectifs, ce seront les toiles de Madrid et de Barcelone qui prendront le train pour Paris. Le musée des Arts décoratifs annonce en effet une manifestation sensationnelle sous le titre : « Quatre siècles de peinture espagnole. »

Pour faire la soudure entre l'Italie et l'Espagne, un nom qui symbolise naïvement tout le mystère de la poésie involontaire : le Douanier Rousseau et un pays qui incarne entre tous les non moins mystérieux pouvoirs du continent africain : le Tchad.

Trois vagues

Venues de tous les coins du monde, les toiles du « gentil Douanier » orneront, vers le début de l'année 1961, les murs de la galerie Charpentier, tandis que Jean-Paul Lebeuf, qui a consacré sa vie à l'étude du Tchad, présentera dans leur contexte humain, au musée de la France d'outre-mer, des collections de pièces dont les meilleures sont comparables aux plus belles pièces de l'art aztèque, français ou chinois.

Cela dit, les animateurs des quelque 300 galeries parisiennes consacrent le mois en cours à l'élaboration de leur programme de l'année. D'octobre à la Noël, de Noël à Pâques et de Pâques au 14 juillet, l'habituel raz de marée des vernissages se ruera sur Paris en trois vagues successives.

Pour se défendre contre l'inévitable confusion qui engendre une telle débauche de peinture, le public sera toutefois mieux armé que l'an dernier.

D'abord parce que le musée d'Art moderne a eu l'excellente idée d'organiser, à partir du 15 octobre prochain, une exposition des « Sources de l'art du XX^e siècle ».

Ensuite, parce qu'est paru, cet été, une sorte de « Baedeker de l'amateur d'art moderne ». Il s'agit du « Panorama des Arts plastiques contemporains », de Jean Cassou (1). Bien sûr, comme on dit des asiles d'aliénés espagnols : « Tous ceux qui le sont n'y sont pas et tous ceux qui y sont ne le sont pas. » Comment faire une place à *tous* les artistes qui comptent aujourd'hui, même en 800 pages ? Tel n'était pas, d'ailleurs, le propos de Jean Cassou, mais de nous aider à discerner les grands courants et quelques-unes des œuvres les plus significatives de ce siècle.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Editions Gallimard, collection Le Point. 800 pages, 30 NF.

GALERIE KARL FLINKER
34, rue du Bac - LIT. 20-59
ARIKHA - BLUHM - CAZAC
HUNDERTWASSER - KUJAWSKI - SABY
SONDERBORG - ZANARTU

DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP
Sculptures et tapisseries récentes

Galerie André WEIL
26, avenue Matignon
A. SERRA
1er au 16 octobre

GALERIE VENDOME
12, rue de la Paix - OPE. 84-77
Jean CYRANO
Peintre naïf de Montmartre
1re exposition : 27 septembre au 12 octobre

GALERIE JEANNE BUCHER
AGUAYO - CHELIMSKY - FIORINI
LOUTTRE - MIHAILOVITCH - MOSER
NALLARD

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

GALERIE ANFORA
51, rue Saint-Louis-en-l'Ile - PARIS - MED. 13-71
EDOUARD PASTOR
PEINTURES - DESSINS
Du 30 septembre au 15 octobre

LOUIS CARRÉ
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Estève
Gilioli - Gromaire - Hartung - Kupka - Lanskoy
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider
Soulages - Staël - Villon

Mardi 4 octobre 1960, de 18 à 21 h., le sculpteur KOSICE signera sa plaquette « Poème hydraulique » et son livre « Géoculture de l'Europe d'Aujourd'hui » à la Librairie Pierre Belfond, 29, boulevard Raspail.

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra
OPE. 52-07
Du 15 septembre au 10 octobre
BERTINI — RIGAL
CHAMINADE — SINGER
CLERC
LANGLOIS — VAN HAARDT
PETERSEN — J.-P. VIELFAURE
Sculptures de ANDREOU et GUZMAN

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

25 SEPTEMBRE

DES lecteurs me reprochent, sur le ton de l'amitié presque toujours, mais quelquefois aigrement, d'être obsédé par l'âge que j'ai. Il est vrai que la vieillesse est un état qui ne permet guère qu'on l'oublie. Durant le temps où j'ai été jeune, je songeais que je l'étais chaque année un peu moins. Adolescent, je suivais d'un regard désolé l'enfant qui s'appelait François, dont la maigre silhouette s'effaçait peu à peu dans la brume. Jeune homme, je n'en finissais pas de dire adieu à mon adolescence. Au vrai, la nouvelle vague est un mythe. Il n'y a pas de nouvelle vague, mais un moutonnement de vagues courtes et pressées qui s'écroulent l'une sur l'autre.

Seule, la vieille vague demeure étale. La vieillesse constitue un état stable dans lequel nous nous sentons à jamais établis : elle est l'éternité commencée. Ce matin d'un dimanche aussi calme et pur que le dernier fut tourmenté et sombre, ma méditation s'attache à cette pensée, un peu plus la mienne à mesure que je descends la dernière dune vers la mer : pour moi, plus moyen d'être d'accord sur rien avec personne. C'est dans cette impossibilité que la solitude définitive s'enracine. Telle est la solitude d'un de Gaulle, précisément, et à mon niveau modeste, la mienne. O mes frères, de droite et de gauche, tous vous avez tort.

CEUX qui sont jugés, dans le triste procès en cours, et ceux qui jugent ont également tort à mes yeux. Car il est bien vrai, en ce qui concerne ces derniers, que les tortures et que les crimes impunis qu'une litote indulgente appelle des disparitions, désarment la justice et l'obligent à baisser la tête, qu'elle soit coiffée d'un képi ou d'une toque. Nous en avions averti nos censeurs, nous qui, les premiers, osâmes dénoncer et appeler de leur nom certaines pratiques. Je le demande aujourd'hui à Mᵉ Isorni et aux membres de la Commission parlementaire devant laquelle je comparus au Palais-Bourbon : de quel œil ils considéraient le mauvais Français que j'étais !

Où se trouvaient pourtant les vrais amis de l'Armée, sinon parmi ceux qui, comme nous, demandaient que le feu fût appliqué à la plaie avant que le corps entier ait été infecté ? Et quels furent ses ennemis sinon vous, résolus à ne pas croire ces choses, en dépit de tous les témoignages, et acharnés à jeter la suspicion sur ceux qui les dénonçaient ?

L'affaire Dreyfus est née de cette complicité d'honnêtes gens persuadés, eux aussi, qu'il fallait par devoir couvrir le crime. Rien n'apprendra jamais à cette espèce-là que ce qui a été semé dans les ténèbres sera moissonné un jour dans une implacable lumière. Tous les faux de l'affaire Dreyfus ont finalement émergé.

JE suis donc contre vous, les accusateurs, mais non certes avec vous, les accusés. Je le répète : j'attendrai la fin du procès pour m'expliquer à ce sujet, ne voulant rien avancer ici qui puisse nuire à leur défense. Pourtant cette lettre publique de Sartre, que je lis et que je relis, ne puis-je la commenter ? Elle n'altère en rien les sentiments que son auteur m'inspire et que j'exprimais ici-même, il y a un mois. L'étrange est qu'un esprit de cette qualité ait cédé à l'exaspération — mais peut-être est-ce au désespoir — jusqu'à écrire à la face du monde : « La gauche est impuissante et elle le restera si elle n'accepte pas d'unir ses efforts à la seule force qui lutte aujourd'hui réellement contre l'ennemi commun des libertés algériennes et des libertés françaises, et c'est le F.L.N. »

Sartre s'irrite quand à son propos nous parlons de romantisme. Rien ne l'exaspère comme notre indulgence. Mais c'est que sur ce point précis il se sent vulnérable. Notre indulgence, il sait mieux que nous pourquoi il la mérite, en effet, et qu'après des années d'une lutte épuisante, rejeté par les communistes vers une gauche qui n'existe plus, vers un cadavre où il nous dit que les vers se sont mis, il ne lui reste plus que ce choix absurde, que cette solution de désespoir : compromettre la gauche française, ou ce qui en reste, avec l'étranger en guerre contre nous.

Car, pour Sartre, il s'agit bien de l'étranger. La fiction des Algériens, Français à part entière, n'existe pas pour lui. Les Algériens sont à ses yeux un peuple séparé de nous et en guerre contre nous. Or ces Algériens en armes, qui ne sont pas toute l'Algérie, en constituent précisément la fraction chargée de crimes. Et certes, vous pouvez leur trouver mille excuses. Je les connais comme vous, ces excuses. Il n'empêche que Sartre convie la gauche française à lier parti, à se compromettre avec des terroristes couverts à la fois de sang français et de sang algérien. (Car combien de musulmans ont été immolés par leurs frères !)

Voilà donc le bain de jouvence que vous proposez à la gauche moribonde ! Si elle suivait votre conseil, ses adversaires auraient beau jeu, convenez-en, quand elle leur parlerait d'Audin ou d'Alleg, pour lui mettre de force le nez dans le sang qu'ont répandu ceux dont elle aurait épousé la cause et — non, nous ne rêvons pas ! — qu'elle aurait associés à la restauration de la démocratie en France.

Quelle folie ! Car quand il s'agit de Sartre, on ne saurait dire : quelle sottise ! Et quitte à le rendre furieux, je m'obstine à penser : quel désespoir ! Et quels misérables que ces politiciens de droite ou de gauche, que ces militaires de coups d'Etat qui auront poussé les meilleurs d'entre nous sur une route sans issue, sur le plus mort des chemins morts !

« MAIS vous, que proposez-vous à la gauche française ? » Que répondre, puisqu'elle refuse de faire un rempart à de Gaulle ? Je ne l'inciterai pas, en tout cas, à entreprendre cette action, à la fois légale et astucieuse, auprès des jeunes de l'armée d'Algérie, proposée par l'éditorial du dernier « Express ». Mes raisons de ne pas l'approuver, j'en remets à plus tard l'examen, un peu lâchement, à quoi bon le nier ? Parce que j'espère que tout cela tournera court. Sinon, je le dis en pesant mes mots, il faudra craindre le pire, pour une jeunesse déchirée, pour « L'Express », et pour vous, J.-J. S.S. Puissé-je avoir tort ! Je n'ai jamais tant désiré de n'être pas prophète.

Dans cette confusion tragique des esprits, quelqu'un demeure debout, un peu plus contesté de jour en jour, certes, et comment cela pourrait-il ne pas l'être ? Quel esprit, si trempé qu'il soit, résisterait à cette meule implacable, qui l'use jour après jour ? Il demeure debout pourtant, celui dont vous osez écrire que « ce qu'il pense ou ne pense pas a cessé d'être le problème, et qu'il est pratiquement hors de jeu ». S'il était hors de jeu, « L'Express » le serait aussi. Celui que vous haïssez est encore là, lui, le dernier garant de votre liberté, il est encore là puisque vous y êtes.

Mais l'avouerai-je ? De tels propos tenus par vous me rassurent : pourquoi vos projets, dont je m'inquiète, correspondraient-ils au réel plus que vos jugements sur de Gaulle ? Les uns et les autres sont marqués du même signe d'irréalité. Pourquoi échapperiez-vous seul à la misère essentielle de la gauche française qui est de ne plus engrener sur rien ?

Telle est la couleur de mes pensées en ce dimanche de paix et de lumière, où Dieu me paraît infiniment plus proche que les hommes, où je ne me sens d'accord avec personne, si je le suis avec moi-même comme je ne le fus à aucun autre moment de ma vie.

F. M.

(Copyright « L'Express .)

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach
« Madame Express » : Christiane Collange
91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
Publicité : Marie-Claire de Fleurieu
29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

Belgique : 1 an : 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

PAR AVION :
Algérie, Tunisie, Maroc : 72 NF.
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : 79 NF.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

Institut de Chaillot
93, RUE LAURISTON
KLE. 46-24 et 24-04
COURS SAINT-DIDIER
42, RUE SAINT-DIDIER - KLE. 82-81
PARIS (XVIᵉ)
(METRO BOISSIERE, VICTOR-HUGO)
De la 6ᵉ à la 1ʳᵉ
Jeunes gens et jeunes filles
Externat - Demi-pension - Internat externé
Enseignement - Formation - Orientation
60 % de succès au Baccalauréat en 1959, et 69 % en 1960
Rentrée des classes lundi 26 septembre
Documentation sur demande ou au secrétariat tous les jours
METHODE FIDES